

L'art de guerir par la saignée / [François Quesnay].

Contributors

Quesnay, François, 1694-1774

Publication/Creation

Paris : [G. Cavelier], 1736.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/fafvb722>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







monocell

60
42569/A

QUESNAY, F.
C

ex libris Landonis

114

L'ART DE GUERIR PAR LA SAIGNÉE.

OU L'ON EXAMINE EN MEME
tems les autres secours qui doivent
concourir avec ce remède, ou qui
doivent lui être préférés, dans la cure
des Maladies tant Médicinales que
Chirurgicales.

Par FRANÇOIS QUESNAY,
*Maître ès Arts, Chirurgien reçu à S. Côme,
Membre de la Société Académique des Arts,
& de l'Académie des Sciences & Belles Let-
tres de Lyon; Chirurgien de MONSEI-
GNEUR LE DUC DE VILLEROY.*



A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER, près la
Fontaine Saint Severin au Lys d'Or.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbations & Privilège du Roy.

218332





A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE VILLEROY,

DE RETZ ET DE BEAUPREAU,

Pair de France , Capi-
taine de la premiere &
plus ancienne Compa-
gnie Françoisse des Gar-
des du Corps du Roy ;
Brigadier de ses Armées,
Gouverneur & Lieute-
nant Général pour Sa
Majesté , de la Ville de
Lyon , Provinces de
Lyonnois , Forest &
Beaujollois , &c.



ONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à Votre GRANDEUR, est un précis de la pratique que j'ai adoptée en fait de Médecine & de Chirurgie. Je vais lui faire subir une épreuve générale en le rendant public : par-là je me procurerai l'avantage de profiter des connoissances de ceux qui pourront me redresser, & de ceux à qui je donnerai

E P I T R E.

peut-être occasion d'encherir
sur moi. Un tel avantage
m'est absolument essentiel,
puisqu'il me rendra plus di-
gne de l'emploi dont Votre
GRANDEUR m'honore. Vos
bienfaits me rendent encore
ce même motif plus pressant :
Vous avez moins fait atten-
tion à l'utilité que Vous
pouviez retirer de mes foi-
bles talens, qu'aux efforts
que j'ai faits pour m'instrui-
re. Mes travaux ont trouvé
dans votre libéralité des
récompenses peu ordinaires,
qui rendent ma situation plus
heureuse que je n'aurois osé
l'espérer. Je ne sçaurois donc
saisir avec trop d'empresse-

ÉPI TRE.

*ment les Moïens de satisfaire
du mieux qu'il m'est possible,
à ce qu'exige de moi, & mon
devoir & ma reconnoissance.
Je suis avec un très-profond
respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,

E. QUESNAY.



AVERTISSEMENT.

L Es chiffres des apostilles qui sont aux marges de ce Traité, sont une suite de ceux des apostilles du Traité de l'*Essai Physique sur l'Oeconomie Animale*, que l'Auteur a donné avant celui-ci; parce que le premier, n'a été fait que comme un Traité Préliminaire pour l'intelligence de ce dernier: c'est pourquoi il n'y a pour les apostilles de l'un & de l'autre, qu'une même

AVERTISSEMENT.

suite de chiffre , qui , au premier Traité , finit au N^o. 223. & qui au second, recommence au N^o. 224. Ainsi tout chiffre de renvoi qui se trouvera ici au-dessous , en valeur du N^o. 224 , renvoiera à l'Oeconomie Animale.

A P P R O B A T I O N
De Messieurs les Maîtres Chirurgiens-
Jurés de Paris.

Nous soussignés Membres de la Compagnie des Maîtres Chirurgiens-Jurés de S. Côme, nommés par délibération du Conseil de ladite Compagnie du Mercredi 3. Août 1735. pour examiner un Ouvrage dont la premiere partie est un *Essai physique sur l'Oeconomie animale*, & la seconde un *Traité de l'Art de guérir par la saignée & les autres remedes*, composé par M. QUESNAY Maître ès Arts, Chirurgien reçu à S. Côme, &c. croions que ceux qui savent ce que la Medecine & la Chirurgie ont de commun, ne seront pas surpris de voir que l'Auteur ait, dans ces deux Traités, remonté jusqu'aux premiers principes de l'Art de guérir; qu'il ait examiné avec beaucoup de soin, la nature, les effets & les signes des differens temperamens; qu'il ait recherché les causes generales des maladies internes & externes, & qu'il ait tiré des indications raisonnées pour la cure de ces maladies. Toutes ces connoissances ne sont pas moins nécessaires au Chirurgien qu'au Medecin. Nec

Chirurgia alia, quam Medicina principia, nec alia demonstrandi sunt leges, dit le celebre *Fernel*. En effet, les maladies externes que les Chirurgiens traitent, sont de même nature que les maladies internes qui sont du ressort particulier des Medecins : & ces maladies qui appartiennent à la Chirurgie, ont des accidens & des dépendences qui portent presque toujours le trouble dans toute l'Oeconomie animale. Deplus ces mêmes maladies se trouvent souvent accompagnées de maladies internes, qui y causent des effets que le Chirurgien ne peut ignorer, sans commettre des fautes considérables dans la pratique de son Art. Il est donc absolument nécessaire que les Chirurgiens soient parfaitement instruits de la Physique du corps humain, sain & malade, aussi bien que de la nature & des effets des remedes que l'on doit employer pour le rétablir ou pour le conserver en santé. C'est ce qui nous engage à exhorter les Chirurgiens, sur tout ceux qui servent dans les Vaisseaux, dans les Armées, dans tous les Regimens, dans certains Hôpitaux & à la Campagne, qui sont presque toujours destitués du conseil des Medecins, à faire

une étude particulière de cet Ouvrage,
dans lequel ils trouveront des regles
capables de les conduire sûrement dans
la cure des maladies tant médicinales
que chirurgicales. Fait à Paris le 5. Sep-
tembre 1735.

BERTRAND, MALAVAL,
MOUTON, CUQUEL.

Vû le raport ci-dessus, consentons que
l'Auteur le fasse imprimer. Fait & déli-
béré à S. Côme le 7. Septembre 1735.

TURSSAN, *Lieutenant du premier
Chirurgien du Roi, & Prevôt perpétuel.*
ROUHAULT, *Prevôt en charge.*
DORLET, *Prevôt en charge.*
GERARD, *Prevôt en charge.*
ANDOUILLE, *Prevôt en charge.*

*EXTRAIT DES REGISTRES
De la société des Arts.*

Du Dimanche 5. Juin 1735.

C E jour Messieurs les Associés souf-
signés, nommés Commissaires
par délibération de la société des Arts,

du 12. Novembre 1734. pour l'examen
d'un livre intitulé , *Essai phisique sur*
L'OECONOMIE ANIMALE , avec un
Traité de L'ART DE GUÉRIR PAR LA
SAIGNE'E composée par M. QUESNAY , &
qu'il desire donner au Public , ont fait
leur rapport à la Compagnie contenant
ce qui suit.

La petitesse de ces deux traités ne pa-
roît pas répondre au sujet annoncé par
les titres. Cependant tout ce qu'il y a de
plus intéressant sur ces matieres , nous a
paru y être fort approfondi. Des faits y
sont partout , les principes & les preu-
ves sur lesquels l'Auteur bâtit ; mais ces
faits ne peuvent ennuyer : ils sont ex-
posés avec une telle brieveté , & pa-
roissent dans un si beau jour , que quoi-
qu'ils ne fassent , pour ainsi dire , que
passer rapidement , ils n'en sont pas
moins frappans , & ne produisent pas
moins leur effet. De plus ils sont distri-
bués dans un ordre si judicieux & si na-
turel , qu'il en résulte un système rem-
pli de nouveautés , sans avoir cependant
le défaut d'être nouveau. Car en Me-
decine comme dans les autres sciences,
il n'y a qu'une doctrine qui puisse être
vraie : ce qu'on peut faire de mieux , est
de la mettre de plus en plus en évidence.

et, de diminuer les faussetés qui s'y trouvent & d'y ajouter de nouvelles vérités.

Les raisonnemens tiennent ici peu de place : on n'y trouve que ceux qui sont nécessaires pour exposer & pour démontrer avec précision, la doctrine qui doit naître immédiatement des expériences & des observations sur lesquelles l'Auteur s'appuie. Il est si persuadé qu'au-delà des faits il n'y a plus rien de sûr, que les premières causes qu'il reconnoît, ne sont que de premiers effets sensibles & généraux, qu'ordinairement il n'entreprend point d'expliquer, mais qui lui servent à en expliquer une infinité d'autres qui sont du ressort de l'art de guérir.

Ainsi nous croions que cet ouvrage sera utile & agréable, non-seulement aux personnes de l'art, qui aiment à agir avec connoissance de cause dans le traitement des maladies, mais encore à ceux qui ont du goût pour la physique, surtout pour la physique du corps humain. A Paris ce 22. Mai 1735.

BOTTÉE, *Directeur.*

HYNault, *Secrétaire.*

CROISSANT DE GARENGEOT,
Trésorier.

BASSUEL, *Associé assidu.*

En conséquence de ce rapport, la Société aiant délibéré en la maniere accoutumée, a permis à M^r. QUESNAY, de donner son ouvrage au Public sous son nom, & sous la qualité d'associé de la Société des Arts.

Je soussigné Secrétaire de la Société des Arts, certifie que l'extrait ci-dessus, a été tiré du registre des délibérations de la Société, & qu'il est en tout conforme à l'original. A Paris ce 5. Juin 1735.

HINAULT.

EXTRAIT DES REGISTRES

De l'Académie des Sciences & Belles-Lettres, établie à Lyon.

Du Mardi 10^e. de Mai 1735.

LE sieur Quesnay Maître ès Arts, & Chirurgien reçu à S. Côme, Associé & Correspondant de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, aiant fait présenter à cette Académie, son Traité DE L'ART DE GUERIR PAR LA SAIGNÉE, avec un traité DE L'ECONOMIE ANIMALE; elle a nommé pour l'examiner, M^{rs}. Pestallozzi & Rey Do-

cteurs en Medecine, qui en aiant fait
aujourd'hui un rapport fort avanta-
geux à la Compagnie, elle a permis à
Monsieur Quesnay de faire imprimer
son Livre, avec la qualité d'Associé &
Correspondant de l'Academie des Scien-
ces & Belles Lettres de Lyon. En foi de
quoi je lui ai délivré le présent Certifi-
cat, à Lyon ce 10^e. de Mai 1735.

BROSSETTE, Secretaire perpetuel.

A Toutes ces Approbations, l'Au-
teur avoit crû ajoûter celle de la
Faculté de Medecine de Paris, parce
qu'elle avoit nommé deux de ces Mem-
bres pour examiner cet Ouvrage, &
que par le rapport que ces deux sça-
vans Docteurs en ont fait à la Facul-
té, il a paru digne de leurs éloges :
mais la Faculté a depuis, par des mo-
tifs qui ne regardent ni l'Ouvrage ni
l'Auteur personnellement, jugé à pro-
pos de supprimer ce témoignage. De
nouvelles réflexions lui ont fait envi-
sager certaines conséquences qui l'ont
déterminée à ne pas rendre ce rap-
port public. L'Auteur auroit pû en don-
ner ici une copie, pour prévenir les

impressions que cette décision peut faire sur quelques particuliers incapables de se décider par leurs propres lumières ; mais les égards qu'il a pour plusieurs Docteurs de cette Faculté , & pour la Faculté même , l'en ont empêché : il n'en auroit pas même parlé , si les démarches de la Faculté n'avoient pas été divulguées.

A P P R O B A T I O N S
des Censeurs Royaux.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit qui a pour titre *l'Art de guérir par la saignée* , où l'on examine les autres secours qui doivent concourir avec ce remède , ou qui doivent lui être préférés dans la cure des maladies ; avec un traité sur *l'Oeconomie animale*. Cet ouvrage m'a paru digne de l'impression. A Paris le 5. Janvier 1735.

V E R N A G E S.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit intitulé *Essai physique sur l'Oeconomie animale* , avec un *Traité de l'Art de guérir par la saignée* , où l'on examine en même tems les autres secours qui doivent concourir avec ce remède , ou qui doivent lui être préférés dans la cure des maladies. J'ai jugé ces ouvrages très-dignes de l'impression. A Paris ce 20. Decembre 1734.

P E T I T.

PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE:
A nos amez & feaux Conseillers les Gens
tenant nos Cours de Parlement, Maistres
des Requêtes ordinaires de notre Hôtel,
Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sé-
néchaux, leurs Lieutenans Civils & autres
nos Justiciers qu'il appartiendra, salut. No-
tre bien aimé GUILLAUME CAVELIER, Librai-
re à Paris, Ajoint de la Communauté, Nous
ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire
imprimer & donner au Public *l'Art de gué-
rir par la saignée avec un Traité sur l'Oe-
conomie animale par le sieur François Quesnay:
Abregé de toute la Medecine pratique, par
Jean Allen, avec la methode de Sydenham,
& quelques formules: Traité des Maladies
des Os par Jean-Louis Petit; les vertus Medi-
cinales de l'eau commune, avec la dissertation
de M. Moreau sur la glace, & celle du sieur
Frederic Hoffmann sur les Remedes Dome-
stiques*, s'il nous plaisoit lui accorder nos
Lettres de Privilege sur ce nécessaires; of-
frant pour cet effet de les faire imprimer
en bon papier & beaux caractères suivant la
feuille imprimée & attachée pour modele
sous le contrescel des Présentes. A ces causes
voulant traiter favorablement ledit Exposant,
Nous lui avons permis & permettons par ces
Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-
dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes,
conjointement ou séparément, & autant de
fois que bon lui semblera, sur papier & cara-
ctères conformes à ladite feuille imprimée
& attachée sous notredit contrescel, & de les

vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Prélentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Prélentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chau-

velin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit trèshier & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. Donnée à Versailles le seizième jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cent trente-cinq, & de notre Règne le vingtième. Par le Roy en son Conseil.

S A I N S O N.

Réglé sur le Registre IX. de la Chambre royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 121. Fol. 121. conformément aux anciens Réglemens confirmé par celui du 28. Février 1728. A Paris ce 18. Juillet 1735. Signé.

G. MARTIN *Sindic.*

FAUTES A CORRIGER.

On a marqué par une * celles
qui obscurcissent ou qui
changent le sens.

PREMIERE SECTION.

CHAPITRE I.

* Page 2. ligne 4. Entant qu'elle dépouille
ou enlève quelques-unes de nos humeurs plus
que les autres, *lisez*, entant qu'elle dépouil-
le la masse des humeurs, de quelques-unes,
qu'elle enlève plus des autres.

Ibid. l. 25. réparées, *lisez* remplacées.

CHAPITRE II.

P. 4. l. 22. dans lesquels, *lisez* & dans
lesquels.

P. 5. l. 9. réparer, *lisez* rétablir: de mê-
me à la ligne 13.

Ibid. l. 15. s'écouler où, *lisez* s'écouler
vers l'endroit où.

* P. 6. à l'alinéa, effacez la parenthèse.

* P. 7. l. 15. cet air, *lisez* l'air extérieur.

Ibid. l. 28. de ce que, *lisez* parce que.

CHAPITRE III.

P. 17. l. 7. que non pas à la Saignée,
lisez qu'à la Saignée.

Ibid. l. 16. en considerant en particulier

la dépletion, *lisez* en distinguant la dépletion.

Ibid. l. 19. de toutes autres causes, *lisez* de toute autre cause.

* P. 19. l. 6. en suivant, *lisez* si l'on suit.

SECONDE SECTION.

CHAPITRE III.

* P. 31. l. 2. du Chap. remplacée, *lisez* aneantie.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

P. 56. l. 23. d'un épuisement, *lisez* en un épuisement.

P. 61. l. 11. ce n'est donc, *lisez* ce ne sont donc.

SECONDE SECTION.

CHAPITRE II.

* P. 151. l. 4. contagion aérienne, *ajoutez* d'une personne à l'autre.

SECONDE SECTION.

CHAPITRE III.

* P. 172. l. 28. *autistiques*. Ce terme a déplu à des personnes judicieuses. M. Hecquet cependant l'emploie d'après Barekufen, qui s'en sert pour marquer la propriété par

laquelle une petite quantité d'un ferment ou levain , peut s'accroître , en communiquant ses qualités à une autre matière , de-même qu'une bougie allumée peut communiquer sa lumière à une infinité d'autres , sans perdre la sienne. Or nous n'avons point de terme dans notre Langue , ni même en Latin , pour exprimer cette propriété ; c'est ce qui m'a obligé de me servir du mot *auctifique* , que Barékusen a forgé de deux mots Latins ; de m'en servir dis-je , parce qu'il m'a paru très-significatif , du-moins pour les Personnes Lettrées.

TROISIEME SECTION.

CHAPITRE IX.

* P. 241. l. dernière , Si il , *effacez* Si.

* P. 251. *apostille* , aux playes , *ajoutez* rec entes.

* P. 270. l. 10. *sancaffini* , *lisez* M. Sarcassani. L'Ouvrage que je cite de cet Auteur célèbre , sont les Aphorismes sur la cure des plaies , lesquelles renferment la doctrine de Cæsar Magatus , Auteur qui bien avant M. Belloste , s'est déclaré , avec raison , pour la simplicité & pour la rareté des pansemens ; mais d'une manière un peu trop générale , qui a besoin de quelques restrictions. Un Chirurgien d'un mérite connu , doit nous donner bien-tôt une traduction de ces Aphorismes , avec des Notes qui rendront cet excellent Ouvrage encore plus intéressant & plus utile.

* P. 271. l. 22. tête de souris , *lisez* tettes de souris.

CHAPITRE XI.

P. 291. l. 26. Sthal , *lisez* Stahl.

P. 305. l. 27 miscibles , *lisez* nuisibles.

P. 309. l. *pénultième*. *Autocratique* , qui dépend de cette espèce d'*autocratie* , dont parle les Médecins : entr'autres les Médecins Allemands de l'Ecole de Stahl , qui pensent que les symptômes des maladies & les maladies mêmes , sont des mouvemens ou des efforts que la Nature fait pour se délivrer de la cause qui l'excite , ou qui lui est nuisible. Ensorte que la Nature (sous le nom de principe vital) leur paroît se gouverner elle-même ; & c'est cette espèce de direction qu'ils appellent *autocratie*. Ce qui a fait que j'ai dit une impulsion ou direction *autocratique* , comme on dit démocratique , aristocratique , &c. Cependant ce mot n'a pas été reçu par quelques personnes bien capables d'en juger , que j'ai consultées depuis l'impression ; ainsi il faut dire par une impulsion que la Nature régit elle-même.

* P. 313. l. 22. emplacement , *lisez* amas.

P. 327. à l'alinéa Voici un développement , *lisez* Ce développement.

* P. 349. l. 29. & qu'il secondoit , *lisez* secondant ces Saignées.

* P. 350. l. 18. Mollin , *lisez* Molin.

* P. 351. apostille , conjoncture , *lisez* conjecture.

* P. 360. l. 10. peloter , *lisez* ramasser.

L'ART.



L'ART DE GUERIR PAR

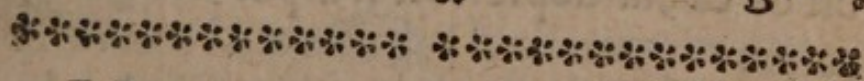
LA SAIGNÉE.

Divisé en deux parties.

- I. De la Saignée & de ses effets en général.*
- II. Des indications pour la Saignée.*

PREMIERE PARTIE.

- I. Section. De la Saignée en général.*
- II. Section. Des effets de la Saignée.*



PREMIERE SECTION.

De la Saignée en général.

CHAPITRE PREMIER.

CE QUE C'EST QUE LA SAIGNÉE.



A saignée est une évacuation d'une portion de la ^{224.} Définition^e masse du sang, par une ouverture faite exprès à quel-
qu'un des vaisseaux sanguins.

Cette évacuation peut être conside- ^{225.}
A L'évacua-

tion de la
saignée est
de deux for-
tes, la dé-
pletion, la
spoliation.

2 *Ce que c'est que la Saignée.*

rée en deux manieres : 1^o. entant qu'elle desemplit les vaisseaux ; en ce sens on l'appelle *Dépletion* : 2^o. entant qu'elle dépoüille, ou enleve quelques-unes de nos humeurs plus que les autres ; alors on peut l'appeller *Spoliation*.

Ces deux sortes d'évacuation doivent être distinguées, parcequ'elles n'ont point la même durée, ni les mêmes effets.

226.
L'une peut
être sans
l'autre.

Le chile, que les alimens fournissent continuellement, peut en très-peu de tems, & quelquefois dans l'instant même, remplir la place des humeurs enlevées par une saignée, & entretenir les vaisseaux aussi pleins qu'auparavant ; en ce cas, la dépletion n'a pas lieu long-tems.

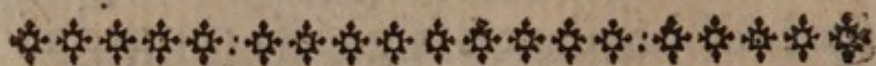
Mais ce chile, qui va occuper la place des humeurs enlevées, ne devient pas sitôt semblable à ces humeurs, il n'en acquiert pas sur le champ toutes les qualités ; jusques-là on ne peut pas dire que ces humeurs enlevées soient absolument réparées. La masse du sang en demeure donc dépoüillée tant qu'elles ne sont pas encore parfaitement reproduites. L'expérience nous apprend par la foiblesse du corps, par la couleur pâle de la peau, &c. qui restent après

les saignées, que ce dépouillement dure quelquefois un tems fort considérable, surtout par rapport à la partie rouge de la masse du sang. Cette bouffissure du corps, qui accompagne ordinairement la couleur pâle de la peau après d'abondantes saignées, prouve assez que les vaisseaux peuvent être remplis, & au-delà, tandis que la partie rouge reste encore en défaut.

Nous nous formerons une idée plus exacte de cette *Spoliation*, quand nous aurons prouvé que la saignée enleve en effet, à proportion beaucoup plus de sang que des autres humeurs. Alors nous verrons clairement que non-seulement la saignée desemplit les vaisseaux en diminuant la masse des humeurs en général, mais aussi qu'elle change, dès l'instant même qu'elle se fait, la proportion que les humeurs gardoient entr'elles par rapport à leur quantité. De cette disproportion que la saignée met ici entre les humeurs, il résulte clairement, que celles dont il reste le plus, se trouvent dégarnies de celle qui a été enlevée en plus grande quantité. La saignée cause donc, outre la dépletion, une sorte de dépouillement qui doit avoir les effets particuliers, indépendamment de

4 *Ce que c'est que la Saignée.*

la dépletion qui a aussi les siens, qu'on doit pareillement distinguer de ceux de la simple spoliation. Ainsi, pour éviter la confusion, nous allons traiter de l'une & de l'autre en particulier.



CHAPITRE II.

DE LA DEPLETION.

227.
Définition.

LA dépletion est une évacuation qui, en diminuant le volume des liquides, diminue aussi la plénitude des vaisseaux qui contiennent ces liquides.

228.
Sa distribu-
tion s'étend
partout.

La dépletion se partage également, & à peu près dans le même tems, dans tous les vaisseaux sanguins où la vitesse de la circulation est égale. Des vaisseaux sanguins elle se communique successivement à tous les autres genres de vaisseaux, à-peu-près comme nous voyons qu'il arrive à ces puits qui reçoivent à travers des terres, leur eau d'une rivière voisine; dans lesquels l'eau baisse à mesure que celle de la rivière diminue. Deux choses établissent nécessairement en nous cette repartition.

10. La force élastique des vaisseaux

qui pousse, & qui presse également les sucs de toutes parts, qui les oblige de se conformer à l'aisance ou à la résistance mutuelle qui se trouve entr'eux, & y entretient une sorte d'équilibre ou d'égalité absolument nécessaire, pour la regularité de la circulation & de toutes les opérations de la machine; équilibre qui doit se reparer aussitôt qu'il est rompu par dépletion de quelqu'un de nos vaisseaux, & qui ne peut pas, sans quelque empêchement particulier, ne se pas reparer, parcequ'il dépend de liquides, qui de leur nature tendent toujours à s'écouler où ils trouvent moins de résistance, & où ils se trouvent moins pressés. Il y a une infinité de faits qui prouvent cette harmonie, ou cette correspondance parfaite que les sucs répandus dans les divers genres de vaisseaux, ont entr'eux. Cette huile où ces sucs graisseux distribués dans les tissus cellulaires, ne paroissent pas y être moins assujettis: car il est d'expérience, que la graisse revient dans les vaisseaux sanguins, reparer les pertes qu'ils font, jusques-là qu'on trouve, dans ceux qui sont morts de faim, les tissus cellulaires *adipeux*, même celui d'entre les fibres des muscles, entierement épuis

sés & comme réduits à rien. Il y a des animaux, surtout des oiseaux, qui engraisent aussitôt qu'ils sont dans l'abondance, & qui maigrissent dès qu'ils cessent d'avoir de quoi se nourrir. Ce changement subit est une preuve du prompt retour de la graisse dans les vaisseaux, à mesure qu'ils se vident. Les enflures *oedemateuses* qui changent selon les différentes situations du corps, les hidropisies qui arrivent aux parties dont on lie les veines, ces gonflemens *oedemateux* qui causent la plethore, & qu'une saignée enleve sur le champ, prouvent encore bien clairement, que les suc des cellules graisseuses ont leurs allées & venues si libres, que la moindre aisance ou la moindre résistance qui se trouve dans les vaisseaux sanguins, suffit pour les obliger d'y entrer ou d'en sortir.

20. La pression de l'air (cette force) est encore d'un puissant effet pour contribuer à maintenir l'égalité de plénitude dans les vaisseaux: c'est ce que nous remarquons bien visiblement, lorsque les bouchers soufflent quelque animal après l'avoir tué. Il est assez difficile de comprendre comment l'air, que le soufflet envoie dans les

graisſes voisines de l'ouverture, force & parcourt tout le tissu cellulaire d'un bœuf; comment peut-il le remplir & le distendre au dernier excès, au-dedans comme à la surface, près comme loin du soufflet qui pousse cet air. Il n'y a pas lieu de mettre dans le soufflet, toute la force qui agit ici; car il faudroit que cet air fût poussé avec une force plus capable de tout rompre dès son entrée, que de conduire l'air tranquillement partout ce frêle tissu. On ne peut attribuer un effet si étonnant, qu'à l'élasticité des parties dilatées par l'air, & à la pesanteur de cet air, qui pese fortement & également sur toute la surface du corps. Ces forces ne permettent point à l'air qui sort du soufflet, de s'amasser à l'endroit de la sortie; elles l'obligent à s'étendre de tous côtés; il suffit que le soufflet lui fasse faire le premier pas. Delà vient aussi cette facilité avec laquelle les injections, que font les anatomistes, parcourent & remplissent une multitude de petits vaisseaux d'une extrême longueur, & d'une délicatesse inconcevable, sans y causer aucun dommage: effet qui arrive sans doute de ce que les liquides ne peuvent rester inégalement comprimés; le plus petit pas.

sage ou la plus petite ouverture, est là pour eux, un défaut de compression, par où il faut qu'ils s'échappent, & qu'ils continuent de s'échapper tant qu'ils trouveront à se placer plus à l'aise. Or l'inégalité de plénitude dans nos vaisseaux, forme cette inégalité de compression contre laquelle les liquides contenus dans ces vaisseaux ne peuvent tenir. Il faut donc, quand la saignée vide ou delemplit une veine, que tous les autres vaisseaux se ressentent également de ce dégagement.

129.
La depletion
que cause
une saignée,
est peu con-
sidérable.

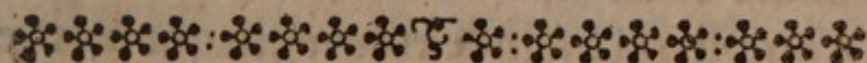
29. 187.

Il suffit de penser à la quantité du liquide qu'il y a dans le corps, pour apercevoir que la dépletion que produit une saignée, est un très-petit objet. Nous avons prouvé ci-devant que les liquides font au-moins les $\frac{5}{8}$ de la masse du corps; un corps qui pèse 120 livres, a donc pour le moins 100 livres de liquides. Dans une saignée où pour l'ordinaire on en tire environ 12 onces, on ne diminue la masse de ces liquides, tout au plus que de $\frac{1}{30}$. Qu'on juge delà quel effet peut avoir dans ce corps, la dépletion d'une saignée, & combien doit peu durer cette dépletion, que quelques bouillons peuvent réduire à rien, avant même qu'elle se soit repartie dans tous les genres des vaisseaux ?

Ce n'est donc qu'en supposant un grand nombre de saignées faites brusquement, qu'on peut compter sur la dépletion ; mais si nous considérons la dépletion dans les cas ordinaires où l'on se contente d'une ou de deux saignées, & plus si vous voulez, entre lesquelles on laisse des intervalles trop longs pour que la dépletion de la saignée qui suit, puisse, à cause des alimens que le malade prend, se joindre avec celle de la saignée précédente, cette dépletion, dis-je, considérée en pareil cas, paroît se réduire à très-peu de chose ; c'est pour-quoi je me trouve nécessité de rompre en partie avec elle, & d'avoir recours à une autre cause plus générale, plus efficace & moins passagère, pour expliquer les effets de la saignée.

130.

On ne peut
compter sur
la dépletion
que quand
on saigne
beaucoup &
promptement



CHAPITRE III.

DE LA SPOLIATION.

LA *Spoliation* que procure la saignée est une évacuation, qui dégarnit la masse du sang de sa partie rouge, & de ses autres suc bornés à parcourir les vaisseaux sanguins.

131.

Définition.

232.
Comment
elle a lieu.

Il est incontestable que dans la saignée, les sucs trop grossiers pour parcourir d'autres routes que les vaisseaux sanguins, sont plus en prise que les autres sucs qui parcourent divers genres de vaisseaux, où la saignée ne se pratique point; car on voit clairement que l'évacuation doit d'abord être fournie par les vaisseaux d'où la saignée tire immédiatement, & que ce n'est que successivement, que les autres vaisseaux plus reculés doivent participer à cette évacuation. Une saignée se fait si promptement, qu'elle est finie avant que le remuement qu'elle cause, puisse s'étendre jusqu'à ces derniers; ainsi toute l'évacuation est toujours prise par provision, aux dépens des vaisseaux sanguins.

233.
Les vaisseaux
sanguins
sont à l'é-
gard des
vaisseaux
blancs, envi-
ron comme
1 est à 3.

Pour mieux comprendre ce qu'il en coûte enfin aux vaisseaux sanguins, & combien la saignée enleve chaque fois de leurs sucs particuliers, il faut examiner le rapport que les vaisseaux sanguins ont avec les vaisseaux blancs. De ce côté-ci nous trouvons les vaisseaux lymphatiques, les tertiaires qui composent, presque en entier, les parties qu'on appelle *Spermatiques*, enfin les tissus adipeux, qui seuls font au-moins la moitié du volume d'un corps qui a un peu d'em-

bonpoint. On peut encore compter ici les petits tuiaux qui composent les premières trames de toutes les parties de notre corps. De l'autre côté, c'est-à-dire de la part des vaisseaux sanguins, nous trouvons seulement les artères, les veines & les fibres sanguines. Les sujets en qui les vaisseaux sanguins ont le plus de volume, sont les bilieux, parceque chez eux, ces vaisseaux sont plus amples que dans ceux de tout autre temperament; cependant ces bilieux ont ordinairement peu de corpulence. De tout ceci il est facile de comprendre que ces vaisseaux sont, pour la part qu'ils tiennent dans le corps, fort au dessous des vaisseaux blancs, surtout dans une personne qui a un peu de corpulence, où pour l'ordinaire les vaisseaux sanguins sont d'ailleurs moins considérables, que dans les sujets maigres dont on vient de parler. Si on fait attention que même dans ces sujets maigres, le tissu adipeux fait la plus grande partie du volume des chairs, toutes sanguines qu'elles paroissent, parceque les fibres de celles-ci sont tellement entremêlées de ce tissu, qu'elles y font le plus petit objet. Si on considère aussi les os & les autres parties spermatiques, les premières tra-

mes des parties sanguines mêmes, on fera convaincu que, abstraction faite de ces parties blanches, les vaisseaux sanguins ne sont pas, dans les corps mêmes où ils tiennent plus de volume, le tiers de la masse de ces corps, & que c'est peut être tout au plus s'ils en font le quart dans les corps médiocrement gras. Ainsi fixons, à quelque chose près, la masse du sang contenu dans ces vaisseaux sanguins, au tiers de la totalité de sucs qu'il y a dans un corps d'un embonpoint médiocre; supposons que ce corps pèse 120 livres; de ces 120 liv. retranchons en un sixième pour les parties solides, il nous restera 100 livres de liquides. La masse du sang, c'est-à-dire la masse des sucs contenus seulement dans les vaisseaux sanguins, sera en ce cas d'environ 30 livres.

234. Il nous reste encore à établir présentement le rapport qu'a le sang, ou la partie rouge de cette masse, avec les autres sucs de cette même masse; j'entends toujours celle qui est contenuë seulement dans les vaisseaux sanguins. Pour découvrir à peu près ce rapport, il faut d'abord se regler sur le *Coagulum* qui se forme d'une partie de ce corps d'humours qu'on tire par une saignée. Ce co-

Le sang proprement, est à l'égard des sucs blancs contenus seulement dans les vaisseaux sanguins, à peu près comme 1 est à 3, & à l'égard de la masse to-

gulum contient tout ce qu'on a tiré de partie rouge ; la partie sereuse où nage ce *Coagulum*, ne paroît plus en contenir. Quelquefois ce *Coagulum* l'emporte par son volume sur la partie sereuse ; mais plus ordinairement la partie sereuse l'emporte sur lui, du moins après avoir eu le tems de se séparer. Supposons-les en général à peu près égaux ; mais prenons garde dans cette supposition, que la partie rouge n'est pas la seule partie de cette masse qui soit susceptible de coagulation ; car les sucs gélatineux se coagulent plus volontiers que cette partie rouge même, comme on le voit par les saignées que l'on fait dans l'eau, où cette même partie rouge ne se prend pas, tandis que les sucs gélatineux se figent autour de la limphe fibreuse, & se rassemblent pour former ces grands lambeaux que l'on apperçoit dans l'eau, où l'on fait ces saignées. Il n'est donc pas douteux que, quand le sang vient à se figer & à former un *coagulum*, une partie de ces sucs ne se figent autour de ses globules, & qu'ils n'engagent aussi avec eux, beaucoup de la limphe fibreuse, & qu'ensemble ils ne contribuent un peu à former la masse de ce *coagulum* : je dis un peu, parceque si on mouille un petit bâton dans

taille des
blancs re
pandus p
tout, con
1 est à 9.

la partie fereuse refroidie , & qu'on regarde ce bâton avec le microscope , il paroît tout couvert de gelée ; preuve que les sucres gélatineux restent mêlés principalement avec la serosité : la limphe y reste mêlée aussi , car si on expose cette même serosité au feu , celui-ci épaisit cette limphe , & la rend fort sensible ; ainsi le coagulum n'a tout au plus que sa part de ces sucres , sur le même pied que cette serosité. En diminuant donc du *coagulum*, quelque chose pour ces sucres , on peut supposer que le reste est de partie rouge , & présumer , comme ont déjà fait quelques-uns , que celle-ci est à peu près le tiers des sucres qui forment toute cette masse d'humeurs contenuës seulement dans les vaisseaux sanguins. Si cette masse est de trente livres , elle contiendra par conséquent 10 livres de sang proprement dit.

Au surplus on peut penser à cet égard , comme on voudra , & admettre plus ou moins de cette partie rouge , cela ne fait rien à l'explication que nous allons donner ; car soit qu'il s'en trouve peu ou beaucoup dans la masse du sang , le dépouillement de cette partie rouge par la saignée , se trouvera toujours à proportion le même.

Si dans une saignée on tire trois palettes ou douze onces de liquides, il y en aura donc, sur le pied de l'évaluation qu'on vient de faire, un tiers, c'est-à-dire quatre onces, qui seront de parties rouges ou de sang proprement dit; les deux autres tiers qui font huit onces ou demi livre, seront de suc blanc. Rappelons-nous que dans un corps qui pèse 120 livres, il y a au moins 100 liv. de liqueurs; que de ces 100 liv. il y en a au plus 10 livres qui soient de parties rouges, le reste est de suc blanc, & nous verrons que le sang proprement dit, ne fait que $\frac{1}{10}$ de la masse totale de nos liqueurs, c'est-à-dire, qu'il y a 9 fois autant de suc blanc que de sang; d'où il faut conclure que quand on fait une saignée de trois palettes, on tire $\frac{1}{40}$ du sang qu'il y a dans le corps, & qu'on ne tire seulement que $\frac{1}{80}$ des suc blancs qui se trouvent dans ce même corps: c'est à proportion, quatre fois plus de sang que de suc blanc qu'il en coûte à la masse totale des humeurs.

Je dis que ce qu'on tire de suc blanc dans une saignée de 12 onces, ne sera qu'environ à $\frac{1}{80}$ de leur masse totale, parceque l'évacuation, qui se fait d'abord dans les vaisseaux sanguins, de-

235.

Une saignée enleve $\frac{1}{40}$ du sang, & seulement $\frac{1}{80}$ de suc blanc.

236.

Le sang fournit dans une veine pour sa part quatre fois plus que les suc blancs à proportion de leur quantité.

237.

Les vaisseaux sanguins ne contribuent que pour $\frac{1}{8}$ dans la saignée.

228.

vient, comme nous l'avons prouvé, commune par la repartition qui s'en fait successivement dans tous les genres de vaisseaux; de façon que les vaisseaux sanguins, que nous supposons n'être que le tiers des vaisseaux en général, & qui fournissent d'abord toute la saignée, se trouvent enfin n'y contribuer que pour leur part, c'est-à-dire, pour un tiers, les deux autres tiers, que par provision ils avoient fournis de plus, leur sont rendus par les vaisseaux blancs, pourvu que les bouillons, ou d'autres alimens ne se soient pas saisis auparavant du vide que la saignée cause dans ces vaisseaux sanguins: car en ce cas, ceux-ci se trouveroient refournis en tout ou en partie, indépendamment des vaisseaux blancs.

238.

Les vaisseaux
sanguins
fournissent
leur part de
la saignée
tout en par-
tie rouge.

Mais ces vaisseaux blancs aussi bien que les alimens nouvellement pris, ne fournissent actuellement que des sucres blancs, toute la partie rouge, qui a été enlevée, tombe en pure perte pour les vaisseaux sanguins; les sucres blancs, qui leur sont rendus, remplacent en entier cette portion de sucres blancs que la saignée leur enleve. La masse du sang, c'est-à-dire la masse des sucres contenus dans les vaisseaux sanguins, ne diminue donc qu'en parties rouges.

La dépletion que produit la saignée ne peut pas durer longtems , à moins que la diete , la fièvre , la purgation , les sueurs , &c. ne concourent à l'entretenir. Mais en ce cas c'est plutôt à ces dernieres causes qu'on doit l'attribuer , que non pas à la saignée , qui , comme nous l'avons remarqué , ne peut désemplir que fort peu les vaisseaux ; parceque l'évacuation d'une saignée n'est presque rien en comparaison de la quantité de suc que nous avons , & parceque , si on en fait plusieurs , on remplit ordinairement plus par les alimens , que l'on ne vide par ces saignées. Ainsi , en considerant en particulier la dépletion que produit présentement la saignée , de celle qui peut , indépendamment de celle-ci , venir de toutes autres causes , l'on s'apperçoit bien que la place que laisse cette dépletion , surtout dans les vaisseaux sanguins , est bientôt reprise par les suc chileux , & souvent avant même qu'elle ait pu , du-moins tout à fait , se repartir partout ; & alors vous avez à observer que ce sont tous suc cruds , que les vaisseaux sanguins reçoivent à la place des suc élaborés enlevés par la saignée , & qui auroient pu leur être rendus , par les autres vaisseaux ,

239.

La saignée
au-lieu de di-
minuer les
suc blancs
dans les vais-
seaux san-
guins , les au-
gmente pres-
que tou-
jours.

à mesure qu'ils auroient participé à l'évacuation. Donc en toutes manieres les vaisseaux sanguins sont beaucoup plus exposés que les autres, aux effets de la saignée ; car d'un côté cette augmentation de suc blancs & cruds , & d'un autre côté cette diminution de la partie rouge , doublent l'effet de la spoliation que produit la saignée.

240.

Le dépouillement de la partie rouge, influe sur les suc limptiques.

Cette spoliation influe nécessairement sur les humeurs qui se produisent de cette partie rouge, car c'est tarir leur source que d'enlever l'humeur qui les produit ; ainsi les limphes doivent beaucoup se sentir de la saignée, non-seulement pour la part qu'elles peuvent fournir à l'évacuation, mais encore par le dépouillement que cette saignée cause, qui se fait tout à leurs dépens, en leur ôtant l'humeur d'où elles viennent ; peut être même que la limphe fibreuse, du-moins la plus grossiere, est bornée à parcourir les vaisseaux sanguins, où elle se trouve par-conséquent exposée à la spoliation de la même maniere que le sang, à la quantité près qui doit être bien moins considérable de la part de cette limphe. Cette spoliation mediate ou immédiate à laquelle les limphes sont sujettes, contribuë encore à appauvrir la

masse du sang, & la reduire de plus en plus en sucs cruds & aqueux.

C'est par le moien de cette spoliation 241.
 que nous pourrons expliquer plusieurs Cé n'est que
 effets de la saignée, difficiles à compren- par la spolia-
 dre en suivant sur cette matiere, la théo- tion qu'on
 rie que l'on a donné, qui est entierement peut resou-
 fondée sur la dépletion. Pourquoi, par dre plusieurs
 exemple, une seule saignée où l'on ne difficultés
 tirera pas $\frac{1}{50}$ des liquides, peut causer touchant la
 des effets bien sensibles & durables dans saignée.
 certains sujets & dans certaines circon-
 stances, jusques-là que *Sidenham* a ob-
 servé que dans une extrême plethore,
 où les sujets sont accablés & abatus à
 ne pas pouvoir remuer les membres,
 une saignée de quelque once de sang, lui
 a quelquefois suffi pour en dissiper tous
 les accidens? Pourquoi, lorsqu'on ou-
 vre un corps mort après 9 ou 10 sai-
 gnées, on lui trouve les chairs toutes
 décolorées, quoiqu'on ne lui ait enlevé
 qu'une assez petite partie de la masse
 de ses humeurs? Pourquoi quelques sai-
 gnées par lesquelles on ne peut enlever
 que peu ou point d'esprits animaux,
 affoiblissent si fort? Pourquoi la saignée
 affoiblit davantage que beaucoup d'au-
 tres évacuations bien plus abondantes?
 Pourquoi les autres genres d'évacua-

tions ne peuvent d'ordinaire suppléer à la saignée ? Pourquoi la saignée est un secours si prompt & si efficace dans la plûpart des maladies qui dépendent du sang ; tandis qu'elle soulage si peu, ou si lentement dans les maladies simplement sereuses ? Pourquoi elle est inutile & même nuisible dans les maladies où les vaisseaux sont surchargés de suc cruds & trop aqueux ? Tous phénomènes dont on ne peut rendre raison par la simple dépletion ; mais que l'on comprendra aisément, après que nous aurons expliqué tous les changemens que la saignée doit produire par le dépouillement de la masse du sang.





SECONDE SECTION.

Des effets de la Saignée.

CHAPITRE I.

LES PREMIERS EFFETS DE LA SAIGNÉE.

L Es deux chapitres précédens montrent que les effets primitifs de la saignée évacuative, peuvent se réduire à deux ; l'un qui appartient à la dépletion, l'autre à la spoliation. Celui de la dépletion [supposé que cette dépletion soit considérable] *est de procurer quelque aisance aux liquides dans leurs vaisseaux, surtout pendant la saignée & immédiatement après. Celui de la spoliation est de rendre la masse du sang plus sereuse.* Nous allons examiner qu'elle est l'étendue & l'usage de ces deux effets, en considérant les changemens qu'ils causent dans l'action des solides & dans les qualités des liquides.

242.

Les effets primitifs de la saignée se réduisent à deux 1^o. Elle met les liquides plus au large. 2^o. Elle rend la masse du sang plus sereuse.





CHAPITRE II.

DES EFFETS DE LA SAIGNÉE SUR
LES SOLIDES.

243. **L**es parties solides, comme nous l'avons déjà dit, sont composées de vaisseaux : ces vaisseaux sont formés de plusieurs tuniques : on en remarque cinq qui composent les parois des vaisseaux sanguins ; une qui est elle-même fort garnie des vaisseaux sanguins, artériels & veineux, entrelacées les unes avec les autres ; une qui est celluleuse ; une glanduleuse ; une musculuse, ou formée de fibres sanguines ; enfin l'exterieure qui semble toute nerveuse.

244. **L**es vaisseaux sanguins, comme nous l'avons dit aussi, se desemplissent à mesure que le sang s'échappe par l'ouverture de la saignée ; mais cette dépletion ne peut se distribuer dans tous ces vaisseaux que par gradation : car il faut qu'elle se fasse dans les gros vaisseaux d'où le sang sort, immédiatement avant que de se faire dans les vaisseaux sanguins des tuniques de ces gros vais-

Les effets
que la sai-
gnée produit
sur les soli-
des par la dé-
pletion.

Les tuniques
des vaisseaux
sont sujettes
à la déple-
tion comme
les vaisseaux
mêmes.

seaux: il faut pareillement qu'elle se fasse dans ceux-ci, avant que de se faire dans les petits vaisseaux sanguins des tuniques de ces derniers, ainsi de suite. De là vient que la dépletion se communique successivement des vaisseaux sanguins aux vaisseaux de leurs tuniques, & que les tuniques des vaisseaux sont sujettes à la dépletion, comme les vaisseaux mêmes. Il se peut même faire que les tuniques des vaisseaux où l'on saigne, se ressentent de cette dépletion plutôt que celles des vaisseaux éloignés; ce qui pourroit être de quelque considération pour la doctrine de la révulsion & de la dérivation; parceque l'aifance que causeroit premierement cette dépletion dans les tuniques des vaisseaux où l'on saigne, pourroit faciliter le jeu de ces vaisseaux, & y accélérer le cours du sang, plus que dans les autres; mais ceci me paroît bien alambiqué & bien incertain.

Des derniers vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition des parties, la dépletion passe aux vaisseaux extravasculaires: ainsi par gradation elle pénètre jusqu'au tissu le plus intime de ces parties. Cette dépletion doit par conséquent causer, dans toutes nos parties

245.

La dépletion produit un relachement dans les parties.

molles , du-moins une petite détente ; une détente cependant plus ou moins considérable & plus ou moins durable , selon que les saignées seront plus ou moins abondantes, qu'elles se feront plus ou moins promptement , & selon que la diète sera plus ou moins severe , surtout par rapport aux alimens succulens ; car pour les boissons aqueuses , elles ne fournissent aux vaisseaux que des liquides passagers , qui ordinairement s'échappent peu de tems après qu'ils sont pris ; ils sont même si passagers, qu'il ne paroît pas qu'ils se confondent avec nos humeurs ; le véhicule de celles-ci ne paroît prendre de ces liquides aqueux , que ce qui lui est nécessaire pour s'entretenir dans une proportion convenable avec ces humeurs ; le reste est expulsé sur le champ comme superflu. Il paroît d'ailleurs que non-seulement ces liquides aqueux ne se mêlent pas intimement avec nos humeurs , mais encore qu'ils ne servent que peu pour les laver , car ils entraînent très-peu de chose avec eux ; il n'y a que cette partie qui est admise pour servir de véhicule , qui détrempe véritablement nos humeurs, & qui se charge des substances excrémenteuses. Aussi nous voions en effet
que

[2.]

*Les boissons
simplement
aqueuses ne
sont pas con-
traires à la
dépletion.*

que ceux qui ont pris beaucoup de boisson ne rendent incontinent que des urines très-claires & en abondance. Il n'y a que celles qu'ils rendent beaucoup de tems après avoir bu, qui sont colorées & chargées; ainsi nous pouvons remarquer en passant, que ceux qui pensent qu'il n'y a qu'à boire de l'eau en abondance, pour détremper, pour laver la masse du sang, & pour en entraîner les impuretés, ne réussissent pas si bien qu'ils pensent. Il me paroît que c'est la soif, du-moins lorsqu'on se porte bien, qui doit regler la quantité de boisson dont nous avons besoin, & peut être que dans ce cas, l'eau n'est pas si préférable au vin qu'on se l'imagine; car, à en juger par ce qui se passe dans l'œconomie animale, nous appercevons que ce qu'il y a de vineux dans les boissons que nous prenons, y est toujours bien reçu, du-moins est-il certain que nous ne pouvons rien découvrir de vineux, dans les urines que nous rendons peu après avoir bu du vin; la nature le retient, elle n'expulse, pour ainsi dire, que la partie aqueuse qui faisoit partie du vin: ainsi on s'apperçoit assez que le vin se mêle mieux à nos humeurs que l'eau, & qu'en santé un peu de vin

mêlé avec de l'eau , convient pour servir d'introducteur à celle-ci. Il n'y a que l'excès du vin ou quelque indisposition particulière , qui puisse en rendre l'usage nuisible ; mais revenons à notre sujet.

246.

Les principaux effets de la saignée sur les solides, viennent de la spoliation.

200. [5.]

247.

La saignée rend l'agilité aux solides.

36. 37. 38.

39.

Les principaux changemens qui arrivent aux solides par la saignée , leur viennent du dépouillement qu'elle fait sur la masse des humeurs. Pour comprendre ces changemens , il faut se souvenir d'une vérité que nous avons établie ailleurs , qui est que la force des parties organiques dépend surtout de la partie rouge du sang , & que d'un autre côté cette partie rouge est la plus grossière de toutes nos humeurs. Or , si elle est trop abondante , ou trop peu détrem-pée , elle coule avec peine dans les fibres musculuses ; elle rend l'action des parties organiques difficile , & s'oppose à l'agilité de ces parties. Les parois des vaisseaux sont elles-mêmes des parties organiques fournies de fibres musculuses , toujours en action ; des parties organiques qui doivent être les plus agiles de tout le corps , & de qui dépendent le mouvement & les autres dispositions des liquides. La saignée , en dépouillant la masse du sang de sa partie rouge , la rend plus fluide & plus

ferreuse : elle doit donc être très-efficace pour faciliter, & réveiller l'action des vaisseaux bridés par un sang trop garni, qui engage les fibres musculuses des parois des vaisseaux, qui arrête l'étendue de leurs vibrations, qui les gêne & les tient dans une espèce de contraction. Alors un pouls concentré & embarrassé, une circulation languissante, des filtrations imparfaites ou empêchées, une roideur, un engourdissement, une pesanteur dans les membres, des lassitudes, un accablement, une sorte d'impuissance dans toutes les parties du corps, sont les suites ordinaires de ce défaut d'agilité dans le jeu des vaisseaux ; à quoi la saignée remédie admirablement.

La saignée ne convient pas seulement pour réveiller les forces opprimées, elle peut d'ailleurs, par un effet tout opposé, affoiblir l'action des parties organiques, notamment celles des vaisseaux, lorsqu'elle est trop vigoureuse, trop violente ou trop excitée par quelque irritant, ou bien, lorsque par une disposition convulsive, ou autrement, ces vaisseaux restent dans un resserrement que l'effort des liquides ne peut vaincre : car la saignée, en dé-

248.

La saignée
affoiblit l'a-
ction des
parties or-
ganiques.

pouillant & en appauvrissant la masse des humeurs, attaque cette force dans son principe : mais en ce cas il ne faut pas qu'elle soit seulement faite pour donner de l'aisance ; on doit la pousser plus loin, afin que la masse des humeurs souffre une perte assez considérable de partie rouge, pour mettre cette masse hors d'état de se prêter à cette force qu'on veut rabattre.

249.
Elle relache
& détend les
vaisseaux.

Cet affoiblissement est alors suivi de plusieurs bons effets. Les vaisseaux ici trop resserrés, tiennent les liquides dans une grande dépression que la saignée dissipe, & détruisant la cause de cette sorte de contraction, elle met leurs parois en état de céder à l'effort des liquides. Nous voions en ce cas qu'après quelques saignées, un pouls petit, dur, & embarrassé, se rassouplit & se dilate.

Si au-contraire la force & la fréquence extrême du jeu des vaisseaux, agite & raréfie beaucoup les liquides, cette raréfaction tombe dès qu'on affoiblit & modere par des saignées cette grande activité; elle tombe même quelquefois, de façon que les veines qui paroissent fort grosses, ou fort gonflées, disparaissent & diminuent souvent après une ou deux saignées, au-

tant que si elles avoient perdu la moitié de leurs liquides. Il est vrai qu'il ne faut pas toujours attribuer cet effet à la seule saignée ; car ce gonflement des vaisseaux est souvent fort passager chez nous , tant en santé qu'en maladie. Un peu de froid ou de chaud, un peu de calme ou d'agitation, un accès & un redoublement de fièvre ou une intermission , suffisent pour produire un changement notable dans le volume des vaisseaux. Sur quoi il faut remarquer que c'est avec bien peu de fondement qu'on se règle sur la grosseur du pouls , ou des veines, pour juger de la *plethore* ou de la plénitude des vaisseaux, & de la nécessité de la saignée.

Quoique la saignée diminuë beaucoup la force ou la vigueur du jeu des vaisseaux , elle n'en ralentit pas la vitesse ; car nous voions au-contraire , qu'après une grande *hemorragie* , ou après beaucoup de saignées , le pouls est pendant longtems plus fréquent qu'à l'ordinaire ; la masse du sang qui roule dans les vaisseaux se trouve alors fort appauvrie, & surtout fort dégarnie de ses petites masses globuleuses, pesantes & élastiques ; ce n'est plus qu'un fluide fort détrem-pé & fort coulant , qui cede facilement

250.

Elle rend le pouls plus susceptible de vitesse.

à la contraction ou sistole de l'artere ; mais l'affoiblissement de la force musculieuse fait que cette contraction ne peut presque pas tenir ; cette force trop débile, trop momentanée, cede aussitôt au moindre effort que fait le liquide gêné par cette contraction. Ainsi la sistole & la diastole, à cause de cette facilité mutuelle, se font trop promptement ; delà vient qu'on a remarqué, que ceux qui se font saigner souvent, sont plus disposés à la fièvre que les autres. C'est par la même raison que le pouls des convalescens, dont le sang se trouve dégradé par la fièvre, est plus fréquent aussi, qu'après un rétablissement parfait.

251.

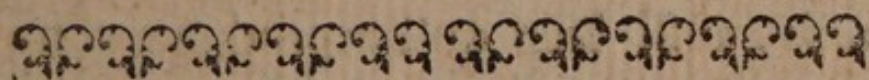
Elle rassou-
plit les soli-
des.

L'appauvrissement général des humeurs, qui est une suite de la dépletion & de la spoliation, a aussi son effet sur les vaisseaux : car plus les saignées ont été abondantes, plus la masse des humeurs déchoit de sa perfection, plus elle tombe dans une crudité sereuse ; elle ressemble alors, en quelque façon, à un mucilage fort détremé ; c'est un liquide onctueux & émolient, qui relâche, qui assouplit, qui amollit les tuniques qui le conduisent sur toutes les minces tuniques des canaux exanguins, qui,

comme on observe tous les jours, sont fort sujettes, après beaucoup de saignées, à se laisser excessivement dilater par ces suc cruds & aqueux.

Il résulte de l'explication qu'on vient de faire, que la saignée, tant par la dépletion & la spoliation, que par l'appauvrissement des humeurs, diminue la force des parties organiques, qu'elle détend, relâche, assouplit, amollit les vaisseaux, qu'elle affoiblit leur ressort, qu'elle rend leur jeu plus libre, plus mou, plus aisé, & plus susceptible de vitesse.

252.
Résultat.



CHAPITRE III.

DES EFFETS DE LA SAIGNÉE SUR LES LIQUIDES.

LA *dépletion*, que cause la saignée, ne peut être remplacée que par les suc chileux. Si cette dépletion est considérable, ces suc nouveaux & cruds seront capables en ce cas, d'affoiblir beaucoup la masse des humeurs anciennes qui auront échappé à la saignée. Mais la spoliation doit encore contri-

253.
La dépletion contribue fort à la crudité des humeurs.

254.
La spolia.

tion contri-
buë beau-
coup aussi à
cette crudi-
té.

buer davantage à cette crudité; tant parcequ'en dégarnissant (surtout lorsque les saignées sont abondantes) la masse du sang de sa partie rouge, elle tarit aussi en partie la source de la lympe, tous sucs qui coûtent le plus de tems & de travail à la nature, que parceque des sucs cruds viennent occuper la place de ces sucs élaborés, dont la saignée dépouille la masse des humeurs; ce qui contribuë doublement à cette même crudité. D'ailleurs ces sucs, à qui il en coûte le plus dans la saignée, sont justement ceux par lesquels la nature travaille sans cesse à en faire de pareils, aussi bien qu'à reproduire continuellement l'humeur bilieuse, qui quoique passagere, s'oppose cependant beaucoup à la crudité. Ainsi la spoliation, en dérobant les richesses de la masse des humeurs, & en débilitant les organes qui servent à perfectionner de nouveaux sucs capables de reparer cette perte, jette non-seulement cette masse d'humeurs dans la crudité; mais encore elle la retient long-tems dans cet état.

La saignée
rend les sucs
plus coulans.

Cette dégradation a cependant ses avantages que voici: 1°. Lorsque la partie rouge, qui est toujours la plus

grossiere & la plus lourde de toutes 256.
nos humeurs, est trop abondante, & Elle modere
qu'elle bride trop l'action des solides, l'activité de
la masse du sang, dégarnie en partie de l'humeur bi-
cilié.
cette humeur, devient beaucoup plus
fluide & plus coulante. 2^o. Lorsque
l'humeur bilieuse est excédée de l'élabo-
ration, qu'elle est trop active, trop dis-
solvante, trop raréfiante, & trop irri-
tante; le jeu des vaisseaux débilité par la
saignée, cesse d'en entretenir l'activité: de
plus ce jeu ne devient pas si susceptible
de son irritation; mais cette crudité, où
la masse du sang se trouve plongée, de-
vient par surcroît dans le moment mê-
me, un frein très-puissant pour refrener
cette humeur bilieuse trop turbulente.

La saignée, à cause de cette dégra- 257.
dation qu'elle produit dans les humeurs, La saignée
n'est pas toujours si avantageuse: au- est nuisible
contraire elle devient nuisible, lorsque où la crudité
la masse du sang manque de consistance; des humeurs
parcequ'elle est trop dénuée de parties domine.
rouges, & que nos humeurs ont de la
peine à parvenir à leur degré de perfec-
tion, quand c'est, surtout à cause de la
débilité ou de l'inertie fonciere des vais-
seaux: car la perte, que font les hu- 200. [3.]
meurs, tombe principalement sur des
sucs, d'où dépend la puissance des soli-
des.

258.

De la dimo-
tion que la
saignée peut
causer dans
les liquides.

La saignée produit aussi divers changemens dans le mouvement des liquides: car si la partie rouge, trop abondante ou trop grossière, engage les fibres musculieuses des parois des arteres, elle en ralentit l'action, la circulation languit, les humeurs sont peu agitées, les vaisseaux alors trop fermes & trop resserrés, ne leur fournissent pas assez d'espace, leurs parties se trouvent trop rapprochées, elles se lient, elles s'embarassent & se condensent, l'élaboration & la dépuration de ces humeurs sont empêchées, la masse des liquides reste informe & chargée d'impuretés. Un peu de la partie rouge enlevée, suffit pour rendre la masse du sang plus mobile, & plus coulante dans les fibres charnuës, & dans les petits vaisseaux des parois des arteres; l'agilité est rendue à ces vaisseaux, ils se déploient; leurs vibrations se rétablissent dans toutes leurs forces, & dans toute leur étendue; la circulation est accélérée, les humeurs en sont mieux maniées, & leurs parties plus agitées, plus divisées, plus raréfiées; les secretoires s'ouvrent, leur jeu se relève, ils se décrassent, ils se dégagent, ils rentrent en plein dans leurs fonctions, & les humeurs se dépurent.

Si on pousse la saignée jusqu'à débilité ou affoiblir beaucoup les vaisseaux, & jusqu'à dégrader les liquides, les artères, quoique leur jeu devienne plus libre & plus léger par les saignées, les artères, dis-je, laissent languir la circulation, parcequ'elles n'agiront que mollement sur les liquides, qu'elles ne leur imprimeront qu'un mouvement foible auquel ils obéiront peu, à cause de leur crudité & de leur peu d'activité : delà naissent ces engorgemens & ces enflures œdemateuses au visage, aux mains, & aux jambes de ceux qui ont été beaucoup saignés.

259.
Les grandes & abondantes saignées ralentissent le mouvement des liquides.

Ceci donne lieu à une remarque importante dans la pratique, sur la préférence quel'on doit donner à la saignée ou à la purgation, ou à d'autres *stimulans*, lorsqu'il s'agit seulement, sur la fin d'une maladie, de divertir, de remuer, ou de déplacer une humeur qui se dépose sur quelque partie; car il est aisé d'appercevoir que, sur la fin d'une maladie, où la partie rouge a eû beaucoup à souffrir, & où l'on a fait beaucoup de saignées, on doit peu compter sur la *dimotion* que peuvent causer alors d'autres saignées; puisqu'en pareil cas, la saignée n'est capable que d'affoiblir davanta-

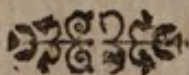
260.
Remarque sur la dimotion que peut produire la saignée.

36 *Effets de la Saig. sur les liquides:*

ge, & de causer un ralentissement encore plus considérable dans le cours des liquides.

261.
Resultat.

Nous voyons donc que la saignée ; en vidant les vaisseaux , attire & entretient une crudité dans les humeurs ; qu'elle adoucit & modere l'acreté & l'activité de celles qui sont trop élaborées , & trop affinées , qu'elle rabat les rarescences , qu'en dépouillant la masse du sang de la partie rouge , elle la rend plus sereuse , & moins embarrassante , & qu'elle tarit en partie la source des suc lymphatiques , & qu'en débridant le jeu des vaisseaux , elle hâte la circulation trop languissante , elle ranime l'agitation des liquides , elle les dilate & les rarefie , & en rétablit l'élaboration & la dépurat.ion ; qu'au-contre-aire , si elle est faite avec profusion , elle ralentit la circulation , & retarde la réparation des suc , dont la masse des humeurs est déchûe.



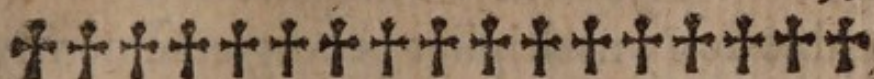
CHAPITRE IV.

LA SAIGNE'E EST D'UN FOIBLE SECOURS
DANS LES MALADIES QUI DEPENDENT
DE L'INSUFFISANCE DES SOLIDES.

Nous avons remarqué que la saignée facilite l'action trop gênée des vaisseaux, ou empêchée par les liquides ; & que , lorsque cette action est extrême , elle en diminue la force ; mais nous ne trouvons point qu'elle puisse remédier à l'insuffisance ou à l'inertie fonciere des vaisseaux : car si foncierement & indépendamment des liquides , le ressort des solides est trop faible, trop languissant, leurs tuniques trop molles, trop relâchées , ou trop denses, les pores des filtres trop étroits ou trop ouverts , la saignée est absolument infructueuse dans tous ces cas ; elle ne peut que débilitier encore davantage le jeu des vaisseaux trop languissant , qu'assouplir & défendre leurs tuniques déjà trop relâchées & trop molles ; elle ne peut , puisqu'elle relâche , resserrer les pores trop ouverts ; elle ne peut , puisqu'elle n'enleve que des liquides ,

38 *La Saignée est d'un foible secours &c.*
emporter la substance même des solides qui rend les tuniques des vaisseaux trop denses ou trop épaisses, & qui ferme en quelques endroits le passage aux liquides. Aussi l'expérience nous apprend que dans les vieillards, elle ne peut ouvrir les pores de la peau trop resserés, & y rétablir la transpiration en partie supprimée; que dans l'intemperie phlegmatique, & dans la *leuco-phlegmatie*, elle ne peut raffermir les solides trop relâchés & trop débiles; que dans l'intemperie mélancolique, elle ne peut vaincre la paresse des vaisseaux; & que dans les schirres anciens où les humeurs sont, pour ainsi dire, solidifiées, & où l'action des solides est détruite, elle ne peut y remédier.





CHAPITRE V.

LA SAIGNÉE NE PEUT RIEN
IMMEDIATEMENT CONTRE UN
VICE ABSOLU DES LIQUIDES.

Lorsqu'un vice se trouve & persi-
ste dans les liquides, indépendam-
ment & malgré l'action des solides, on
apperçoit tout d'un coup que la saignée
ne peut rien contre ce vice, par les ef-
fets qu'elle produit dans les solides. Il
ne nous reste donc plus qu'à examiner
si en enlevant une partie des liquides,
elle emporte ce qu'il y a de vicieux, ou
si elle peut le corriger. On peut présu-
mer qu'en enlevant une partie des liqui-
des, elle doit enlever aussi une partie
de la matiere vicieuse; mais tout au
plus dans la même proportion qu'elle
enleve de la masse générale des hu-
meurs, surtout si cette matiere s'y trou-
ve généralement répandue, jusqu'à
quel excès faut-il porter la saignée pour
diminuer cette masse seulement de $\frac{1}{10}$?
Or quel avantage peut-on espérer de $\frac{1}{10}$
de moins d'un heterogene qui infecte
cette masse, & qui d'ordinaire est ca-

262.
La saignée
ne doit point
être em-
ployée dans
la vue d'en-
lever les ma-
tières morbi-
fiques.

pable de s'y multiplier prodigieusement? Mais indépendamment de cette multiplication, ne sera-t'il pas toujours vrai que n'étant enlevé de cette matière vicieuse par la saignée, qu'à proportion de cette partie de la masse des humeurs retranchée, ce qu'il en reste, se trouve encore chez nous dans la même proportion par rapport à nos humeurs, que si on n'avoit point saigné. On ne doit donc point dans les maladies, avoir recours à la saignée simplement dans la vue d'enlever la matière morbifique.

263.
On doit être
circonspect
dans l'usage
de la saignée,
lorsqu'il y a
déjà quelque
humour vi-
cieux qui
détruit le
sang.

C'est donc avec raison qu'on ne compte point sur la saignée contre l'infection d'un virus répandu dans la masse des liquides. On feroit même très-mal de vouloir, par beaucoup de saignées, diminuer ces matières virulentes qui ne détruissent déjà que trop la partie rouge de nos humeurs; la saignée n'aboutiroit qu'à détériorer & appauvrir encore davantage les humeurs, qu'à abattre les forces, qu'à ruiner le ressort des solides, & à jeter le malade dans un état plus fâcheux. C'est ce que j'ai observé plusieurs fois, surtout à l'égard du virus chancreux. Une fièvre violente qui suivit une amputation que j'avois faite d'un cancer ulcéré à la

mamelles, m'obligea de faire cinq ou six saignées à la malade qui se tira bien de l'opération, mais j'eus à combattre, pendant fort longtems, des enflures énormes qui occupoient entierement les jambes, & les cuisses. Un jeune homme, qui avoit un cancer ulceré au rein droit, tomba dans le même cas à cause de plusieurs saignées, qu'il fallut lui faire à la suite de l'amputation d'un *sarcocele* qui avoit attiré une tension inflammatoire à la region *hipogastrique*; j'eus beaucoup de peine, après que la plaie de mon opération fut guérie, à vaincre l'enflure des cuisses & des jambes qui étoient devenues monstrueuses, & en danger de tomber en gangrene. La douleur de reins qui persista toujours cruellement, fut enfin suivie de la mort. Je découvris alors par l'ouverture du corps, la cause de ses souffrances & de la dégradation de ses humeurs. Je fus nécessité de saigner six ou sept fois, pour une fluxion de poitrine, une femme qui avoit un cancer ulceré, elle échappa de la fluxion; mais de pareilles enflures lui survinrent qui la retinrent fort longtems au lit. Ces observations nous prouvent assez que, quand la masse du sang est infectée d'un virus, ou de matiere

purulente, ou bien de quelqu'autre humeur vicieuse qui détruit la partie rouge de la masse du sang, on ne doit avoir recours à la saignée qu'avec beaucoup de circonspection.

264.

La saignée
ne peut rien
directement
contre les
heterogènes
febrifiques;
mais elle
peut indire-
ctement à
leurs mau-
vais effets.

On peut comprendre facilement aussi que dans les fièvres continuës, ce n'est point pour diminuer ou pour exterminer *l'acre* qui les cause, qu'on a recours à la saignée, & que ce n'est que pour s'opposer indirectement à une partie de leurs mauvais effets; car il y a ordinairement pour les *heterogènes febrifiques*, un tems marqué plus ou moins long, selon leur degré d'acrimonie ou de malignité, un tems que la saignée ni autres remèdes connus, ne peuvent gueres avancer, c'est ce qu'on remarque dans ces fièvres violentes & putrides, qui vont au-moins jusqu'au vingt-unième jours quelque remède qu'on emploie. La saignée ne peut donc rien directement contre ces *heterogènes febrifiques*; c'est beaucoup qu'elle puisse, comme nous le ferons voir, un peu réprimer les desordres qu'ils causent dans les solides, & par contre-coup dans les liquides: je dis par contre-coup; car s'ils agissent immédiatement sur les liquides, qu'ils les détruisent, qu'ils les corrompent,

nous ne devons gueres attendre, comme nous l'avons déjà remarqué, de secours de la saignée contre ces infestations. Souvent ces acres *febrifiques* sont à l'égard des solides mêmes, d'un caractère si pernicieux, qu'il est impossible de parer les coups qu'ils leur portent. Pour faire comprendre combien leur malignité se trouve quelquefois supérieure aux forces de la nature & de l'art, j'en rapporterai seulement un exemple que *M. Senac* de l'academie Roiale des sciences m'a communiqué; il ouvrit le corps d'un homme qu'une fièvre, malgré plusieurs saignées, & malgré tous les autres secours, avoit fait perir: beaucoup de matieres purulentes, qui se trouverent dans le cerveau avec les symptomes de la maladie, sembloient ne pas permettre de douter, que cette maladie ne fut une fièvre maligne *cerebrale*; mais l'exactitude de ce Medecin l'empêcha de s'y méprendre: il voulut voir l'état des autres visceres; il découvrit avec surprise au foie, un trou à placer les deux poings, qui lui fit connoître que les matieres purulentes qu'il avoit remarquées dans le cerveau, venoient de la substance du foie rongée par un acre dévorant, & enlevée par le

courant de la circulation , & que par conséquent le foie avoit été le premier affecté dans cette maladie , & que ces matieres ne s'étoient trouvées dans le cerveau que par transmigration. Cette histoire effrayante, & beaucoup d'autres, ne marquent que trop jusqu'où peuvent aller les ravages de ces *deleteries* indomptables qui causent les fièvres malignes , contre la plupart desquelles la medecine milite & militera presque toujours en vain , tant qu'elle n'aura que des saignées, des évacuans & des alterans généraux à leur opposer. Ce ne peut être qu'à mesure qu'elle s'enrichira en spécifiques capables d'affujettir & d'amortir ces funestes poisons , que cet art pourra triompher de ces redoutables maladies, & qu'alors les Medecins pourront agir avec sûreté , & se mettre à couvert des reproches que ces insidieuses maladies leur attirent continuellement, à cause des saignées qu'on est obligé de mettre en usage , contre lesquelles le Public est prévenu. Ces saignées ne sont à la verité que des armes défensives qu'on oppose à un ennemi, qu'on doit regarder comme invulnérable , jusqu'à ce qu'on en ait découvert d'autres avec lesquelles on puisse l'atta-

quer directement & sûrement ; mais quand peut-on l'espérer ? De ce côté-là le progrès de la medecine est si lent, qu'à peine en un siecle, découvre-t'on un de ces remedes victorieux ; tels sont l'*hipecacuana*, le *quinquina*, le mercure, & peu d'autres, lesquels maniés par d'habiles maîtres, agissent souverainement contre des maladies rebelles & meurtrieres, qui resistoient à tous les remedes généraux. Le malheur est que nos humeurs sont susceptibles de presque autant d'heterogènes viciés, particuliers & differens, qu'il y a de maladies humorales differentes. Quand on eut découvert la vertu du mercure contre le *virus* venerien, on essaia en vain ce même remede contre le *virus* chancreux, *serophuleux*, *psorique*, &c. Le *quinquina*, si efficace dans les fièvres intermittentes, est d'un foible secours dans les fièvres continuës ; ainsi quand on trouveroit l'antidote de la petite verole, vraisemblablement il ne pourroit rien contre les autres especes de fièvres *miasmaticques* & *petechisantes*. Encore est-ce du seul hazard qu'on peut attendre de pareilles découvertes. Les lumieres de l'art peuvent bien nous indiquer des alterans généraux ; mais faute de pou-

voir connoître le caractère propre & particulier de chacun de ces *deleteres*, elles ne peuvent nous conduire précisément jusqu'à leurs spécifiques. L'épreuve des contraires, fondée sur la doctrine des acides & des alcalis, a été faite : on en est rebattu ; il n'y a pas d'apparence qu'on s'amuse sitôt à de pareilles imaginations. Ce n'est que sur l'expérience seule qu'on peut compter pour ces sortes de découvertes. La vérité est néanmoins, qu'après qu'un remède est trouvé, les connoissances de l'art peuvent mettre en état de s'en servir avec tout le discernement & avec toute la circonspection qu'il exige ; ce qui met toujours une grande différence entre la médecine methodique & la médecine purement empirique : l'une & l'autre peuvent faire également ces découvertes, mais l'une & l'autre ne mettent pas également en état d'en faire toujours un bon usage. Cette digression n'étoit pas inutile ici, pour faire entrevoir que la saignée n'est pour les fièvres humorales, qu'un remède indirect, quoiqu'elle y soit presque toujours nécessaire, comme nous le ferons voir, pour prévenir, ou pour combattre les principaux accidens de ces maladies.

Il faut donc conclure de tout ce que nous venons de dire, que la saignée ne peut avoir lieu, que lorsque ce sont les liquides qui troublent l'action des solides, ou lorsque ce sont les solides qui causent du desordre dans les liquides : car quand les solides ou les liquides se trouvent absolument & par eux-mêmes défectueux, le mauvais état des uns ou des autres, ne peut être alors réparé par la saignée.

265.

Resultat des
chapitres
précédens.





SECONDE PARTIE DES INDICATIONS POUR LA SAIGNÉE.

- I. Section. *Des indications pour la Saignée, prises de l'état des solides.*
- II. Section. *Des indications pour la Saignée, prises de l'état des liquides.*
- III. Section. *Des indications pour la Saignée, prises de l'état des solides & des liquides ensemble.*

SECTION I.

Indications pour la Saignée, prises de l'état des solides & des effets de ceux-ci sur les liquides.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DEBILITATION DU PRINCIPE VITAL.

L Abattement des forces doit être regardé par rapport aux organes destinés aux mouvemens purement volontaires, & par rapport aux organes destinés

destinés aux opérations naturelles ou machinales. Ces dernières sont si importantes pour la conservation de la machine, que dans les cas où la nature ne peut pas subvenir à ces deux genres d'actions, elle abandonne presque entièrement & sur le champ, les mouvemens volontaires, pour satisfaire aux mouvemens naturels. Dès qu'une fièvre un peu forte nous attaque, ou bien une autre maladie où le principe vital est tourmenté, nous appercevons que nos membres nous refusent le service, nous sommes obligés de cesser de marcher ou d'agir, & nous nous trouvons presque entièrement livrés à l'inaction, jusqu'à ce que la maladie ait laissé le principe vital en paix, & que les pertes que la nature a souffertes, soient du moins en partie réparées. Nous ne devons donc pas être surpris, lorsqu'une maladie s'est déclarée, surtout une maladie aiguë, de trouver le malade arrêté ou hors d'état d'agir, à cause de la foiblesse de ses membres, pourvû que l'on remarque principalement par l'examen du pouls, que le principe vital reste vigoureux, & qu'il continuë de satisfaire pleinement aux opérations naturelles : mais on doit soupçonner quelque chose

d'extraordinaire , lorsque ce principe devient languissant & abatu. Cet état demande que l'on soit fort attentif à en démêler la cause.

267.
L'abbatement des forces est ou une affection immédiate du principe vital, ou un symptôme de maladie.

Le principe vital peut être affecté en deux manières, *idiopatiquement* ou *symptomatiquement*. Il y a deux cas principalement, où il se trouve empêché par accident, ou symptomatiquement: 1^o. à cause d'un empêchement dans le cours des liquides. Cet empêchement peut être général , & causé seulement par une trop grande abondance de sang qui bride les organes de la circulation , qui jette plutôt dans une sorte d'accablement, que dans une véritable débilité [nous en parlerons dans le chapitre suivant] Ou bien il peut être particulier , & causer un embarras de circulation dans le cerveau ; c'est un accident qui arrive assez fréquemment dans les maladies aiguës ; mais pour juger alors du besoin de la saignée , il faut distinguer dans le cerveau, de deux sortes d'embarras : les uns commencent la maladie , ils en font le principal , ils sont la cause de tous les accidens qui y surviennent ; & de ce genre il y en a qui se font par engorgement , ou bien par extravasion , comme dans l'apoplexie ; d'autres sont

Inflammatoires, comme dans les fièvres malignes cerebrales : les autres sont des dépôts qui arrivent pendant la maladie ; ces derniers, comme nous remarquerons ailleurs, se forment aussi par inflammation, ou par un simple engorgement, & ils se font quelquefois vers le commencement & avant d'abondantes saignées, quelquefois vers la fin, & après qu'on a déjà beaucoup saigné. Tous ces differens cas exigent des attentions particulieres par rapport à l'usage de la saignée : il faut surtout connoître la difference qu'il y a entre un embarras de circulation qui se fait simplement par engorgement, & un autre qui est purement inflammatoire ; c'est ce que nous expliquerons dans la suite. 2^o. Cette foiblesse peut être un accident qui vient de l'insuffisance des liquides, à cause d'un épuisement, ou bien à cause d'une dissolution putride ou autre, qui mettent toutes les parties organiques dans l'impuissance de satisfaire à leurs opérations : comme le défaut reside ici dans les liquides, nous en parlerons, lorsque nous examinerons les differens états des humeurs.

Nous nous bornons présentement à la débilité qui vient d'une cause étran-

idiopathi-
que.

52

Débilité

gere qui affecte immédiatement le principe vital. Deux facheux symptômes accompagnent ordinairement cette prostration des forces, une angoisse ou un mal-aise insupportable, & une extinction presque entière de la chaleur naturelle, parceque cette chaleur n'est plus entretenue par le jeu des vaisseaux devenu trop languissant. La congélation du sang est une suite nécessaire de ce défaut de chaleur. Cette coagulation a donné lieu de croire que cette foiblesse étoit causée par poisons froids, & dans ces derniers tems on l'a attribuée à des venins acides ou coagulans. On étoit même trop prévenu en faveur des acides, pour se donner la peine d'établir par des preuves, cette dernière opinion; mais aujourd'hui, que les préjugés commencent à se dissiper à cet égard, on est moins crédule, on ne trouve point de ces acides particuliers & coagulans dans les corps venimeux; d'ailleurs quand on fait attention à la petite quantité qu'il faut de la plupart des venins, pour répandre chez nous une foiblesse & une glace universelle, on ne connoît rien en acide de si puissant dans la nature; non-seulement il faut, pour s'en tenir à cette opinion, admettre un aci-

de où l'on ne peut en découvrir, mais il faut encore le feindre tel qu'on n'en connoît point, & cela seulement pour lui attribuer une coagulation qui d'ailleurs arrive tous les jours, sans qu'il soit question d'y reconnoître aucun acide, surtout dans les plaies qui pénètrent les parties nerveuses des viscères, comme du diaphragme de l'estomac. On amena dans notre hôpital un soldat blessé d'un coup d'épée pénétrant dans l'*abdomen* jusqu'à l'un des *plexus* du mesentere; ce blessé eût les accidens qui arrivent à ceux qui perissent de venins ou poisons froids, il devint froid & abatu, avec un pouls extrêmement foible, une sueur froide, & une anxiété insupportable qui lui durèrent jusqu'à la mort, qui arriva peu après avoir reçu le coup. Dans ce cas le froid & la congelation du sang furent sans doute l'effet de l'extrême foiblesse, où le malade fut réduit dans le moment de sa blessure, & cette foiblesse vint uniquement de ce que le genre nerveux, où reside le principe vital, étoit vivement attaqué. Le principe vital peut donc être immédiatement affecté en lui-même, de façon qu'il se trouve comme suffoqué, ou presque éteint.

Mais ce qui doit plus nous surpren-

269.
Les choses

qui affectent
le principe
vital, ne pren-
nent pas
toujours la
voie du cer-
veau.

dre, c'est qu'il n'est point nécessaire ; pour causer un changement total dans le principe vital, que les choses qui l'affectent aillent gagner le cerveau, ou l'origine des nerfs ; il suffit que ceux-ci soient atteints en certains endroits, où ils sont fort susceptibles d'impression. L'estomac est de tous les viscères, celui où le principe vital se trouve plus facilement affecté. Dès qu'une matière se trouve incompatible à cette partie, le principe vital est entrepris, il se revolte s'il peut, & s'en débarrasse par le vomissement, ou bien il succombe avec une défaillance qui devient universelle. L'un & l'autre effet se remarque aisément dans ceux qui ont avalé un peu de tabac : ils tombent presque aussitôt dans une défaillance avec une sueur froide, & une anxiété déplorable qui durent jusqu'à ce que le vomissement survienne : mais il arrive si difficilement que ces personnes se trouvent dans une langueur & dans un abattement mortel. Dans l'usage de la plupart des émétiques, dans les indigestions, dans les vomissemens de sang, & dans bien d'autres cas, on observe cet abattement des forces de tout le corps, causé par une impression particulière qui se fait à cette partie. Il n'y

a pas longtems que je vis dans notre hôpital, un soldat qui y fut conduit sur les sept heures du matin; il se plaignoit d'une douleur qui venoit de lui prendre dans la region *épigastique*, avec une angoisse insupportable qu'il ressentoit dans cette même region: il étoit extrêmement foible; il avoit le visage retiré, pâle & hideux, couvert d'une sueur froide qui étoit de même partout le corps. *Mr. Duvrac* Medecin de la faculté de Paris, chargé de ce malade comme Medecin de l'Hôpital, le fit saigner deux ou trois fois, n'oublia rien d'ailleurs de tout ce qu'on pouvoit faire pour le tirer de cet état, sans qu'il fut possible de lui procurer aucun soulagement; ces accidens ne firent qu'augmenter de plus en plus jusqu'à la mort qui arriva dans la même journée. Quelques affaires pressées que j'eus, m'empêcherent de faire l'ouverture pour découvrir la cause de cette *cardialgie*. Les mêmes accidens ne laissent pas de venir souvent aussi d'engorgemens, d'inflammations, & d'autres affections qui arrivent en particulier à d'autres viscères, comme le cœur, le diaphragme, les intestins, &c. On en a une infinité d'exemples; c'est pourquoi on ne doit pas toujours

rapporter à une affection cérébrale, ou à un épuisement, ou bien à une infection putride, cette débilité de l'esprit vital : car il peut se trouver suffoqué par tous les genres d'impressions qui affectent puissamment, ou d'une certaine façon, le genre nerveux en quelque viscere que ce soit.

270.

La plupart des cordiaux n'agissent pas en réparant les esprits dans le cerveau, & en résistant à la putréfaction.

[2.]

Ces remèdes relevent les forces en re-veillant le mouvement des esprits en quelque partie que ce soit.

271.

La prostration idiopathique des forces, vient plutôt d'une fixation des esprits, que de leur épuisement.

On peut faire la même remarque par rapport à la plupart des remèdes qui re-veillent les forces, & qu'on appelle cordiaux, surtout à l'égard de ceux qui sont fort actifs & spiritueux, parceque nous voyons que la plupart de ces remèdes font leur effet dès le moment même qu'ils sont reçûs dans la bouche, dans l'estomac ou par le nez. Ce sont des drogues stimulantes qui raniment le mouvement des esprits, dont la seule fixation, ou l'extrême ralentissement, est presque toujours en quoi consiste la prostration *idiopathique* du principe vital, & presque jamais d'un épuisement d'esprits. Cette dernière cause ne regarde gueres que les mouvemens volontaires : car nous voyons tous les jours dans les fièvres très-violentes & longues, où l'on saigne, où l'on purge beaucoup de fois les malades auxquels l'on fait observer d'ailleurs une grande diète, nous

voions, dis-je, dans ces fièvres & même sur leur fin, après que les humeurs ont souffert une perte des plus excessives, que le principe vital se soutient toujours fort bien, que les actions naturelles se font facilement & d'une manière victorieuse, & que les organes par lesquels elles s'exécutent, n'en deviennent même que plus agiles, plus libres, & plus prompts dans leurs mouvemens. Ce seroit cependant en pareil cas, que l'esprit vital devroit languir extrêmement, s'il pouvoit être épuisé. Il y a donc beaucoup plus d'apparence que les changemens qui lui arrivent, dépendent plus du mouvement des esprits augmenté, ralenti, empêché ou troublé, que du plus ou du moins de matiere dont ils sont formés, parceque ce qu'il y a de plus mobile ou de plus actif, n'est point fourni aux dépens de nos humeurs, & qu'un principe plus universel & plus inépuisable y subvient.

n°. 194.
202. [5.]

Il suit delà que dans la prostration des forces naturelles, on ne doit point, pour y remédier, avoir recours à des remèdes capables de réparer ou d'augmenter les esprits animaux; mais qu'on doit chercher à ranimer leur mouvement amorti, & à les délivrer de l'obsession ou de la con-

272.

Les remèdes
cordiaux
sont de deux
sortes, les
confortans
& les anti-
dotes.

trainte où ils se trouvent. Ainsi on peut réduire à deux classes, les remèdes qu'on doit employer contre la débilité ou l'abattement du principe vital, lorsque cet abattement vient d'une cause qui affecte immédiatement les nerfs, & qui y éteint le mouvement des esprits.

La première classe comprend les remèdes stimulans, ou ceux qui par leur activité, peuvent ressusciter ou ranimer ce mouvement : tels sont les esprits volatils huileux aromatiques, ou toutes les drogues qui en sont remplies, les fels urineux, les liqueurs vineuses ou chargées d'huiles alkoolisées, les eaux spiritueuses distillées, imprégnées d'huiles alkoolisées, & d'huiles essentielles aromatiques.

La seconde comprend les antidotes & les remèdes qui attaquent, ou qui corrigent la cause même qui amortit, ou qui suffoque le mouvement des esprits animaux. Les matières capables de produire cet effet sur ces esprits, sont si déliées, & viennent de tant de sources différentes, qu'il est difficile de trouver au juste, le remède qu'on peut leur opposer en particulier. On prend souvent les simples stimulans pour des antido-

tes , & quelquefois des antidotes pour des stimulans ou confortans : peut être sont-ils ordinairement l'un & l'autre ; c'est ce qui est difficile à démêler , par exemple , à l'égard des venins , contre lesquels les sels volatils sont si efficaces.

Les remèdes capables de résister à la pourriture , peuvent ce semble , servir d'antidotes contre les vapeurs putrides malignes ; en ce cas les huiles essentielles & balsamiques , les huiles alcoolisées , qui sont très-confortantes ou très-stimulantes , peuvent être le correctif de ces vapeurs ; mais d'un autre côté , si ces matières putrides ont passé dans les humeurs , qu'elles y aient porté la corruption , ces remèdes peuvent devenir alors fort nuisibles en augmentant le jeu des vaisseaux , parceque le progrès de cette putréfaction peut être fort accéléré par l'action des vaisseaux trop excitée ; circonstance qui doit nous rendre attentif à distinguer la putréfaction de nos humeurs mêmes , d'avec les matières putrides qui viennent du dehors se mêler avec elles ; & à ne pas confondre les effets des unes & des autres : car il est très-rare que nos humeurs se trouvent dans les vaisseaux , corrompues elles-mêmes au point de fournir de ces

273.

Cas où la putréfaction peut attaquer le principe vital.

vapeurs putrides capables d'avoir prise immédiatement sur les esprits animaux; puisqu'il n'y a que la putréfaction fœtide au suprême degré, qui puisse précisément lui donner atteinte. La remarque en est aisée à faire dans les femmes grosses, à l'égard desquelles nous avons déjà dit que l'on trouve quelquefois leurs enfans, & les arriere-faix, tellement pourris, qu'ils s'en vont par pieces, cependant sans puanteur & sans que ces femmes s'en trouvent incommodées; mais s'il reste dans la matrice quelque chose de ces corps corrompus, après que l'air y a eû accès, la puanteur s'en fait & devient bientôt insupportable; ces femmes tombent alors dans un abattement & dans des syncopes qui les font périr en peu de tems. Tous les jours il se fait des suppurations, & des abcès dont les matieres ne sentent aucunement mauvais; en ce cas le principe vital n'en souffre point, si au-contraire il se fait des suppurations fort fœtides en quelque endroit du corps, les forces naturelles tombent tellement, que si on ne donne pas promptement issue à ces matieres, les syncopes surviennent & le malade périr. C'est un fait dont on a beaucoup d'exemples, il est facile par-

là d'appecevoir que les vapeurs putrides n'acquierent, par rapport au principe vital, leur malignité, qu'avec la puanteur. Or il est rare que les humeurs qui circulent dans les vaisseaux, parviennent à ce degré de putréfaction qui peut les rendre fœtides, puisqu'on ne remarque rien de semblable dans celles que nous tirons par les saignées, même dans les fièvres où la putréfaction paroît dominer le plus. Ce n'est donc point les humeurs qui roulent dans leurs vaisseaux, qui attaquent jamais par leur corruption, le principe vital; quand celui-ci se trouve entrepris dans les fièvres putrides, on doit soupçonner des vapeurs infectes dans l'estomac ou ailleurs, qui sont la cause de ce desordre, soit qu'elles se soient mêlées avec nos humeurs, ou soit qu'elles affectent le genre nerveux à l'endroit même où elles se trouvent. On voit par-là qu'on ne doit jamais, lorsque le principe vital est attaqué dans les maladies putrides, avoir en vuë la putréfaction de nos humeurs mêmes, mais seulement quelques vapeurs putrides au suprême degré, qui s'y sont glissées, qui peuvent à la verité rendre ces humeurs extraordinairement *putrescentes*, sans les infecter cependant jusqu'à la puanteur.

274. Les cordiaux koolilées font, je l'avouë, contraires à
 Les cordiaux plus stimu- la putréfaction, en racornissant nos hu-
 lants quanti- meurs, & en les défendant contre la
 putrides, font dissolution putride; mais ces remedes
 plus nuisi- bles qu'u- font d'ailleurs incomparablement plus
 riles, où il y a stimulans, par rapport aux vaisseaux,
 putréfa- qu'ils ne sont opposés à la corruption
 ction. des humeurs; en sorte qu'une dose fort
 insuffisante pour être de quelque effet sur
 toute la masse de nos humeurs, peut
 être excessive par rapport à l'agitation
 dans laquelle ils mettent tout le genre
 arteriel. Ces huiles doivent donc plutôt
 être regardées comme des stimulans,
 que comme des antidotes contre la pu-
 tréfaction, où le principe vital est en-
 trepris. Au surplus les cordiaux stimu-
 lans ne sont pas précisément ceux qui
 doivent être employés pour relever le
 principe vital, affecté par des matieres
 putrides qui infectent nos humeurs;
 parceque, comme nous venons de le
 dire, ils contribuent à la putréfaction
 de celles-ci, en excitant le jeu des vais-
 seaux. Il est plus à propos en pareil cas,
 de recourir à des remedes qui peuvent
 plus défendre les humeurs, qu'exciter le
 jeu des vaisseaux: nous remarquerons
 quels sont ces remedes, lorsque nous

parlerons de la putréfaction de nos humeurs.

Nous voions des fièvres malignes 275^o
 accompagnées dès le commencement, d'une extrême débilité avec une anxiété désolante, qu'on ne peut point confondre avec ces accablemens, qui ont pour cause une dépression, ou un embarras de circulation qui opprime le genre nerveux. N'a-t'on pas lieu de juger que la cause de ces fièvres est une sorte de venin ou de poison, qui attaque alors immédiatement le principe vital? Que c'est une matiere étrangere qui a une qualité pernicieuse par rapport au genre nerveux; qui s'adresse, qui se fixe particulièrement à lui, & le met dans l'impuissance de satisfaire, comme à l'ordinaire, aux opérations les plus nécessaires à la vie? C'est là principalement le cas où une fièvre peut être appelée en rigueur fièvre maligne, du moins à s'en tenir à l'idée que les Anciens avoient de la malignité dans les fièvres, & pour laquelle ils avoient recours aux cordiaux dans les maladies aiguës. Il est vrai qu'ils confondoient ordinairement avec cette malignité, les embarras du cerveau qui produisent à peu près les mêmes accidens, au-lieu

Les fièvres où la malignité consiste dans la débilité du principe vital.

qu'aujourd'hui on fait tout le contraire ; car on ne connoît plus gueres d'autre malignité , que ces embarras du cerveau qu'on suppose être toujours la cause de l'abattement des forces naturelles , en gênant ou en opprimant le genre nerveux dans son origine , & en interrompant par-là le cours des esprits animaux ; ce qui paroît ordinairement vrai , du-moins à en juger par l'ouverture des cadavres , où l'on trouve ordinairement à la suite de pareilles maladies , des embarras , des abcès , des gangrenes dans le cerveau ; mais on ne doit se fier que de bonne sorte à ces apparences , lorsqu'il s'agit de prononcer sur la cause de la maladie ; car il est certain que les dépôts , qui se font dans le courant d'une fièvre continuë , font souvent prendre l'effet pour la cause , & font croire surtout dans le commencement d'une maladie , où les humeurs n'ont pas encore eu le tems de souffrir des pertes considérables , que cette foiblesse prématurée ne peut venir que d'un embarras de circulation qui fait obstacle à l'exécution des opérations naturelles ; ce qui détermine à saigner avec profusion , comme si on ne pouvoit d'ailleurs se convaincre par une infinité d'expériences ,

que le principe vital peut être directement affecté par la moindre parcelle de matiere qui lui sera contraire, que ces facultés peuvent être liées ou empêchées par quelque impression particuliere, & que, loin de mettre alors sa confiance dans les saignées, il faut avoir recours à des cordiaux spiritueux & actifs, qui pénètrent jusqu'à la cause, ou qui mettent le genre nerveux en état de la secourir, & de se défendre contre elle.

Au reste c'est peut être le seul cas, où les remedes volatils & stimulans peuvent avoir lieu dans les maladies aiguës, où ils sont ordinairement très-dangereux; mais ce cas n'est pas absolument si rare qu'on croit; je l'ai remarqué très-particulièrement une fois entr'autres, à l'occasion d'une demoiselle âgée d'environ 55 ans, délicate & peu fournie d'embonpoint, & quitte depuis longtemps des pertes ordinaires au sexe. Cette demoiselle tomba dans une fièvre continuë avec de fréquentes syncopes; son pouls étoit petit, intermittent, convulsif & très-foible: je ne scus d'abord à quoi attribuer ces accidens; l'esprit étoit d'ailleurs aussi abattu que le corps, ce qui me fit soupçonner un embarras dans le cerveau, ou quelques matieres

vermineuses & putrides dans les premières voies. Je pris le parti de me mettre en regle contre l'un & l'autre, en commençant par quelques saignées pour hazarder plus sûrement un minoratif animé de quelques grains *de stibié*, qui n'opéra aucune évacuation, non plus que les lavemens auxquels on eût recours assez fréquemment; mais le ventre resta opiniâtement constipé. Cette constipation, son pouls toujours fort serré, & la langue sèche, marquoient une constriction universelle, qui paroïssoit ne pouvoir être vaincue que par la saignée. Je me déterminai donc à poursuivre cette maladie par des saignées réitérées; mais je m'apperçûs bientôt que je n'étois pas dans le bon chemin; le pouls se perdoit de plus en plus, les syncopes & les sueurs froides redoubloient à chaque saignée, quoique je n'en fisse que de fort petites, tant parce que le sang venoit difficilement, que parce que les accidens étoient si effrayans, que je craignois que la malade ne pérît entre mes mains. Ces circonstances m'obligèrent de procéder autrement: je m'attachai à la foiblesse, elle me pressoit trop en effet pour ne pas être rappelé à mon principal objet, surtout

après avoir fait d'autres tentatives qui m'avoient si mal reussi. Je prescrivis une potion avec la theriaque, le *diascordium*, la confection d'hiacinte, le sirop d'œuillet, l'eau spiritueuse de canelle, le sel de vipere, délaïés dans les eaux de chardon benit, & de scabieuse. On humectoit beaucoup par des boüillons légers, & par une tisane ordinaire; & les lavemens furent toujours employés, quoiqu'ils n'operassent aucun effet sensible. Peu de tems après que la malade eut fait usage de cette potion cordiale, la foiblesse devint beaucoup moins effrayante, le pouls se releva un peu, les syncopes arrivoient plus rarement; mais je fus obligé, pour l'entretenir dans ce meilleur état, de continuer cette même potion jusqu'à ce que la fièvre fut arrivée à son terme, qui fut environ le 21^e. jour. Ce qu'il y eut encore d'étonnant dans cette maladie, c'est qu'elle se soit terminée sans presque aucune évacuation sensible: circonstance qui d'ailleurs prouve bien que le délabrement des humeurs n'avoit point de part à cette grande débilité, & que la cause de cette fièvre s'adressoit directement au principe vital; en sorte que cette débilité étoit ici un des caracteres essentiels de la maladie.

276.
Resultat.

Je me suis un peu étendu sur la débilitation des forces , parceque cet accident , qui est assez fréquent dans les maladies , fait naître plus que tout autre , une grande répugnance pour la saignée. Il étoit nécessaire de distinguer les différentes sortes de débilitez & leurs différentes causes , pour connoître celles où ce remede convient plus ou moins. Quand j'approche d'un malade , qui à peine peut remuër un de ses membres , ou se tourner dans son lit , mais qui d'ailleurs a le pouls ample , libre & vigoureux , j'apperçois alors que la foiblesse ne regarde que les forces qui dépendent des facultés animales , & nullement celles qui dépendent des facultés naturelles ou vitales. En ce cas je tire de la maladie , ou de ces accidens , mes indications pour la saignée. Je juge de même d'une affection *histerique* , où une personne peut dans le courant d'une maladie , tomber sans connoissance & sans sentiment & comme en syncope , & qu'on peut distinguer d'une véritable syncope par le pouls , qui se soutient ordinairement en pareil cas. Si le malade est accablé , que son pouls soit lourd , dur , & comme gêné , que je lui trouve la tête chargée & l'esprit peu libre , ou délirant , je

conçois que les forces sont opprimées par l'abondance du sang, ou par un embarras de circulation surtout dans le cerveau. Cette foiblesse me fournit alors elle-même une indication pour la saignée. Si au contraire ce malade que je trouve abatu, a un pouls petit, relâché, & languissant, accompagné d'évacuations abondantes, soit par les selles ou par les sueurs, je comprends que cette foiblesse est une suite de la dissolution des humeurs. Dissolution à laquelle, comme nous le verrons, je dois avoir égard avant que de me déterminer sur ce que j'ai affaire. Mais si une débilité excessive me frappe d'abord dans un malade, qui d'ailleurs ne se trouve dans aucunes des circonstances dont on vient de parler; que je lui trouve un pouls fort débile, petit, enfoncé, & un peu dur ou convulsif; que ce malade sente une espèce de défaillance avec anxiété vers la région du cœur, ou de l'estomac; que la chaleur naturelle languisse à l'excès, & que son visage soit défait avec un aspect triste & consterné, j'entrevois que la maladie reside particulièrement dans le principe vital, (si je n'ai point à soupçonner quelque inflammation des viscères où le genre nerveux est fort susceptible d'impres-

sion). Alors je ne regarde plus la saignée, comme un remède qui convienne directement à cette maladie. Si je la pratique en pareil cas , c'est qu'il y a quelques indications d'ailleurs qui m'y engagent, telle est cette contraction convulsive, que je remarque dans le pouls qu'il faut détendre, ou bien une plethore qu'il faut diminuer pour donner plus d'aisance au jeu des artères, ou enfin la crainte de quelque dépôt ; mais toujours est-ce avec égard pour cette *prostration* du principe vital , qui exige qu'on fasse chaque saigné à plusieurs reprises, à cause de la disposition où le malade est de tomber en syncope : car du reste les saignées ne sont pas , comme nous l'avons remarqué , absolument contraires par leur évacuation à cet abattement ; bien loin delà elles rendent l'usage des cordiaux moins suspect, & même plus salutaire. Il n'y a qu'un certain dérangement, que la saignée produit dans le principe vital au moment même qu'elle se fait, qui expose presque toutes sortes de sujets à la syncope ; il n'y a , dis-je , que ce changement passager qui fait que les saignées paroissent si contraires dans le cas présent : mais on en prévient tous les inconveniens , en faisant une saignée e

plusieurs fois , & en entremêlant les cordiaux plus ou moins selon que le cas est pressant.



CHAPITRE II.

DE L'INTEMPERIE SANGUINE OU DE LA PLETHORE.

LA saignée est le remede special des sanguins. Les deux grands ressorts de la machine , les vaisseaux & les liquides, sont parfaits chez eux. Leurs vaisseaux ont foncierement une force élastique qui les rend vigoureux , ou qui les rétablit dans leur vigueur, lorsqu'ils ont à supporter quelque perte de la part des liquides. Par ce ressort , le sang & les limphes sont bientôt arrivés à leur degré de coction ; l'humeur bilieuse est produite dans une quantité & avec des qualités convenables , pour raréfier , pour contribuer à la fluidité & à l'élasticité de ces suc , pour les aider à repousser les parois des vaisseaux lors de leur contraction. Cette action & cette réaction puissante de part & d'autre, rendent routes les opérations du corps vigoureuses. Tout s'exécute parfaitement

277.

La saignée
est le reme-
de des san-
guins.

n°. 206.

tant qu'il ne survient point d'obstacle : aucune humeur ne croupit ni ne s'arrête : aucune filtration n'est en défaut : aucune fonction n'est suspendue ; mais toujours se trouve-t'il ici une disposition qui malgré tant d'avantages , expose la machine à un inconvenient considerable. Cette faculté qu'ont les vaisseaux , de façonner & d'avancer promptement la coction des suc chileux , produit souvent une quantité excessive de sang. La masse des humeurs en devient moins fluide & moins coulante qu'il ne convient , pour avoir son cours assez libre dans tous les vaisseaux qu'elle a à parcourir ; c'est cette quantité excessive de sang qu'on appelle *plethore* ou *réplétion* , mais il s'agit d'examiner ce que c'est au juste que cette plethore , & en quoi elle consiste.

278.
L'obésité
differe de la
plethore.

Quoiqu'il y ait peu de personnes qui confondent la plethore ou l'excès du sang , avec l'obésité , qui en général est une surabondance de suc , surtout de suc blancs , dont l'effet est d'augmenter excessivement l'embonpoint , ou le volume de tout le corps sans le rendre malade , on a cependant de ces deux états, une idée qui est à-peu-près la même , en ce qu'on les a pris l'un & l'autre

tre

tre par une trop grande plénitude, à la réserve seulement qu'on borne celle qui fait la plethore, aux seuls vaisseaux sanguins.

Plusieurs raisons militent victorieusement contre cette trop grande plénitude des veines & des arteres, dans laquelle on fait consister la plethore. Le principal effet que celle-ci produit, est l'accablement des forces, ou une sorte d'impuissance de mouvoir ou de ploier les membres. Quelle terrible plénitude il faut supposer dans les arteres & dans les veines, pour leur donner une sorte de roideur capable de s'opposer à la flexion des parties? Encore faut-il faire attention à la petite quantité de vaisseaux qui, vis-à-vis les jointures de ces parties, se trouvent avoir la direction nécessaire pour produire cet effet; mais après tout quand cette résistance est surmontée par l'effort des membres, qu'on entreprend absolument de mouvoir, malgré la difficulté qui s'y trouve, que doivent devenir ces vaisseaux si pleins, si tendus, si inflexibles, qui d'ailleurs sont si faciles à rompre? Est-il possible dans cette hipotese, qu'ils y résistent & ne se rompent pas de toutes parts. Sçavez-vous au reste ce qui fait cette pléni-

279;

La plethore
quo ad vasa
est rare.

n. 241.

n. 247.

tude si excessive par tout le corps ? Ce sont deux ou trois palettes de sang, pas davantage ; car il suffit pour l'ordinaire de n'en pas tirer plus, par une saignée, pour dissiper entièrement l'embarras que cette plénitude cause dans le mouvement des membres : on en a quelquefois tiré bien moins avec le même succès. De plus, si la plethore consistoit dans une plénitude excessive des artères & des veines, elle devroit causer dans ces vaisseaux, une détention qui augmenteroit considérablement leur volume. C'est justement ce qui ne produit point la plethore ; au-contraire, plus elle a lieu, plus les artères se trouvent serrées & concentrées. Quant aux veines, rien n'est plus équivoque, comme on l'a déjà remarqué, que leur apparence sous un volume plus ou moins considérable ; car cette apparence peut varier plusieurs fois dans un même jour, sans qu'on s'en apperçoive & sans altération de la santé, par rapport à l'agilité & aux forces. La saignée, par une raison contraire, devroit dans la plethore, en diminuant cette plénitude, diminuer aussi le volume des vaisseaux, puisqu'on croit que c'est en désemplissant les vaisseaux, qu'on guérit cette pletho-

re. Cependant le volume des vaisseaux augmente en pareil cas, presque toujours après la saignée. Qu'on dise, si l'on veut, que cette augmentation de volume des vaisseaux, qui survient après la saignée, est l'effet d'une raréfaction causée par l'aisance que la saignée a procurée dans le jeu des vaisseaux, & dans le mouvement des liquides; il faudra en convenir: mais une plénitude excessive causée par une surabondance de liquides, est bien autrement capable de forcer & d'étendre les parois des vaisseaux, qu'une raréfaction spontanée qui les remet seulement dans leur état ordinaire. La fausseté de cette plénitude, a servi à fournir des armes aux ennemis de la saignée, qui ont regardé la plethore comme une chimere. Ils nous objectent fort bien que si les vaisseaux étoient susceptibles de plénitude, les moindres excès dans le boire & dans le manger, devroient produire cet inconvenient, parcequ'alors on se remplit de suc plus qu'on en vide par une saignée; d'où il faut, selon eux, conclure de deux choses l'une, ou que cette plénitude a lieu plus souvent qu'on ne pense; mais que la nature s'en débarrasse si facilement & si promptement, qu'on ne s'en apper-

coit presque point, & qu'il n'est pas besoin par-conséquent d'avoir recours à la saignée contre la plénitude ou plethore, puisque c'est un accident qui doit arriver si fréquemment, & disparoître chaque fois presque aussitôt : ou bien il ne faut pas convenir de cette prétendue plénitude, & en ce cas, pourquoi saigner? Toutes ces raisons qu'on allegue contre cette plénitude qu'on confond avec la plethore, & qu'on fait tomber sur la plethore même, perdront toutes leurs forces contre celle-ci, dès qu'on connoîtra mieux ce que c'est que plethore.

Il est certain que la masse du sang se trouve plus garnie de partie rouge dans des personnes que dans d'autres : il ne faut que des yeux pour se convaincre de cette vérité. Il y a donc des personnes où il se forme plus de cette partie rouge que dans d'autres, comme il y a des personnes où il se forme plus de graisse, & d'autres où il s'en forme moins. L'on sçait d'ailleurs que cette variété n'est point fondée sur la quantité d'alimens que prennent les uns & les autres, mais que c'est un effet des differens temperamens, dont nous avons parlé. Cette partie rouge formée de petites mas-

les globuleuses, qui surpassent en grosseur & en pesanteur tous les autres genres de molécules qui composent nos humeurs, doit donner plus ou moins de consistance à la masse du sang, selon qu'elle s'en trouve plus ou moins garnie; elle doit la rendre plus ou moins coulante, plus ou moins *méable* ou capable de passer dans les tuyaux les plus étroits que cette masse doit parcourir.

Mais parmi ces plus petits tuyaux, il n'y en a point, où les changemens qui arrivent à la masse du sang, par rapport à la consistance, doivent produire des effets aussi prompts & aussi sensibles, que dans les fibres musculuses, où cette masse doit non-seulement avoir son passage, mais où elle doit couler, & se mouvoir avec une extrême liberté; car delà dépend l'agilité de tous les organes du corps. Aussi le premier effet de la plethore est-il de gêner nos mouvemens, & d'en raier, pour ainsi dire, tous les organes, de mettre toutes les parties musculuses dans une sorte d'impuissance de satisfaire comme il faut à leurs exercices. L'aïssance de la circulation est donc plus nécessaire dans les fibres qu'ailleurs; elle y doit manquer cependant plutôt que dans les autres

280.

La plethore
quo ad vires,
est la plus
ordinaire.

(2.)

Elle reside
dans les fi-
bres muscu-
leuses.

vaisseaux, où le sang circule; parceque ces fibres sont de tous les canaux sanguins, les plus étroits & les moins organiques, puisque ce sont ces fibres qui servent à organiser les autres parties. Ces fibres n'ont pas des parois dont l'action puisse accélérer le mouvement du sang. La circulation peut se ralentir aussi, je l'avouë, dans les vaisseaux dont les parois sont organisées, lorsque l'action de ces parois vient à languir; mais ce changement n'arrive que parceque les fibres motrices de ces parois, sont elles-mêmes empêchées par un sang qui n'y coule pas assez librement. Ainsi c'est toujours par ces fibres que commence ce ralentissement général de circulation que cause la plethore.

281.
Effets de la
plethore.

[2.]
Resserrement
des vaisseaux.
[3.]
Epaisse-
ment du
sang.

De ce ralentissement de circulation dans les fibres, suit l'engagement de ces mêmes fibres; & de cet engagement suit le resserrement des vaisseaux formés en partie de ces fibres, parceque les parois de ces vaisseaux n'ont plus assez d'aisance, ni pour se mouvoir, ni pour s'étendre. Bien loin donc que ce soient les liquides qui forcent & dilatent les vaisseaux, ce sont ceux-ci, au contraire, qui tiennent le liquide dans la dépression & dans la contrainte. Cet-

te contraction exprime presque toute la partie sereuse, en la forçant d'enfiler les vaisseaux blancs; delà s'ensuit que la masse du sang devient encore moins fluide & moins coulante, que l'action de tous les muscles en général, se trouve de plus en plus empêchée. Delà viennent aussi ces infiltrations sereuses & ces enflures *œdemateuses*, qui paroissent quelquefois dans la plethore. La masse du sang moins *méable*, & gênée dans les vaisseaux arteriels, peut s'y arrêter, comme nous le remarquerons ailleurs, & produire des tumeurs *phlegmoneuses* ou inflammatoires, ou bien elle se porte vers les endroits où ces vaisseaux sont plus foibles, & moins environnés de parties fermes, capables de les appuyer & de les défendre: elle les dilate, elle les rompt, elle s'échappe, elle s'extravase, elle s'insinue dans les tissus cellulaires, ou dans d'autres réduits où elle s'accumule. Voilà la cause des hemorrhagies, des extravasions, des apoplexies, & autres maladies de ce genre que produit la plethore.

Les vaisseaux & les passages secretoires se ressentent aussi de ce resserrement, & de cette espece d'inaction que

[4.]

Inaction des membres.

[5.]

Enflures œdemateuses.

(6.)

Inflammations phlegmoneuses.

(7.)

Hemorrhagies.

(8.)

Apoplexie.

(9.)

Filtrations empêchées.

(10.)
Elaboration
défectueuse
des sucs-

[11.]
Fievre sino-
que.

produit la plethore, dans tous les genres de vaisseaux doüés de tuniques musculueuses. Les filtrations ne peuvent donc se faire que fort imparfaitement. Tant que le jeu des arteres reste gêné, les liquides sont mal-travaillés, la masse du sang n'est plus composée que d'humeurs imparfaites & d'impuretés; celles-ci deviennent quelquefois incompatibles avec le genre arteriel, qui s'en irrite & qui se revolte; d'où naît une espee de fièvre, qui tourmente, qui agite la masse du sang, qui détruit une partie des globules rouges, qui atténüe les humeurs trop compactes; alors la masse du sang devient plus fluide, les filtrations se rétablissent, il se fait une dépuration, & la fièvre cesse incontinent.

282.
Signes de la
plethore.

La plethore se fait connoître par un pouls lourd, embarrassé, & un peu concentré, surtout dans un sujet naturellement vigoureux & sanguin, qui tombe dans une espee d'accablement, dans des lassitudes spontanées, qui est plus dominé que de coutume par le sommeil, qui sent une roideur, ou une peine à ploier les membres, & dont le coloris est d'un rouge plus foncé qu'à l'ordinaire.

La saignée qui se fait tout aux dépens de la partie rouge, est visiblement le remède le plus prompt & le plus efficace que l'on puisse employer contre la plethore. Aussi arrive-t'il ordinairement, qu'une seule saignée suffit pour en dissiper tous les accidens. Comme la plethore réside plus dans les parois des vaisseaux, que dans les vaisseaux mêmes, & qu'elle consiste plus dans l'épaississement de la masse du sang, trop garnie de partie rouge, que dans l'augmentation du volume de cette masse, on s'apperçoit bien que ce n'est pas par la dépletion, que la saignée est si salutaire dans la plethore; car si la dépletion que procure la saignée étoit si efficace, elle seroit encore plus avantageuse contre l'obésité que contre la plethore, parceque l'obésité consiste véritablement dans une plénitude excessive; on sçait cependant que la saignée ne peut rien, ou presque rien contre cette dernière disposition. Il suffit de se rappeler le peu de rapport qu'il y a entre cette diminution que fait une saignée, & la quantité de liquides que nous avons alors. Cette diminution se réduit à si peu de chose, elle est si passagère, comme on l'a remarqué, qu'il

283.

Utilité de la saignée dans la plethore.

(2.)

Ce n'est pas par la dépletion que la saignée guérit la plethore.

(3.)

La saignée ne peut rien contre l'obésité.

n^o. 229.

n^o. 226.

est impossible de lui attribuer le moindre effet, du-moins un effet durable. Il s'agit dans la plethore, d'un remede qui dégarnisse la masse du sang de sa partie rouge; c'est proprement l'effet de la saignée; elle y réussit même doublement: car tout ce que la masse fournit à la saignée, d'humeurs contenus dans les vaisseaux sanguins, se réduit seulement à la partie rouge qui est enlevée par cette saignée; & à la place de cette partie rouge, surviennent des sucs blancs beaucoup plus fluides que cette partie rouge. Ainsi outre que la saignée diminue la cause de l'épaississement de la masse du sang, elle augmente de plus la cause de sa fluidité: elle ne contribue pas à cette fluidité simplement de la maniere que je viens de dire; car cette partie sereuse, chassée dans les vaisseaux blancs par le resserrement des vaisseaux sanguins, est rappelée dans ceux-ci, dès que leurs parois viennent à se détendre, parcequ'alors le calibre de ces vaisseaux augmente, & ces sucs qui en avoient été chassés, y trouvent place, & une place même beaucoup plus grande, que le vide que la saignée y a causé par l'absence du liquide qu'elle a enlevé.

Cette amplitude que la saigné procure, en dissipant cette contraction que la plethore cauçoit dans les vaisseaux, nous permet de garder le langage qu'on tient communément pour exalter les effets de la dépletion: car nous pouvons toujours dire que la saignée désemplit, qu'elle met les liquides plus au large, qu'elle leur procure un chemin plus libre, qu'elle donne aux particules qui les composent, qui étoient trop pressées & trop rapprochées, plus de champ pour se mouvoir, pour se séparer, ou pour se détacher les unes des autres; qu'elle cause par cette aisance, une dimotion générale dans les humeurs, qu'elle rappelle les fucs qui avoient été obligés de chercher une retraite dans les vaisseaux blancs, qu'elle rend les couloirs plus libres, & qu'elle facilite la dépuracion du sang. Mais au fond on ne peut concevoir tous ces effets, qu'en les attribuant au calibre de vaisseaux augmentés à cause de la saignée, & non pas au volume des liquides, diminué par la perte de celui que cette saignée a enlevé.

La saignée n'est pas seulement propre pour guérir la plethore présente, mais aussi pour la prévenir, & pour se

[4.)

La saignée, en dilatant les vaisseaux, produit les mêmes effets que ceux qu'on attribue à la dépletion.

284.

Les saignées de précaution sont

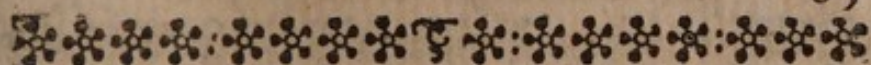
utiles aux
sanguins.

garantir des accidens facheux & inopinés qu'elle peut produire. C'est à quoi peuvent servir ces saignées de précaution, que ceux qui sont d'une complexion sanguine, se font faire dans le cours de l'année, & dans le tems où l'on se sent plus assoupi, plus pesant, & moins agile qu'à l'ordinaire, & que sans aucune cause apparente, on se trouve las, ou comme fatigué, surtout quand on s'est un peu abandonné à la bonne chere & au repos, ou bien lorsqu'on s'est fait dans certains tems de l'année, une habitude de ce remede.

285.
La diète est
un remede
contre la
plethore,
mais beau-
coup lent &
plus à char-
ge que la sai-
gnée.

Une diète humectante & un peu nourrissante, peut suppléer à la saignée; cependant la saignée est toujours préférable, en ce qu'elle fait en quelques minutes, ce que la diète ne feroit pas quelquefois en beaucoup de jours. Mais ceux qui mettent l'une & l'autre en usage, quand ils ont à craindre quelque accident que leur pourroit attirer une trop grande répletion, prennent le parti qui est, en toutes manieres, le plus sur.





CHAPITRE III.

DE L'INTEMPERIE BILIEUSE.

LE temperament bilieux vient ;
comme on l'a dit, de ce que les
arteres sont en même tems fort fer-
mes & fort amples, & de ce que leur
ressort a beaucoup de trait, & leur jeu
beaucoup de vitesse.

n°. 208.

Nous avons remarqué deux sortes
d'humeurs bilieuses, sçavoir l'humeur
bilieuse *recrémenteuse*, & l'humeur bi-
lieuse *excrementeuse*. La premiere est
un dissolvant sans acrimonie, qui en-
core répandu dans la masse du sang,
peut, comme on le voit dans la jaunisse, y
surabonder sans causer beaucoup de de-
sordre dans l'œconomie animale : mais
il n'est pas de même de la bile excré-
menteuse ; celle-ci formée de l'humeur
bilieuse qui est sortie des routes de la
circulation, aiant servi à la dissolu-
tion des fucs alimenteux, rentre avec
le chile dans la masse du sang, où elle
reste sous l'action des vaisseaux, jus-
qu'à ce qu'elle ait acquis un degré d'a-
crimonie qui la rende incompatible

286.

Deux sortes
d'humeurs
bilieuses.

n°. 167. 170.

avec l'œconomie animale. C'est ce même degré d'acrimonie, qui lui donne de l'affinité avec les voies de décharge, & qui sollicite celles-ci à s'en saisir & l'expulser. La voie des sueurs, & surtout comme l'a remarqué *Bellini*, celle des urines, sont les principales issues de cet excrément.

287.

Acrimonie
bilieuse.

[2.]
Erysipelle,
herpes, pustules inflammatoires.

[3.]
Fievre ardente.

Mais si cet excrément, avant que de pouvoir être chassé, vient à acquérir un degré excessif d'acrimonie, il n'a plus ce degré d'affinité avec ses sécrétaires; il en reste alors quelque partie dans la masse des humeurs, qui y cause cette acrimonie bilieuse, que les Anciens ont fort judicieusement remarqué, être la cause de diverses affections. Si cet excrément vient à causer quelque froncement dans les capillaires sanguins, il occasionnera, comme nous l'expliquerons par la suite, des *érysipelles*, des *herpes* & d'autres inflammations de ce genre; ou bien il suscitera par son incompatibilité avec le genre artériel, une agitation extraordinaire dans ce genre de vaisseaux, qui portera l'acrimonie bilieuse au suprême degré; d'où naîtra & s'entretiendra une fièvre souvent très-ardente, souvent accompagnée de délires turbulens, de dis-

positions inflammatoires, & d'autres accidens de même genre. Si la bile récrémenteuse est formée d'une humeur bilieuse fort élaborée, cette bile est alors très-disposée à acquérir, en crouissant dans la vésicule du foie, une grande acrimonie, qui blesse & tourmente le canal des intestins à mesure qu'elle s'y décharge: delà les *diarrhées* [4.] bilieuses, & les *dysenteries* accompagnées de tranchées cruelles. *Diarrhées bilieuses, dysenteries, indigestion bilieuses.*

Quelquefois même les sels de ces matieres bilieuses sont si alcalisés, qu'ils bouillonnent, ou font effervescence avec les sucs des alimens *acescens*; ce que l'on remarque par une ardeur brulante que l'on sent dans la region de l'estomac, trois ou quatre heures après le repas. Le remede le plus sur que l'on puisse employer dans ces derniers cas, lorsque ces indispositions perseverent, est de renouveler la bile de la vésicule, par le vomissement qui en exprime l'ancienne, au moien des secousses & des compressions auxquelles cette vésicule est exposée dans les efforts du vomissement. Il n'y a point pour cet effet, de meilleur vomitif que l'*Hipecacuanâ*: ce remede n'agit pas seulement comme évacuant; l'expé-

[5.]
Remedes.

rience a encore fait remarquer qu'il est le correctif de ces matieres bilieuses, ce qui est fort à considerer ici ; car il suffit qu'une petite portion de cette bile dépravée, reste nichée dans quelque réduit, pour entretenir le mal très-long-tems, tandis qu'un rien peut suffire quelquefois pour l'amortir. Une *diar-rhée* bilieuse me tourmentoit depuis plus d'un mois, & m'obligeoit à chaque instant, d'obéir à ses importunités. Je faisois de grands efforts & peu d'évacuation : ce moment étoit toujours précédé de tranchées & suivi de *tenesmes*. Des affaires m'empêcherent d'employer aucun remede, jusqu'à ce que j'eusse apperçu des matieres sanguinolentes, qui me firent craindre la *dysenterie*. Cependant, pour ne me pas déranger de mes affaires, je resolus de prendre seulement un gros de rhubarbe pendant quelques jours de suite ; dès le premier jour que j'en usai, je fus guéri : les tranchées, le *tenesme*, tout se dissipa sans avoir même été purgé aucunement par cette rhubarbe : ce qui prouve assez que ces matieres bilieuses peuvent souvent être fort susceptibles de correction, & qu'il est toujours à propos, quand on veut les purger, de

préferer les évacuans qui sont d'ailleurs reconnus pour en être les correctifs.

Cependant il y a souvent du danger d'employer ici trop brusquement les évacuans, surtout lorsque les douleurs sont fort vives, & accompagnées de fièvres, ou qu'on a lieu de craindre que celle-ci ne survienne. Alors aucun remède ne convient ici comme la saignée : car outre qu'elle tempere souverainement l'acrimonie de la masse des humeurs, & qu'elle attaque, comme nous l'avons remarqué, cette acrimonie dans la cause & dans les effets, elle s'oppose encore aux dispositions inflammatoires, que l'on doit craindre d'exciter dans le cas présent, en employant des évacuans qui sont toujours un peu irritans.

29. 254

On peut encore seconder la saignée, dans l'acrimonie bilieuse des humeurs, par des remèdes adoucissans & rafraîchissans, tels que nous les fournissent les plantes dénuées de sels volatils, & qui sont douées d'une huile légèrement favoneuse acide, ou légèrement mucilagineuse & noyée d'eau, comme dans la *laitue*, dans le *lis d'étang*, le *pourpier*, le *laitron*, la *bourache*, la *buglose*, la *casse*, la *morgeline*, les *semences froi-*

288.
Remedes.

des, l'arroche, les épinards, l'endive, la violette, &c. Les p^{ou}mons de veau sont de ce même genre; car ils sont remplis d'un suc *muqueux* plus adoucissant & plus aqueux, que ceux des autres animaux. On peut encore employer contre cette acrimonie, les temperans farineux, comme les décoctions & les crèmes de ris, d'orge, d'avoine, &c. Les *aceteux* peuvent aussi avoir lieu ici, tels sont l'ozeille, l'alleluia, les fruits *aigrets*, comme les pommes, les cerises, les groseilles, les oranges, les citrons, l'épine-vinette, les tamarins, &c. Les animaux fournissent le lait de beurre, le lait clair, les sucs gélatineux bien dégraissés, le fromage écrémé & nouveau. Les minéraux nous donnent les acides distillés, tels sont, surtout l'esprit de souphre & l'esprit de vitriol détremés dans beaucoup d'eau, & jusqu'à une foible acidité. Les acides qu'on tire des végétaux ont la même utilité; mais on doit être attentif dans l'usage de ces acides, qu'il n'y ait point d'inflammation dans les viscères, surtout aux p^{ou}mons, à la vessie ou aux reins. Il faut éviter ici les adoucissans trop gras ou huileux ou bitureux, parcequ'ils se convertissent promptement en bile dans

ceux qui sont de complexion bilieuse ; cependant ils ont quelquefois lieu pour adoucir dans les premieres voies , une bile trop mordicante , mais les graisses qui tiennent de la nature du suif , l'emportent sur les autres , parcequ'elles sont moins sujettes à dépravation : c'est pourquoi on ordonne utilement en pareil cas , les *clisteres* faits de *boüillons de trippes* de mouton, ou bien ceux de *lait*, où l'on a fait fondre du *suif*. On a même quelquefois fait prendre avec succès par la bouche , des bols de *suif* dans la *diarrhée* bilieuse & dans des *dissenteries* qui avoient résisté aux autres remedes.

Quand les douleurs & les coliques bilieuses pressent beaucoup, & que la fièvre n'est pas encore considérable , on est moins retenu sur l'usage des huiles. On a recours à l'huile de lin & à l'huile de noix, à l'huile d'olive dans les lavemens , & à l'huile d'amandes douces par la bouche , que l'on mêle ordinairement avec la manne. On a quelquefois recours aussi au laudanum , & aux compositions oppiées pour calmer ces douleurs ; mais surtout les saignées promptement repetées & abondantes , sont d'un très-grand secours , lorsque les douleurs sont fort vives , & que l'on a à craindre l'inflammation.

[2.]

Remedes contre la colique bilieuse.

289.

Pourquoi
les Anciens
appréhendaient la
saignée dans
les maladies
aiguës des
bilieux.

Les Anciens appréhendoient la saignée dans les maladies aiguës des bilieux, parcequ'ils croioient que le sang étoit le frein de la bile. Il est vrai que l'abondance du sang bride beaucoup cette grande activité des vaisseaux, qui, à l'égard des bilieux, est portée dans les maladies aiguës, aux derniers excès. On conçoit aisément que les premières saignées que l'on fait en pareil cas, augmentent considérablement l'agilité des vaisseaux, dont l'agitation excessive convertit en peu de tems tous les suc's gras en humeur bilieuse, & travaille cette humeur si excessivement, qu'elle la rend bientôt très-irritante & très-rarefiable. Le jeu des vaisseaux se trouve encore excité par cette humeur; leur action portée alors au plus haut degré, agite si prodigieusement les humeurs, qu'elle les raréfie au point de pouvoir rompre ces mêmes vaisseaux & de causer des extravasations mortelles. Je ne puis en rapporter un exemple plus frappant, que celui d'un jeune Seigneur vif & vigoureux, attaqué d'une pleuresie, laquelle obligea d'avoir recours aux saignées, mais ces saignées furent suivies d'une fièvre si terrible, que les vaisseaux se rompi-

rent en differens endroits, & l'on trouva, au rapport de *Mr. Morand* qui me fit le recit de ce fait, la tête & la poitrine remplies de sang extravasé. On ne peut pas cependant se dispenser en pareil cas, d'avoir recours à la saignée, mais il ne faut pas lui donner le tems de réveiller seulement la force, & l'activité des vaisseaux, on doit au-plutôt passer outre, & aller jusqu'à les affoiblir. Il faut en user avec la même prudence que fit sur lui-même, *Monsieur de Lapeyronie premier Chirurgien du Roi en survivance*, qui dans une disposition inflammatoire du foie, se fit tirer plus de 25 palettes de sang en six heures. De cette maniere il arrêta promptement le progrès de la maladie, & évita les inconvéniens des saignées trop écartées, dans un cas, où la maladie peut profiter de l'aisance que la saignée procure, pour augmenter l'action des vaisseaux.

Il y a même une raison qui fait qu'on n'a point à craindre de mauvaises suites des saignées excessives, qu'on est quelquefois obligé de faire à des sujets vifs & vigoureux. Le jeu de leurs vaisseaux se remet si promptement dans son premier état, que la crudité, que ces sai-

290

Le sang se
répare promp-
tement chez
les bilieux.

207. [5.]

gnées occasionnent dans les humeurs , est bientôt dissipée , bientôt le sang est refourni , & la foiblesse s'évanouit en même tems. Il ne faut pas au reste tant de saignées aux bilieux , qu'aux sanguins , pour affoiblir & moderer la violence du jeu de leurs vaisseaux , parcequ'en eux, la masse du sang n'est pas si garnie de partie rouge ; mais il faut surtout que ces saignées se fassent promptement ; car le sang se repare ici en si peu de tems , que l'effet de plusieurs saignées ne peut pas assez se réunir , quand elles sont trop éloignées les unes des autres.

291. Les saignées de précaution sont utiles aux bilieux.

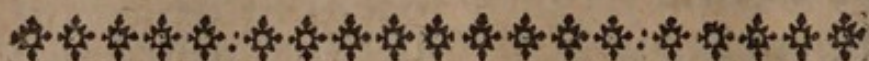
Les saignées de précaution sont utiles aux bilieux.

[2.] Elle prévient la phtisie causée par l'acrimonie

Les saignées de précaution sont avantageuses aux bilieux , pour entretenir la souplesse des solides , & reculer par-là cette vieillesse prématurée , que leur attire la grande activité de leurs vaisseaux , qui , par la chaleur qu'elle suscite , dessèche trop promptement ces solides : elles servent encore à prévenir les accidens , auxquels ils sont exposés de la part d'une bile trop active & mordicante , qui est surtout très-pernicieuse à ceux de ce temperament qui ont de la disposition à la *phtisie* , c'est-à-dire à ceux qui sont de complexion phlegmatique-bilieuse , & qui sont

dans le fort de la jeunesse ; car ce sont *de la bile* là les cas où il se trouve en même tems plus de délicatesse dans les vaisseaux , & plus d'acrimonie bilieuse dans les humeurs. Or on ne peut pas réfréner celle-ci plus sûrement que par la saignée ; c'est pourquoy *Mr. Boërrhave* recommande de saigner deux fois l'année par précaution , ceux qui sont dans cette disposition ; il nous assure même qu'il a préservé de Phtisie par ce moien , un sujet qui en étoit très menacé , & dont toute la famille en étoit perie. Mais on doit remarquer que la saignée doit être un préservatif plus assuré contre cette maladie , quand on y est exposé par une acrimonie bilieuse , que quand c'est par cette acrimonie sanguine-mélancolique , dont on va parler dans le chapitre suivant.





CHAPITRE IIII.

DE L'INTEMPERIE MELANCOLIQUE.

n^o. 208.

292.
Grossiereté,
salure, con-
gestions des
humeurs.

n^o. 127.n^o. 148. [2.]n^o. 148. [3.]

173. [2.]

175.

NOus avons remarqué que dans le temperament mélancolique, la partie butireuse se sépare difficilement de la partie caseuse; que la sanguification & la circulation s'y font avec peine; que la viscosité & la grossiereté sont les caracteres dominans, des humeurs de ceux de ce temperament. Quand ces dispositions sont extrêmes, la circulation doit être fort lente, & une acrimonie saline doit être le produit de ces dispositions. Pour se faire une idée juste de cette acrimonie saline, il faut se rappeler les deux genres de sels naturels; qui se trouvent dans nos humeurs; sçavoir un sel huileux & un sel essentiel. Le premier, comme nous l'avons remarqué, vient de la partie grasse ou butireuse du chile, & le second de la partie caseuse. Nous avons de plus remarqué que l'acrimonie qui dépend du sel volatil-huileux [qui est chez nous l'acrimonie bilieuse,] est infiniment plus active

De l'intemperie mélancolique. 97

active, plus fébrifique, plus inflammante que celle qui dépend du sel essentiel, qui est toujours beaucoup plus lente, bien moins ardente, & bien moins turbulente. n°. 116. (3.)
[4.]

Le jeu des arteres est trop borné & trop languissant dans l'intemperie mélancolique, pour bien démêler les deux substances où résident ces deux genres de sels. La partie butireuse reste chargée de substance caseuse, & la partie caseuse, de substance butireuse. Il est nécessaire, comme nous l'avons remarqué, que cette portion de la substance caseuse dont se forment les récrémens *lubricans*, se dépouille au moyen de l'action des vaisseaux, de toute sa partie saline, sans quoi ces récrémens seront susceptibles d'acrimonie & de dépravation: loin de parer alors les parties contre l'âcreté des autres humeurs, ils seront eux-mêmes capables, par leur propre acrimonie, de les blesser & d'y causer du dérangement. L'insuffisance du jeu des vaisseaux dans l'intemperie mélancolique, les expose à cet inconvenient, surtout par rapport à ceux qui servent à enduire les tuiaux sécrétoires & excrétoires de la peau; ce qui y cause & entretient ces diverses sortes

293.

Acrimonie
saline & vi-
rulente de
diverses es-
peces,

[2.]

*Virns pso-
que.*

98 *De l'intemperie mélancolique.*

de maladies *psoriques*, qu'on a de tout tems attribué à une humeur mélancolique vicieuse ; telles sont la *galle*, la *teigne*, la *lépre*, les *dartres farineuses* & autres affections cutanées de ce genre, dont la variété vient de la part que la bile a plus ou moins à cette acrimonie des suc^s mélancoliques, qui obstruënt ou encrassent les pores de la peau.

[3.]
Virus scorbutique ou acrimonie sanguine.

La partie butireuse qui reste empreinte de la substance caseuse, produit un sang grossier & chargé de sel essentiel, qui faute d'être suffisamment travaillé & agité par l'action des vaisseaux, s'arrête & croupit en divers endroits où ces sels se développent en partie, & causent tous les accidens qui se remarquent dans les diverses affections scorbutiques.

[4.]
Virus chancreux.

La grossiereté des humeurs, surtout des récrémens qui enduisent les glandes, les exposent à s'y embarrasser, & à y acquérir peu-à-peu par leur séjour, une acrimonie, qui se déclare enfin par des supurations, contre lesquelles nous n'avons point encore de remèdes capables de les détruire.

[5.]
Virus scorbutique.

Si ce sont des matieres fort crües & chileuses qui s'embarrassent, & principalement dans un sujet de complexion

mélancolique-pituiteuse, où le jeu des vaisseaux est non-seulement fort tardif, mais encore où il est mou & débile, ces matieres n'acquiesceront pas une acrimonie si feroce que dans le cas précédent, à cause de cette crudité qui y dominera toujours, qui empêche la dépravation de ces matieres d'être si pernicieuse, quoiqu'elle ne soit pas moins rebelle; parceque tout contribuë dans le sujet, surtout dans la partie affectée, à entretenir l'imperfection de ces suc. C'est ce que l'on remarque principalement dans les enfans, où l'aliment lacteux, le temperament & la débilité, peuvent plutôt, que dans les adultes, contribuer à cette congestion *scrophuleuse*.

Le croupissement dispose toutes les matieres arrêtées à devenir peu-à-peu virulentes; mais c'est surtout l'air, lorsqu'elles viennent à se faire jour, qui les pervertit totalement, & qui leur donne quelque chose de contagieux, qui fait qu'on ne peut jamais venir à bout d'en tarir la source, lorsqu'elles viennent à suppurer, & qu'au contraire elles se multiplient de plus en plus. C'est pourquoy on doit éviter, autant qu'on le peut, d'ouvrir ou de faire suppurer

[6.]

L'accès de l'air contribue beaucoup à rendre virulentes les matieres qui ont croupi pendant long-tems.

les tumeurs de mauvais caractère. Il nous reste encore à faire observer, que toutes ces acrimonies tiennent plus du sel essentiel que du sel volatil-huileux; parceque quelque rongeantes & quelque pernicieuses qu'elles soient, elles se distinguent assez de l'acrimonie bilieuse, qui porte aussitôt le feu partout où elle s'adresse. Mais en récompense ces acrimonies salines & virulentes sont beaucoup plus difficiles à déraciner, & à enlever, parcequ'elles résident dans des matieres fixes & tenaces, qui s'attachent fortement dans les endroits où elles s'embarassent.

294.
Remedes.

On comprend assez que la saignée doit être d'un foible secours, contre cette disposition extrême qu'ont ici les humeurs à s'embarasser & à rester chargées de sels, parceque cette disposition vient des vaisseaux qui sont naturellement trop serrés, & dont le jeu est trop tardif & trop borné: les humeurs restent liées & tenaces, faute d'être suffisamment maniées & battues par ces vaisseaux. Or que peut en effet la saignée, contre cette paresse & contre cette constitution particulière des vaisseaux? Elle ne peut tout au plus, que procurer quelquefois un peu plus d'ai-

De l'intemperie mélancolique. 101
fance dans leur jeu, lorsque ce jeu se
trouve gêné par un sang trop grossier
qui engage trop leurs parois; ou bien
lorsque l'intemperie mélancolique tient
un peu aussi du temperament sanguin
ou du temperament bilieux. Alors on
emploie plus hardiment ce remede,
parceque le ressort des vaisseaux est un
peu plus vigoureux & plus susceptible
d'activité. Comme la saignée n'est pas
ici un remede aussi souverain, que dans
les intemperies précédentes, on doit
avoir recours à des remedes capables
de rendre les humeurs plus maniables
& plus dissolubles, ou plus faciles à se
diviser & à se démêler; afin que le jeu
des vaisseaux qui est ici en défaut, se
trouve néanmoins par ce moien, suffi-
sant pour les travailler, & pour les fai-
re circuler autant qu'il convient, du-
moins pour se garantir de ces conge-
stions dont on vient de parler, qui
ont des suites si facheuses. Mais il faut
que ces remedes n'aient rien de vif, rien
d'irritant; ils ne serviroient alors qu'à
froncer les vaisseaux & à les resserrer
encore davantage, à rendre leur jeu
plus borné; car ce jeu, quoique ac-
celéré par ces irritans, ne parvien-
droit qu'à rendre les humeurs encore

plus liées, plus denses, & plus tenaces, ou plus poixieuses; il faut au contraire des remèdes qui s'insinuent, qui pénètrent, qui détrempent, & qui agissent paisiblement: tels sont ceux que les Anciens ont nommé *Hepatiques*, *Spleniques*, & en général *Splanchniques*, parcequ'ils s'opposent à l'infarc-tion des viscères, surtout du foie & de la rate, qui sont plus sujets que les autres, à des embarras, à cause du sang grossier & extraordinairement lent, que la veine-porte y conduit. La vertu dissolvante & désopilatoire de ces remèdes, consiste principalement dans un sel essentiel savoneux, tel qu'il se rencontre dans les amères qui n'ont point ou presque point d'odeur, comme la fumeterre, la grande & petite centaurée, la gentiane, la grande chelidoine, la chicorée, le pissenlit, la patience sauvage, la racine d'oseille, d'année, l'aigremoine, le chardon benit, la scorsonaire, les eupatoires, le genêt, la verveine, le chiendent, le frêne, le tamaris, &c. Les sels essentiels qui se peuvent tirer du suc des plantes par une simple cristallisation, sont de ce genre, & ils sont préférables ici, à tous les sels neutres qu'on prépare par la chimie, par-

ce que ceux-ci sont trop nuds ou trop dépoüillés de parties huileuses ; ils portent un peu trop vivement sur les solides , ce qui fait qu'ils ont toujours quelque chose de fronceant ; du-moins par rapport aux mélancoliques bilieux , qui ont le genre nerveux fort susceptible d'impression , & chez qui les humeurs sont quelquefois fort tenaces. Les sels savoneux sont plus dissolvans : c'est pourquoi on doit préférer les sels naturels de ce genre , & les plantes où ils dominant ; mais afin que ces plantes aient quelque effet , il faut , soit qu'on les emploie en grande dose dans les boüillons , dans les tisannes , dans les apozèmes , ou dans les infusions , ou bien qu'on en prenne les sucs , il faut , dis-je , que ces plantes s'y trouvent toujours en grandes doses , & que leur usage soit continué pendant un tems considérable , parcequ'il s'agit presque toujours d'une disposition difficile à vaincre. On rendra leurs préparations beaucoup plus efficaces , si on y mêle quelque sel essentiel naturel , ou à leur place des sels neutres factices , surtout ceux où entre l'esprit de vitriol , ou le mars.

Quand il est question de détremper

104 *De l'intemperie mélancolique.*

[2.]
Remedes con-
tre la dispo-
sition atra-
bilatre.

& de dissoudre une humeur recuite & tenace, où la bile a beaucoup de part, & qui à cause de son acrimonie, demande qu'on la remuë doucement & avec circonspection, on emploie avec succès les plantes dont le sel est accompagné d'huile mucilagineuse, comme dans le *polipode*, les *capillaires*, la *fougere*, la *scolopendre*, l'*hepatique*, la *parietaire*, la *bourache*, la *buglose*, qu'on emploie ordinairement avec le petit lait; à quoi on peut joindre quelques sels essentiels pour les rendre plus digestifs. L'usage du bain convient aussi très-fort dans ce même cas; mais surtout la saignée facilite beaucoup l'action de tous ces remedes.

[3.]
Remedes con-
tre l'intempe-
rie mélancoli-
que pituiteu-
se.

Lorsque l'intemperie pituiteuse est de la partie, on peut employer des remedes plus actifs & plus incisifs: comme sont ceux qui sont mêlés de sels essentiels savoneux, & de sels volatils, ainsi que les ameres odorans, tels que l'*absinthe*, le *chamadris*, la *tanaïsie*, l'*aurone*, le *chamapitis*, le *marrube*, le *lierre de terre*, l'*aristoloche*, le *persil*, la *serophulaire*, la *fraxinelle*, le *cerfeuil*, la *pimpinelle*, le *scrodium*, &c. Les gommes atténuantes comme la *gomme ammoniac*, le *galbanum*, le *sagapenum*,

De l'intemperie mélancolique. 105
Éc. Parmi les animaux, les cloportes
tiennent le premier rang. Parmi les mé-
taux, les préparations de *mars*, de *mer-
cure*, les eaux minerales, l'*ens-veneris*.
La chimie fournit diverses fortes de sa-
vons, & differens sels neutres ou mix-
tes, comme le *tartre vitriolé*, le *tartre
martial*, le *vitriol de mars*, le *sel poli-
screste*, le *sel de seignette* & semblables.
Il y a aussi les sels neutres fossiles apperi-
tifs, comme le *sel d'ebson*, le *borax*, le
nitre.

Lorsqu'il s'agit d'une intemperie mé- [4.]
lancolique-sanguine, où le sang tend à Remedes con-
l'affection scorbutique, on a recours tre l'intempe-
aux plantes qui contiennent des sels fort rie mélancoli-
alcalescens; comme sont le *colearia*,
larum, la *serpentaire*, le *creffon*, la *ca-
pucine*, le *refort sauvage*, la *patience des
marais*, le *becabunga*, la *berle*, la *num-
mulaire*, le *trèfle d'eau*, la *roquette*,
l'*alliaire*, la *petite chelidoine*, le *sedum
acre*, la *persicaire acre*, Éc. Mais on
doit être attentif dans l'usage de ces re-
medes, à les temperer avec les aceteux,
lorsque le sang qui sejourne, & qui crou-
pit, tend à se corrompre, ou bien lors-
qu'une acrimonie bilieuse se trouve de
la partie. C'est dans ce dernier cas, sur-
tout, & quand la masse du sang est fort

106 *De l'intemperie mélancolique.*

garnie de partie rouge , grossiere & embarrassante , que l'on doit aussi dès le commencement recourir aux saignées , pour préparer à l'usage de ces remedes.

295.
Affection
hipocondriaque ,
histerique &
hemorroïdale.

n°. 199. (2.)

Dans les cas où la circulation languit , son ralentissement doit encore bien plus avoir lieu dans la veine-porte qu'ailleurs ; parceque tout y est déjà disposé , comme nous l'avons remarqué , pour rendre la circulation très - lente dans tout le trajet de cette veine ; ainsi la circulation doit dans ce cas y languir extrêmement ; le sang doit s'y accumuler , il doit y causer des extenstions variqueuses , y croupir , & s'y dépraver. La bile qui est formée de l'humeur bilieuse que fournit cette veine , ne peut être que defectueuse. Cette circulation pénible , & cette dépravation affectent disgracieusement le genre nerveux , & causent ces anxietés , ces débilités , ces langueurs qui désolent dans l'affection *hipocondriaque & histerique* ; il se fait ordinairement par les veines *hemorroidales* , soit par celle qui communique à la matrice , soit par celle qui se termine à l'anus , une expulsion de la partie la plus nuisible de ce sang qui croupit : mais si ces excretions sanguines se font difficilement , ou qu'elles soient supprimées ou retardées , tous ces accidens devien-

nent quelquefois extrêmes. La défec-
tuoſité de la bile & des ſucs deſtinés
pour la diſteſtion, les rend incapables
d'y ſatisfaire. Bientôt les crudités glu-
tineuſes enduiſent & farciſſent les pre-
mières voies, elles y fermentent, elles
y cauſent des flatuoſités, d'où naiſſent
des *borborigmes*, des tenſions dans
les *hypocondres*, des dégouts, des nau-
ſées, des rots, des rapports, des ai-
greurs, & autres accidens ſur leſquels
nous nous étendrons davantage, lorsque
nous parlerons des vices de la diſteſtion.

Le genre nerveux ſollicité ou impor-
tuné par le ſang qui croupit, ou par
ces flatuoſités, eſt fort troublé, ſurtout
dans ceux où il eſt fort ſuſceptible d'im-
preſſion: alors des reſſerremens de viſ-
ceres, des contractions particulières de
vaiſſeaux, des étranglemens d'inteſtins,
d'eſtomac, de l'œſophage, des criſpations
de membranes, des remuëmens dans les
entrailles, des dérangemens dans l'ima-
gination, ſont les effets ordinaires de
cette *ataxie*; effets qui ont leurs ſuites
& leurs dépendances: le ſang eſt pouſſé
inégalement & irrégulièrement çà & là,
les matières flatueuſes emprisonnées,
cauſent des diſtenſions, des coliques,
ou des douleurs déchirantes. La com-

munication que les viscères de l'abdomen ont par le moien des nerfs avec les parties de la poitrine, de la gorge & de la tête, fait que ces viscères ne peuvent gueres être agitées & tirillées, que ces parties n'en souffrent plus ou moins, & qu'il ne survienne des oppressions, des palpitations, des *syncopes*, des anxietés effraiantes, des *strangulations*, des vapeurs, ou des chaleurs avec des rougeurs passageres au visage, des tintemens d'oreilles, des ébloüissemens, des vertiges, des douleurs de tête, du trouble dans l'esprit.

n°. 294.

Comme tous ces accidens dépendent ordinairement de la suppression ou du retardement des menstruës, ou d'un flux hémorroïdal, on tache de suppléer à ces évacuations, par les saignées qu'on seconde des remèdes dont nous avons parlé, & particulièrement de ceux qu'on appelle *Emmenagogues*; mais on ne reçoit pas ici des saignées, tout l'effet qu'il semble qu'on devroit en attendre, quoique celles-ci enlèvent incomparablement plus de sang, qu'il n'en sort ordinairement dans ces évacuations spontanées. Cet inconvénient dépend de ce qu'on ne peut saigner qu'à des veines qui, comme nous l'avons remarqué, appartiennent au

n°. 199. [2.]
70.

grand courant de la circulation , qui n'a presque aucun rapport avec le cours du sang dans la veine porte , où réside ce sang vicieux qui cause tous ces accidens ; cependant il n'y a point de maladies où l'on ait plus recours à la saignée , que dans le fort des accidens de l'affection histerique ; puisque l'on a des exemples de personnes saignées deux ou trois cens fois par an , & plus même , & cela continué pendant plusieurs années consecutives. La verité est que d'ordinaire on se contente , pour ainsi dire , d'ouvrir la veine pour laisser aller un peu de sang , afin que le changement momentané que la saignée produit sur le genre nerveux , lorsqu'elle se fait , calme un peu le desordre où il est. Il y en a qui , pour obtenir plus surement ce changement , ouvrent la veine du bras & du pied tout ensemble , afin que l'impression de la saignée sur le genre nerveux , ait plus d'effet. On peut mieux encore parvenir au même but , en accompagnant la saignée de remedes capables de produire le même effet , comme sont les *antispasmodiques* foetides , dont on augmente l'efficacité en y ajoutant une legere dose de *narcotiques* ; c'est pourquoi les potions faites avec les

110 *De l'intemperie mélancolique.*

*eaux d'armoise , d'arache puante , de
sabine , de rue , de marrube , ou autres
de ce genre ; l'elixir de propriété , l'hui-
le de succin, &c. avec les gouttes anodines,
ou avec le sirop narcotique de Ka-
rabé , ou quelque autres , réussissent fort
bien ; les lavemens faits avec la camo-
mille , la maroute , l'arache puante , la
rue , & semblables avec lesquelles on
fait bouillir une demie tête de pavot ,
sont encore d'un grand secours.*

296. *Disposition
attrabilaire.* Le ralentissement de la circulation
dans la veine porte, doit faire obstacle au
cours du sang dans toutes les arteres qui
vont se décharger dans cette veine ,
ce qui produit souvent une discordance
entre ces deux genres de vaisseaux , sur-
tout si une vie sédentaire & une conti-
nuelle application d'esprit, contribuent à
ce ralentissement dans un sujet d'une
complexion qui tiennent du tempera-
ment bilieux ; parceque la force & l'a-
ctivité des vaisseaux arteriels , se main-
tient malgré ce ralentissement. Le sang
qui est reçu alors dans les arteres de
l'abdomen , y est retardé ; celui de la
veine porte , dont le cours est trop lent ,
se trouve trop de tems exposé vis-à-vis
l'action de ces arteres ; de là naît & s'en-
tretien une sorte de fièvre particuliere

dans cette region , qui par la chaleur extraordinaire qu'elle y entretient, donne aux suc bilieux , déjà ici par eux-mêmes fort imparfaits , & aux suc alimenteux mal digérés , un caractère tenace & poixeux. De l'assemblage de ces matieres recuites & torrefiées , se forment ces matieres atrabillaires , ou cet humeur bilieuse , aduste , susceptible de ferveſcence, que l'on rejette quelquefois par les selles & quelquefois par les vomisſemens. *Mr. Boerhaave* qui de nos jours a été le plus attentif à examiner ces matieres , nous rapporte pour exemple, un homme qui marchant avec beaucoup de vîteſſe, mit en mouvement une ſemblable humeur , qui l'obligea de ſe retirer ſous un arbre , où il jeta par le vomisſement & par les selles, beaucoup de matieres poixeuſes , noires & ameres , & qu'à cet endroit là même , il trouva auſſi le remede à ſon mal ; ce fut une pomme ſure qu'il mangea , dont il ſe trouva fort ſoulagé.

On remarque différentes ſortes de ces matieres : il y en a de putrides , de bilieuſes & d'acides : cette dernière eſpece eſt ordinairement fermenteuſe , & d'une acrimonie ſi dévorante , qu'elle mord ſur les métaux , comme l'eau

T I Z *De l'intemperie mélancolique.*

forte ou l'esprit de vitriol. Elle se forme de la substance des suc aceteux que fournissent les alimens, & qui sont portés au comble de l'acidité par cette ardeur d'entrailles, à laquelle elle est continuellement exposée dans un endroit où l'air d'ailleurs a un libre accès, & où par-conséquent, la fermentation aceteuse est promptement & fortement excitée par cette chaleur excessive, ce qui a fait dire aux Anciens que *eò acidior fit quò adustior.*

Mais si des suc bilieux & graisseux, dominant dans ces matieres recuites, on aura une humeur attrabillaire-bilieuse, & fort susceptible d'une putréfaction très-pernicieuse, qui se distingue toujours par son caractère poixeux ou tenace, des matieres simplement bilieuses.

La tenacité jointe à l'acrimonie extrême de ces matieres adustes & attrabillaires, fait qu'elles sont très-difficiles, & en même tems très-dangereuses à remüer. La saignée est très-utile pour temperer cette ardeur d'entrailles, & pour préparer à l'usage des autres remedes, avec lesquels on doit rendre insensiblement ces matieres plus fluides & plus en état d'être évacuées : nous avons

parlé de ces remèdes ci-devant.

297.

Quoique la saignée ne puisse point changer cette disposition naturelle des vaisseaux, en quoi consiste le temperament mélancolique, deux choses cependant déterminent dans ce temperament, à avoir recours de tems en tems à la saignée. 1^o. Les vaisseaux tant sanguins qu'exsanguins fort serrés, qui obligent la partie la plus fluide des humeurs, d'enfiler les voies de décharge; d'où il arrive qu'ordinairement les humeurs ne sont point assez détrempées, que la partie rouge n'y est point au large, qu'elle rend la masse du sang trop épaisse & trop peu coulante. 2^o. La densité & l'épaisseur des membranes des vaisseaux, qui en rend le mouvement peu libre & peu aisé. Ces deux dispositions exigent pendant le cours de l'année, quelques saignées de précaution pour éviter ces inconveniens: car si un sang trop épais vient à gêner le jeu des vaisseaux déjà peu libre, toutes les opérations de la machine languissent bientôt à l'excès: la saignée en redonnant un peu de fluidité à la masse du sang, prévient de telles extrémités; elle a d'autant plus cet effet, que dans le temperament mélancolique, la partie rouge

Utilité des saignées de précaution dans le temperament mélancolique.

114 *De l'intemperie mélancolique.*

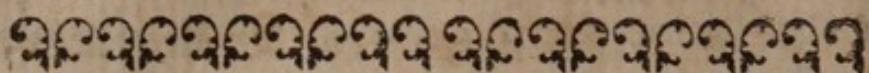
qu'elle enleve ne se répare pas promptement ; mais par la même raison les mélancoliques supportent difficilement d'abondantes saignées , car lorsque les saignées viennent à prendre sur le nécessaire , elles augmentent l'insuffisance & la paresse des vaisseaux ; le sang , dont ils ont besoin d'être refournis , est très-longtems à se reparer.

298.
Usage de la
saignée
dans les
vieillards.

On doit à peu près penser de même à l'égard des vieillards , parceque la vieillesse met dans les vaisseaux , des dispositions à-peu-près semblables à celles qui se trouvent dans le temperament mélancolique , & elles produisent véritablement à-peu-près les mêmes effets que dans ce temperament , tant par rapport aux opérations du corps, que de l'esprit. Depuis peu un Medecin fort partisan de la saignée , a crû trouver dans les vieillards , de fortes indications pour ce remede ; la rigidité ou la secheresse de leurs vaisseaux , l'acrimonie de leurs liquides , rencontrent selon lui dans la saignée , un émollient & un adoucissant capable de corriger ces défauts ; mais ces mêmes défauts, se trouvent malheureusement , accompagnés de circonstances qui empêchent qu'on obtienne ici de la saignée, tous les avan-

De l'intemperie mélancolique. 115

tages dont il se flatte ; car les saignées, surtout si elles sont un peu poulées, ne peuvent gueres convenir avec un dépérissement de force & d'activité qui arrive, par la vieillesse, au jeu des vaisseaux, & elles ne peuvent remedier au défaut de la transpiration & autres sécretions, qui est la cause de cette acrimonie qui domine dans les humeurs des vieillards. Il n'est donc gueres vraisemblable, que la saignée puisse être un remede contre cet état, du-moins lorsqu'on y est parvenu. Il est néanmoins très-visible, que les saignées de précaution peuvent rendre un très-bon service aux vieillards, notamment à ceux qui ont toujours été fort fournis de sang ; parceque leurs vaisseaux qui n'ont presque plus de défense, se laissent facilement engorger par un sang trop épais, notamment ceux qui parcourent des parties molles, comme le cerveau. Delà vient qu'on est plus sujet à l'apoplexie dans un âge avancé, que dans le fort de la jeunesse, & que la saignée est regardée comme le meilleur préservatif qu'on puisse employer pour prévenir cette terrible maladie.



CHAPITRE V.

DE L'INTEMPERIE PITUITEUSE.

299.
Cacochimie
glutineuse.

L'Intemperie pituiteuse consiste moins en ce que les humeurs ont un véhicule trop abondant, qu'en ce que les sucres chileux restent empreints d'une trop grande quantité d'eau, ce qui les rend extrêmement glutineux quoique fort détrempés. Les vaisseaux de ceux de cette complexion sont si mous, & ils agissent si foiblement, que non-seulement ils peuvent encore moins que dans le temperament mélancolique, dé mêler la partie caseuse de la partie butireuse: mais ils ne peuvent pas même séparer de ces substances, la partie aqueuse qui a servi à dissoudre & à délaier les sucres chileux. On sçait combien il faut agiter & battre rudement le lait, ou plutôt la crème qu'on en tire, pour séparer le beurre d'avec la partie caseuse, & d'avec la partie sereuse qui se trouvent dans cette crème: on sçait encore que plus il fait froid, plus on a de peine à y réussir. Les vaisseaux qui dans l'intemperie pituiteuse, ne peuvent battre que foiblement & mollement les sucres chileux, & qui ne peuvent

exciter que peu de chaleur, sont insuffisants pour démêler les différentes substances des fucs chileux, & pour perfectionner les différentes humeurs qui composent la masse de nos liquides. Ces fucs restent mêlés ensemble & noyés dans la partie aqueuse surabondante qui les pénètre, & qui y reste incorporée; de maniere que ces fucs, loin de se partager en différentes humeurs, ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule humeur mal élaborée, glutineuse, froide & dominamment aqueuse, propre à amollir encore davantage les vaisseaux sanguins, & à relâcher & dilater de plus en plus les vaisseaux exsanguins, & le tissu vésiculaire des parties grasses. C'est ce relâchement qui rend le corps comme bouffi: souvent même ce tissu se laisse engorger par cette humeur crüe, lente & aqueuse; ce qui produit des *œdemes*, des *hidropisies* par *infiltration*, des *asthmes* humides &c.

L'inutilité de la saignée dans le cas présent, se montre assez d'elle-même; car qui ne voit pas en effet, que dans cette disposition, où le sang ne se fait que très-difficilement & en petite quantité, où il est d'ailleurs toujours inondé par les fucs chileux qui restent extraor-

300.
Remedes

dinairement longtems cruds & aqueux , & où la masse des humeurs est toujours détrempée à l'excès ; de plus des vaisseaux trop souples & trop débiles dans leur mouvement, qui ne voit pas , dis-je , qu'il ne convient pas d'augmenter par la saignée, des dispositions qui causent ici tout le mal. Il faut au-contraire exciter le jeu des vaisseaux par des stimulans , afin qu'ils redoublent leur action , qu'ils deviennent plus expeditifs , qu'ils triomphent de cette crudité , qu'ils séparent & expulsent cet excès de serosité qui noie les humeurs. C'est dans cette vuë qu'on doit ordonner les *sels alcalis fixes & volatils* , les *huiles essentielles* , les liqueurs spiritueuses , les plantes aromatiques , les plus fort diurétiques , les hidragogues & semblables.

301. *La serosité excrementueuse, ne doit pas être confondue avec l'humeur pituiteuse.* On confond ordinairement avec l'intemperie pituiteuse, cette serosité excrementueuse qui est quelquefois retenue dans les vaisseaux , ou qui est détournée , de façon qu'elle enfile d'autres issues que celles qui lui sont destinées , & on lui donne effectivement le nom de pituite , lorsque , comme une eau claire , elle s'échappe par des glandes qui ont leur décharge dans la bouche : mais cette pituite est fort differen-

te, tant par les caracteres que par la cause, de cette humeur pituiteuse, à laquelle on a attribué de tout tems l'intemperie pituiteuse : celle-ci est crüe, lente, froide, & insipide ; elle dépend de la mollesse & de la débilité du jeu des vaisseaux : l'autre est limpide tout-à-fait fluide & ordinairement salée ; elle vient seulement de quelque dérangement dans les couloirs, sans qu'il y ait pour cela d'insuffisance de la part des vaisseaux. C'est pourquoi les remedes, dont on vient de parler, ne conviennent pas dans le cas présent, où toute la cure dépend de rétablir par la voie des urines ou de la transpiration, la sortie de cette sérosité excrémenteuse ; ce que l'on fait en sorte d'obtenir par des *aperitifs* & des *diaphoretiques* doux, qui n'aient rien de vif ni de turbulent ; autrement ils ne feroient qu'augmenter l'acrimonie de cette sérosité, & l'éloigner de plus en plus de l'affinité qu'elle doit avoir avec les excrétoires qui doivent la recevoir.

Les enfans tiennent beaucoup du temperament pituiteux, ils ont les vais-

302.
Saignée pour
les enfans,

seaux fort souples & le sang fort aqueux & fort détrempe ; c'est pourquoi l'âge de puerilité ne fournit pas par lui-mê-

me, d'indications pour la saignée. Ce n'est que par accident qu'elle peut convenir ici; comme dans les chutes, les convulsions, les douleurs de dents accompagnées de symptômes facheux, dans les inflammations, dans les fièvres, &c. Alors on ne doit point trop épargner ce remède, parceque les vaisseaux des enfans, ont une si grande agilité, que les pertes que ces jeunes sujets ont à supporter, se reparent assez promptement.





SECONDE SECTION.

*Les indications pour la Saignée, prises
de l'état des liquides, & de leurs
effets sur les solides.*

CHAPITRE PREMIER.

DES VICES DE LA DIGESTION.

Les causes les plus ordinaires des dérangemens qui arrivent dans la digestion, sont : 1^o. l'action de l'estomac trop languissante ou trop dominée par la quantité ou bien par la mauvaise qualité des alimens. 2^o. Les dissolvans trop peu actifs, ou vicieux. 3^o. L'intempérie chaude ou froide de l'estomac. 303.
Causes de
l'indigestion.

Ces causes donnent lieu à trois sortes d'indigestions en général : sçavoir à une indigestion fermenteuse, à une indigestion putride, & à une indigestion bilieuse : car il est impossible que la digestion se trouve empêchée ou retardée, qu'il n'arrive quelque mouvement spontané, soit de fermentation, soit de putréfaction, selon que les alimens sont plus ou moins susceptibles de l'une ou 304.
Trois sortes
d'indigestion, la fermenteuse, la putride, & la bilieuse.

de l'autre, puisqu'il est vrai que toujours ils sont sujets à se corrompre ou à fermenter.

Plus l'intemperie chaude de l'estomac sera considérable d'une part, c'est-à-dire plus la chaleur sera excessive dans la region de ce viscere, & d'une autre part, plus l'action de ce viscere sera languissante [car ces deux causes se rencontrent souvent ensemble] plus les mouvemens spontanés s'emparent promptement & puissamment des alimens, parceque la chaleur, le repos & l'accès de l'air, concourent beaucoup à ces mouvemens.

n°. 29.

n°. 45.

305.
La fermentation aceteuse s'empare aisément de nos alimens.

La fermentation, surtout la fermentation aceteuse, survient aisément à nos alimens dans un estomac où il y a beaucoup de chaleur; car l'action même de l'estomac n'est pas suffisante pour s'y opposer, parceque la fermentation aceteuse est même, excitée par un remuement à la difference de la fermentation vineuse qui exige absolument un repos parfait; aussi cette dernière n'a gueres lieu dans l'estomac, si ce n'est fort imparfaitement, & à l'égard seulement de certains suc's extrêmement susceptibles de cette sorte de fermentation, tel est le suc de raisins bien mûrs. Il arrive quelquefois en effet qu'après avoir

mangé beaucoup de ce fruit, on s'apperçoit, par une fumée ardente qui monte dans le gosier, d'une dépravation qui tient beaucoup de la fermentation vineuse; mais ce cas est fort rare dans la digestion, & nous ne nous y arrêterons pas; nous remarquerons cependant que les fruits qui sont fort susceptibles de cette fermentation, nous exposent par cet esprit furieux qu'ils fournissent, lorsqu'ils, viennent à fermenter, à des diarrhées, à des dissenteries, à des fièvres violentes; maladies assez ordinaires pour cette raison, sur la fin de l'été, surtout dans les années abondantes en fruits.

Les alimens les plus capables de fermentation aceteuse, sont les substances farineuses, les substances pulpeuses, ou la chair des fruits, les boissons vineuses, les suc des plantes acescences, le lait, & les suc gelatineux. On doit remarquer pourtant qu'à la reserve du lait & des liqueurs vineuses, tous ces alimens bien détrempez, sont rarement malfaisans; ce sont même ceux que l'on préfere dans les fièvres les plus fortes, où la chaleur de l'estomac est fort considérable: mais aussi se garde-t'on bien alors de les donner en substance, de crainte qu'ils ne restent

306.

La fermentation vineuse n'a gueres lieu chez nous.

n°. 120. [2.]

307.

Alimens les plus susceptibles de fermentation aceteuse.

[2.]

Les alimens acescens sont preferables aux autres dans la fièvre, mais il faut les donner en forme liquide.

trop longtems dans l'estomac, exposés à une chaleur, qui ne manqueroit pas de les faire passer par une fermentation qui en dérangeroit entierement la digestion, & qui les rendroit fort nuisibles; au-lieu qu'en forme liquide, ils passent promptement dans le sang où ils sont alors à l'abri de tout mouvement spontané. Mais on ne réussit pas si facilement à l'égard du lait & du vin: car ils fermentent si promptement dans l'estomac quand la chaleur y est considérable, qu'avant qu'ils soient passés, ils sont pervertis. Le lait differe des autres alimens acescens, en ce que sa partie butireuse & sa partie caseuse, le rendent tantôt susceptible d'acidité, & tantôt d'amertume. S'il séjourne dans un estomac simplement paresseux, & où il se rencontre quelques matieres acides, il s'aigrit inmanquablement; mais il devient amer & bilieux, s'il séjourne dans un estomac fort chaud, où il se trouve des matieres bilieuses ou une bile capable d'en dompter l'acidité: car c'est principalement de l'état de la bile que dépend dans les premieres voies, le sort du lait & des suc qui lui sont semblables. C'est ce qu'on peut remarquer clairement dans les veaux, où les suc

chileux dans leur estomac , & avant qu'ils soient arrivés dans l'intestin *duodenum* où se décharge la bile , sont aigres & coagulés , au-lieu qu'aussitôt qu'ils sont mêlés avec la bile , ces qualités disparoissent. On comprend par-là aisément pourquoi , à un même degré de chaleur d'estomac , il se produit chez les uns des crudités bilieuses , & chez les autres des crudités extraordinaire-ment acides : car ce dernier cas doit arriver en ceux qui ont un estomac paresseux avec des ardeurs d'entrailles , & qui sont d'un temperament mélancolique , où les vaisseaux ne forment pas une humeur bilieuse assez active , la bile qui s'en produit , est insuffisante pour dompter l'acidité causée par la fermentation qu'excite fortement la chaleur excessive de l'estomac , les crudités resteront donc acides , & plus ou moins attrabilaires ou racornies & poixieuses , selon qu'elles sont exposées dans les premières voies à une chaleur plus ou moins grande.

Tel qui est fort sujet à des fermentations aceteuses qui troublent ses digestions , & qui dépravent ses alimens , peut beaucoup les prévenir par un regime convenable, qui consiste, 1°. à ne

308.
Remede contre l'indigestion fermenteuse.

126 *Des vices de la digestion.*

jamais surcharger l'estomac, afin que son action ne soit ni empêchée ni retardée, & que la digestion se fasse promptement; ainsi les alimens sejourant moins dans l'estomac, ils seront moins exposés à cette fermentation. 2°. A éviter autant qu'il est possible les alimens qui tournent facilement à l'aigre, & particulièrement le vin, entr'autres celui qui est fort chargé de sels essentiels. 3°. En assaisonnant leurs mets de choses alcalines, & en usant de stomachiques amers & actifs, comme l'*absinthe*, la *theriaque*, le *beaume du Perou*, la *gentiane*, &c. notamment si l'estomac est froid & peu exposé aux ardeurs d'entrailles: car autrement il faudroit mieux avoir recours aux *absorbans* terreux & insipides, comme la *craie*, les *yeux d'écrévisses*, les *coraux*, l'*antimoine diaphoretique*, les *coquillages* & semblables; non-seulement ces absorbans s'opposent à la fermentation, ils détruisent encore les levains aigris restans d'une digestion à l'autre. On peut encore enlever ces levains par la purgation; mais parceque souvent ce sont des matieres attrabilaires fort tenaces, il faut user des purgatifs avec précaution, c'est ce que nous remarquerons,

lorsque nous parlerons de ces crudités attrabilaires.

Quand l'action de l'estomac ne répond pas à la chaleur de ce viscere & des parties voisines, dans un sujet qui d'ailleurs tient du temperament bilieux, les alimens susceptibles de corruption, qui croupissent ici faute d'action suffisante de la part de l'estomac, se trouvent en très-peu de tems exposés à un mouvement de putréfaction, parceque la chaleur dominante du lieu où ils séjournent, excite & accelere fort ce mouvement, & lui fait faire en peu de tems un grand progrès. C'est à quoi s'exposent surtout ceux qui avec ces dispositions, se surchargent l'estomac de chair d'animaux, de fruits putrilagineux ou peu fournis de sel essentiel, comme l'abricot, la prune, le melon, &c. parceque cette surcharge qui domine l'estomac, en interdit ou en retarde l'action, & ces alimens restent dans un entier croupissement, condition des plus favorables pour la putréfaction. Celle-ci se manifeste en effet bien promptement, quand toutes ces choses se trouvent réunies des rapports nidoreux fœtides, ou qui sentent l'œuf couvé: une anxiété avec une débilité d'estomac déso-

309.

Indigestion
putride.

n°. 45.

lante , une prostration universelle des forces , l'infection qui gagne la masse du sang , & qui jette l'esprit & le corps dans la consternation , n'expriment que trop disgracieusement le peril imminent où nous jette une indigestion putride.

[2.]
Remarque sur
le regime des
febricitans.

Nous sommes trop à portée de remarquer en passant , le danger qu'il y auroit de donner de la chair ou des alimens gras en substance, à une personne qui a beaucoup de fièvre , pour ne pas faire sentir que la chaleur de la fièvre , & l'estomac débilité par la maladie , sont deux circonstances tout-à-fait contraires à la digestion , & qui disposent entierement à la putréfaction. Comme ces dispositions restent encore dans la convalescence, du-moins la débilité de l'estomac, on doit notamment dans les premiers tems , être fort circonspect sur le manger. Ceux qui sortent d'une grande maladie, comptent se rétablir promptement en prenant beaucoup d'alimens: l'appetit qui commence à les importuner , favorise ce préjugé ; mais s'ils se laissent aller à leur penchant, ils retardent beaucoup leur entiere guérison, ils s'exposent à des rechutes ou des langueurs aussi facheuses que la maladie. J'en ai vu beaucoup dans ce cas, tomber plusieurs fois par jour dans des foiblesses,

& dans des abattemens étonnans. On peut les tirer facilement de cet état languoureux , en les ramenant à un regime plus exact, même à de simples bouillons, & par gradation à des gelées, à des œufs, à de petites soupes , &c.

Quand l'estomac est surchargé par un excès de manger , & qu'alors une indigestion putride se fait sentir par des nausées , par des angoisses , & par une grande débilitation , il faut au-plutôt avoir recours à l'évacuation , surtout au vomissement & aux lavemens , & ensuite s'en tenir à une grande diete, boire amplement des tisannes , ou quelques boissons théiformes pour laver les premieres voies. On se contente quelquefois de prendre des ratafias , ou d'autres liqueurs spiritueuses qui peuvent reveiller l'action retardée de l'estomac , & s'opposer à la putréfaction des viandes ; parcequ'en effet les huiles essentielles & les huiles alkoolisées racornissent les sucs des viandes, & s'opposent par-là à leur pourriture : ce racornissement d'ailleurs ne s'oppose pas à la digestion dans un cas, où elle est empêchée par une dissolution putride qui pervertit les alimens ; car alors c'est tout au plus , si cette faculté de ra-

310.
Remèdes
contre l'in-
digestion
putride.

cornir peut assez s'opposer à cette dissolution. Il faut bien se donner de garde, de compter cependant sur ces remèdes dans une indigestion putride bien marquée ; l'évacuation est une voie beaucoup plus sûre, & qui a bien moins d'inconveniens.

n°. 308:

Quand on est sujet à cette espèce d'indigestion par les dispositions que nous avons dites, il faut être très-sobre, surtout à l'égard de la chair, du poisson & des choses grasses: on doit préférer les animaux qui ont la chair blanche à ceux qui l'ont noire; ceux qui l'ont tendre & friable, à ceux qui l'ont dure, mate ou visqueuse; ceux qui sont jeunes à ceux qui sont vieux. Chacun doit de plus être attentif à ce que l'expérience lui a appris par rapport aux dispositions particulières de son estomac; car il y en a qui digerent très-facilement certaines viandes, qui pour tout autre seroient très-indigestes. On peut aussi assaisonner les viandes (outre le sel commun) avec des choses acideuses, comme *l'ozeille*, le *verjus*, le jus d'Orange, &c. supposé que cette acidité ne soit point à craindre pour quelques raisons particulières. Les convalescens, surtout ceux qui sortent d'une

fièvre putride fort considérable, sont naturellement portés à relever le goût de leurs viandes, d'un peu de jus de citron, d'orange ou de verjus : l'instinct les dirige fort bien dans cette rencontre, car ces aigrelets ne peuvent que leur être avantageux.

Les alimens gras & huileux, sont susceptibles d'une espece de fermentation qui les dispose à la putréfaction ; d'où naît une troisième espece d'indigestion qu'on peut appeller bilieuse ; simplement parcequ'elle rend rance & ensuite amer l'aliment qu'elle pervertit. ce qui fait qu'on le confond avec la bile, lorsqu'on vient à le rendre par le vomissement, ou lorsqu'il cause des rapports. La rancité est l'effet de la fermentation ; & l'amertume qui y succede est un acheminement à la putréfaction, comme on le remarque par le lait échauffé & devenu amer qui se pourrit plutôt que de s'aigrir. Parmi tous les alimens, il n'y en a point qui soient si sujets à cette dépravation, que les choses grasses, notamment chez ceux qui ont des ardeurs d'entrailles, & un estomac débile : car ces choses ne peuvent tenir longtems contre une chaleur de digestion au-dessus de 70 degrés, dans un endroit où l'air a accès.

311.

Indigestion
mixte ou
bilieuse.

132 *Des vices de la digestion.*

312.
Remede
contre l'in-
digestion bi-
lieue.

Le meilleur moien de se préserver de l'indigestion bilieuse pour ceux qui y sont sujets, c'est d'éviter autant qu'il se peut, les sauces au beurre, les alimens gras huileux: l'eau est préférable au vin pour la boisson, parceque l'eau tient davantage contre l'ardeur de l'estomac, que les autres boissons, & elle empêche que les sucs gras n'en soient sitôt dépravés. L'usage des absorbans insipides m'a souvent très-bien réüssi dans cette sorte de disposition; mais il faut, dis-je, éviter le vin & les liqueurs spiritueuses, parceque ces boissons augmentent l'activité & la malignité de ces matieres bilieuses.

313.
Divers genres de crudités.

Ces trois sortes d'indigestions sont suivies de divers genres de crudités: sçavoir de crudités pituiteuses-acides, de crudités pituiteuses - insipides ou muqueuses, de crudités putrides, de crudités bilieuses, & de crudités atrabillaires acides, ou bilieuses, ou putrides.

314.
Crudités pituiteuses acides.

Les crudités pituiteuses, visqueuses-acides, sont le produit d'un estomac froid & débile, d'un dissolvant peu actif, qui ne dissout que la partie la plus délaïable des alimens, qui n'agit qu'imparfaitement sur la partie visqueuse.

se de ces mêmes alimens , qui ne peut parvenir à la délaier suffisamment , pour être reçûë par les vaisseaux du chile. Cette partie visqueuse, s'amasse dans l'estomac & dans les intestins sous la forme d'une matiere lente , limoneuse , flatueuse , & quelquefois pâteuse ; où elle s'aigrit à force d'y séjourner : de telles crudités sont ordinaires aux pituiteux.

Ces mêmes crudités se laissent facilement entraîner par les purgatifs un peu forts , surtout si on y joint quelques sels digestifs & incisifs , pour les mettre plus en état de pénétrer & de remuer ces matieres glutineuses. Il faut après la purgation , avoir recours aux *stomachiques* propres à rechauffer l'estomac , & à ranimer son dissolvant.

Nous avons remarqué ci-devant que les sucres qui passent par la fermentation ou par la putréfaction , dégénèrent en partie, en une matiere *muqueuse* & insipide ; nos alimens sont si exposés dans notre estomac , à ces mouvemens spontanés, surtout de fermentation, qu'on ne doit point chercher ailleurs la cause de ces pituites glaireuses & insipides, qui farcissent souvent les premières voies , & qui empêchent la fonction de l'estomac.

315.

Remedes.

316.

Crudités pituiteuses muqueuses.

no. 173.

317.
Remedes.

Lorsque ces matieres se trouvent dans un estomac où elles ne sont pas exposées à des ardeurs qui racornissent, qu'elles y restent molasses & pituiteuses, elles peuvent être évacuées sans beaucoup de précaution par des purgatifs un peu fondans : tels sont, par exemple, ceux où l'on ajoute le mercure doux, les sels digestifs, même les alcalis fixes ; ensuite on ranime le levain de l'estomac avec les stomachiques plus ou moins chauds, selon que l'estomac est plus ou moins froid & languissant.

318.
Crudités putrides.n°. 46. [6.]
121. [3.]

La même dépravation qui rend les crudités qui restent dans les premieres voies, incapables de digestion, les rend pareillement incapables de retour à leur premier état. La voie de l'expulsion est donc la seule que la nature ou l'art aient à prendre à leur égard ; mais parmi tous les differens genres de crudités, il n'y en a point qui pressent tant de prendre ce parti, que les crudités putrides, parceque si elles alloient acquérir par leur séjour, ce suprême degré de putréfaction, capable de contagion, une parcelle de cette crudité, comme on l'a déjà remarqué, seroit suffisante pour infecter la masse des humeurs. Il est donc très-important de se saisir de ces

crudités putrides, dès qu'on s'en apperçoit. On doit pour cette raison être fort attentif dans le commencement des fièvres continuës, surtout de celles qui commencent par un flux de ventre, à examiner les déjections: car il est rare qu'en pareil cas, la putréfaction ne commence pas par infecter toutes les matieres qui se trouvent, ou qui passent par les premières voies, & qu'elle ne cause une diarrhée putride, comme fit le demi grain d'œuf pourri que prit *M. Bellini*, & comme je l'ai observé dans plusieurs malades, entr'autres dans un jeune Seigneur attaqué d'une fièvre qui d'abord parut de peu de conséquence: un flux de ventre survint aussitôt à la fièvre; les déjections étoient extrêmement fœtides, & mêlées d'une humeur blanchâtre & muqueuse que l'on prit pour du lait, parceque ce malade en avoit usé quelques tems auparavant. On eut d'abord recours à la saignée & à la purgation; je le vis sur la fin du septième jour de la maladie, le jour même de la purgation: l'évacuation avoit été considérable, & la fièvre étoit assez calme. Cette tranquillité qu'on croïoit être l'effet du remede qui avoit enlevé la cause de la maladie, donnoit beaucoup de

no. 173.

consolation ; mais pour moi je ne pus y prendre part , quand je vis les matieres : elles avoient une puanteur tout à fait cadavreuse : cette espece de morve me fit connoître que la putréfaction y étoit à son comble. Comme on étoit déjà au septième de la maladie , je ne doutai pas que l'infection n'eut gagné la masse du sang. Je fis entrevoir que le calme ne dureroit pas longtems , & qu'il étoit à craindre que les mouvemens convulsifs ne déclarassent bientôt la malignité de la maladie. Le redoublement qui suivit fut considérable, ce qui déterminâ le Medecin à répéter la saignée , & à donner l'émétique. Ce redoublement fut suivi d'un autre si terrible , qu'on administra les sacremens au malade. L'anxiété , les mouvemens convulsifs dans le poulx & dans les tendons, effraierent le Medecin , aussi-bien que les parens qui se déterminèrent à appeler encore un Medecin. Ce dernier trouva qu'on avoit d'abord trop négligé la saignée à laquelle il eut recours sur le champ ; il passa ensuite aux *délaians* , aux *émulsions* , aux *apofèmes rafraîchissans & laxatifs* , & à certains bols rouges faits avec le *sperme de baleine* , & le *Kermes* ; enfin au *quinquina*. Le poulx

resta toujours convulsif; les urines ne déposèrent point; à peine le Medecin, malgré la violence des redoublemens, se déterminà-t'il encore pour quelques saignées. Le 21^e. jour de la maladie le corps se couvrit d'*exantèmes inflammatoires*, qui se convertirent aussitôt en de petites vessies blanches, remplies d'une serosité *ichoreuse-putride*. Le malade mourut le surlendemain sans agonie; il lui sortit par la bouche après la mort, assez abondamment d'une espece de sanie gangreneuse. Il ne me convient pas de faire des remarques sur la conduite qu'on a tenuë dans cette maladie, je la rapporte seulement comme un exemple de deux sortes de putréfactions, dont l'une commença la maladie, & l'autre la termina; dont l'une prit naissance dans les premieres voies, & l'autre fut dans la masse du sang, l'effet de l'infection de la premiere.

Les crudités bilieuses sont déjà en 319.
partie l'effet de la putréfaction, & elles Crudités bilieuses.
tendent d'elles-mêmes à se corrompre
entierement; mais ordinairement elles
ne restent pas longtems dans les pre-
mieres voies, qu'elles n'y causent des
tranchées, des coliques, des *diarrhées*,
des *dysenteries*, des *tenesmes*, des ar-

deurs d'entrailles, & quelquefois elles se glissent dans la masse du sang & mettent le feu de toutes parts, par la fièvre qu'elles y excitent. Il est important de prévenir ces accidens, par l'expulsion de ces matieres, surtout avant qu'elles causent de tels ravages; car lorsqu'elles ont commencé à faire du desordre, il n'est quelquefois plus permis de débiter par la purgation, qui par son irritation pourroit augmenter le mal, au-lieu d'y remédier; c'est pourquoy on doit saisir le moment favorable pour s'en délivrer au plutôt. Quelquefois la bile que fournit la vésicule du fiel, contribué beaucoup à entretenir ces crudités; c'est pourquoy la voie du vomissement, quand rien ne s'y oppose, est ordinairement préférable à la purgation par en bas, parceque le vomissement vide la vésicule, & met en sûreté par-consequent contre la bile vicieuse qui s'y pourroit trouver; c'est ce que j'ai remarqué en moi-même. Je me trouvai fort incommodé de ces crudités bilieuses; elles me causoient des nausées, des rapports amers, & surtout une effervescence avec une ardeur très-vive dans l'estomac, quatre ou cinq heures après le repas: je me saignai &

n°. 287. [4.]
[5.]

me purgeai sans soulagement. Il fallut me déterminer à prendre l'émétique, qui me fit jetter par le vomissement, beaucoup de bile acre & très-amere. Je fus guéri incontinent & sans retour; ce qui ne seroit pas arrivé, si ces crudités avoient eu pour cause, une chaleur d'entrailles & une débilité d'estomac.

Les crudités atrabillaires, tenaces & poixieuses, de couleur brune ou noire, ou verdâtre, sont, comme nous l'avons expliqué ci-devant, l'effet d'une ardeur excessive d'entrailles, qui racornit les sucs qu'un estomac paresseux manque de digérer. Ces matières prennent d'ailleurs les caractères que leur communiquent les mouvemens spontanés par lesquels elles passent, lorsqu'elles se séjournent dans les premières voies; c'est pourquoi il y en a d'acides, de bilieuses & de putrides. Ce sont des sucs tellement pervertis, qu'ils ne peuvent que devenir de plus en plus malfaisans tant qu'ils ne sont point évacués; mais la difficulté est de parvenir à les enlever à cause de leur tenacité & de la ferocité de leur acrimonie, qui ne permettent de les remuer que très-difficilement & avec danger. Il faut auparavant, comme nous l'avons déjà dit, les amollir,

320.
Crudités
atrabillaires.

no. 296.]

140 *Des vices de la digestion.*

les détremper, & les rendre fluides sans les irriter. Il n'y a que celles que la putréfaction dissout & met en branle, qui puissent & même qui doivent être évacués au-plutôt; car de toutes les matieres putrides qui se trouvent dans les premieres voies, il n'y en a point dont les Anciens aient mieux reconnu la malignité, que de celle des matieres atrabilaires qui paroissent au commencement des maladies; *morbis quibuscumque incipientibus, si atrabilis vel superne, vel inferne exierit lethale.* Je me rappelle actuellement une observation à cet égard, qui convient fort ici. Au mois de Juin 1730 le cocher de M. le Comte de Luce fut saisi d'une fièvre *anxiense* avec *diarrhée*: les dejections étoient noires, d'une puanteur insupportable, avec une acrimonie brûlante qui lui causoit une ardeur & une soif intolérable. Il entroit lors de l'*exacerbation*, dans des agitations & dans des impatiences qui alloient jusqu'à l'emportement. Sa soif étoit si grande qu'il devenoit furieux, lorsqu'on ne lui donnoit pas à boire, aussitôt qu'il en demandoit. Quand on approchoit de lui avec le pot, il s'en faisoit, & quelque promesse qu'on lui fit de ne le point

*Elipoc. aph.
122. sect. 4.*

laisser manquer de boisson, il ne vouloit jamais le rendre qu'il ne l'eut vidé. Le sujet étoit jeune, d'un temperament vif; je le fis saigner sept fois en trois jours, mais parceque rien ne devoit retarder l'évacuation des matieres putrides qui menaçoient dans les premieres voies, je lui fis prendre trois fois l'émetique, tantôt seul, tantôt avec de la mane dans l'espace des trois jours mêmes qu'il fut saignée. On le saignoit dans le commencement & dans le fort des redoublemens, & on le purgeoit sur la fin & dans le tems de la rémission; en sorte que chaque fois la purgation se trouvoit entre deux saignées. De cette maniere, la maladie qui avoit paru avec un appareil des plus effraians, ceda très-prompement.

Excepté les exemples qu'on vient de rapporter, il n'a point encore été question de la saignée dans ce chapitre; parcequ'à la reserve de la disposition atrabilaire, où ce remede peut beaucoup [par le relâchement qu'il cause, dans les membranes des arteres [aider à vaincre cette chaleur d'entrailles qui y fait tout le mal, hors ce cas, la saignée ne convient gueres que par accident: car à l'égard des indigestions bilieuses,

321.

Usage de la saignée dans les indigestions.

nous voions que les convalescens mêmes qui ont été beaucoup saignés dans leurs maladies, n'y sont encore que plus exposés. La saignée ne prévient donc point chez eux, ces mauvaises dispositions. A la vérité elles doivent être imputées, ces dispositions, à l'affoiblissement extrême de l'estomac dans les convalescens, & dans la plûpart des personnes valetudinaires de complexion vive. Cependant dans les sujets qui sont de temperament bilieux, & dont l'estomac est un peu déchû de sa vigueur, la chaleur du temperament, & la bile qui est abondante dans les premières voies, peut contribuer à ces indigestions bilieuses; alors la saignée peut être très-avantageuse pour temperer cette chaleur, pour retarder un peu la formation de l'humeur bilieuse, & pour rendre cette humeur moins abondante: mais ce remede est encore bien plus indispensable, quand ces crudités bilieuses viennent à remüer, & à causer de violentes coliques, des diarrhées & des dissenteries douloureuses, ou d'autres dispositions inflammatoires; car alors il faut promptement y avoir recours, & la proportionner à la douleur & à la fièvre qui accompagne ordinairement ces

accidens ; en ce cas la saignée doit même marcher avant la purgation , de crainte que celle-ci n'augmente l'irritation causée par ces sucS dépravés , qu'il faut tâcher de calmer avant toutes choses par ces saignées & par les remèdes rafraîchissans , dont nous avons parlé pour l'intemperie bilieuse.

29: 288.



CHAPITRE II.

DE LA PUTREFACTION DES HUMEURS.

IL n'y a point dans la medecine , de phénomène plus important & en même tems plus obscur, que la putréfaction des humeurs , j'entens celles qui circulent , & qui sont sous l'action des vaisseaux ; parceque cette putréfaction ne s'y remarque jamais en elle-même, ni par les qualités qui la caractérisent , comme la puanteur , l'alcalisation , &c. Qu'on tire du sang à une personne qui paroît dans le cas d'une grande putréfaction, on ne remarque rien dans son sang qui y fasse connoître cette dépravation : à la verité le vulgaire se laisse souvent tromper à l'aspect du sang en général

322.

Il n'y a point de putréfaction parfaite des humeurs qui circulent.

144 *De la putréfaction des humeurs.*

par des couleurs obscures , sales, blanchâtres, violettes &c. qu'il croit être l'effet de la corruption, & qui en sont cependant des marques absolument fausses.

Ce n'est que par des effets particuliers à la putréfaction, qui s'observent dans certaines maladies, que nous appercevons que nos humeurs sont atteintes du-moins d'une disposition putride; je dis du-moins, parceque tant que nos humeurs sont encore retenues dans nos vaisseaux, & soumises à leur action, il ne paroît point par aucun signe, qu'elles se trouvent jamais dans le cas d'une vraie putréfaction.

323.
L'action des
vaisseaux
rend les hu-
meurs pu-
rescentes:

89. 123.

Quoique l'action de nos vaisseaux empêche que nos humeurs ne tombent spontanément, ou d'elles-mêmes en putréfaction, elle les dispose cependant tellement à devenir putrides, que chassées des vaisseaux, & exposées à l'air, elles se corrompent aussitôt, comme nous l'avons déjà dit, si elles ont souffert longtems ou fortement l'action des vaisseaux. Il y a beaucoup de faits qui prouvent cette verité à n'en pas douter. Par exemple, qu'à l'occasion d'une douleur de dents, un enfant soit saisi d'une fièvre bien violente; les excréments qui
auparavant

De la putréfaction des humeurs. 145
auparavant étoient laiteux presque sans
odeur, ou tirant sur l'aigre, devien-
nent aussitôt bilieux & très-fœtides.

Cette abondance de matieres extré- 324.
mement puantes, qu'on jette sur la fin Putréfaction
fébrile.
des fièvres continuës, est ici l'effet de
l'action des vaisseaux. C'est en ce sens
qu'on dit que toutes fièvres aiguës qui
passent cinq ou six jours, deviennent
putrides: ainsi une fièvre est d'autant
plus putride qu'elle est violente, &
qu'elle dure longtems; c'est pourquoi
toutes les fièvres qui s'étendent jusqu'au
21, rendent ordinairement nos hu-
meurs si putrescentes, qu'elles s'en vont
presque toutes en pourriture; ce qui a
fait dire à *M. Stalh*, que la fièvre réduit Note ad Sat.
Harv. cap.
28.
la masse du sang en *serum*; parcequ'il
ne lui reste quasi plus qu'une serosité
chileuse. Le sang & les anciennes hu-
meurs sont celles qui tombent plus fa-
cilement en corruption.

Il y a une autre putréfaction febrile 325.
plus maligne que la précédente, qui ne Putréfaction
ichoreuse.
se borne pas aux liquides: elle a une acri-
monie si pernicieuse, qu'elle mord sur les
parties, & y excite des inflammations
gangreneuses qui se terminent par une
suppuration putride, ichoreuse; c'est-
à-dire qu'au-lieu de pus elle fournit

146 *De la putréfaction des humeurs.*

une liqueur claire, fort acre & fort pourrissante, telle qu'on la remarque dans plusieurs maladies inflammatoires, comme le *pourpre blanc*, les *petites veroles cristallines*, les *éréripeles milliaires* ou à *phlictaines*, &c. dont les pustules & les *phlictaines* sont remplies d'une humeur limpide, aussi fluide que de l'eau, qui laisse ordinairement après elle une tache noire & gangreneuse. Cette disposition des humeurs est si pourrissante, que les corps de ceux qui meurent de ces maladies, se corrompent incontinent. Il se trouve dans ces maladies, une telle acrimonie ou causticité, que ceux qui sont affligés d'*éréripeles à phlictaines*, sentent une ardeur aussi brûlante & aussi insupportable, que celle que causeroit le feu même appliqué sur la partie souffrante. Il semble que cette putréfaction *ichoreuse*, est toujours occasionnée par quelque volatil contagieux, fort acre & inflammatoire, comme dans la petite verole cristalline, ou par une humeur bilieuse-excrémentueuse, parvenue à un degré d'acrimonie ou de dépravation qui la rend extraordinairement inflammatoire & pernicieuse: ce qui donne lieu de remarquer ici en passant, que la bile excrémentueuse peut produire des effets à peu près semblables à

[2.]
L'humeur bilieuse peut être pervertie en un acre semblable au venin de la petite verole.

ceux du venin de la petite verole cristalline, du pourpre blanc, &c. peut être même, cette putréfaction ichoreuse dépend-elle, dans l'un & dans l'autre cas, de la même disposition dans les humeurs; c'est-à-dire d'une acrimonie bilieuse devenuë si extrême, que la petite verole, qui dans un autre cas seroit très-innocente, ou simplement purulente, se trouve ici ichoreuse & très-maligne.

La disposition putride de nos humeurs est quelquefois si grande dans certaines fièvres malignes, que si elles viennent à s'arrêter en quelque endroit, elles s'y corrompent dans le moment, & la place se trouve gangrenée sans qu'aucun signe avertisse auparavant de cette mortification. J'ai vu plusieurs fois cet effet; entre autres à une fille qui avoit une fièvre maligne, à qui tout le nez tomba le sixième jour, en gangrene dans une nuit, sans avoir senti aucune douleur, & sans que cet accident fut précédé le soir d'aucun signe: je trouvai le lendemain matin cette partie toute livide, froide & sans sentiment: j'y fis des scarifications; il n'en sortit qu'un sang figé & noir. Pour m'assurer de la profondeur de cette mortification, je

326.

Putréfaction
gangreneuse.

fis des taillades & je trouvai cette partie entièrement gangrenée, sans que la malade s'en fut apperçûë, & il fut impossible de la sauver. J'ai vu une autre fille à qui une pareille gangrene arriva aux talons le quinziesme jour d'une fièvre putride, & ensuite à d'autres parties du corps. On peut juger par ces gangrenes inopinées qui arrivent au-dehors, combien il nous perit de malades par celles qui arrivent interieurement dans les fièvres malignes; delà vient qu'il est difficile d'établir aucun pronostic dans ces fièvres. C'est par cette même disposition putride, que dans certaines fièvres, le corps se couvre de taches pourprées & gangreneuses, & que dans la petite verole, les pustules se trouvent entremêlées de ces taches. Il suffit pour cet effet, qu'un sang si disposé à se corrompre, vienne à s'arrêter dans des vaisseaux où il cesse d'être agité, comme dans les capillaires veineux, dans les vaisseaux lymphatiques, où sa disposition peut alors lui permettre de s'insinuer; dans les capillaires arteriels mêmes, si leur jeu vient à être suffoqué par un engorgement extrême. Une disposition scorbutique où le sang a beaucoup croupi, peut aus-

si dans une fièvre, rendre ce sang très-susceptible de cette putréfaction. En effet lorsque le sang croupit, ou qu'il n'est plus préservé de la corruption par le jeu de ces vaisseaux, & qu'il est exposé à une chaleur considérable, il se corrompt promptement: car si les humeurs d'un animal bien sain & vivant, peuvent se putréfier en 28 minutes dans un lieu fort chaud, on ne sera pas surpris que nos humeurs, dans un tems où elles sont tout-à-fait disposées à se corrompre, se corrompent effectivement bientôt, lorsqu'elles viennent à croupir à une chaleur excessive. Il y a une distinction à faire entre ces deux dernieres putréfactions fébriles & la premiere; celle-ci est simplement l'effet de la fièvre ou du jeu violent des vaisseaux, au lieu que dans ces deux derniers, les humeurs sont par avance si disposées à la putréfaction, que la fièvre ne contribuë, pour ainsi dire, qu'à la faire éclore & à en développer la malignité.

Tout le monde sçait que dans les suppurations interieures & putrides, la masse des humeurs s'infecte, & que cette infection y produit une dissolution suivie de sueurs, de *diarrhées*, de dia-

no. 45.

no. 133. [2.]

327.

Putréfaction
colliquati-
ve.

150 *De la putréfaction des humeurs.*

betes qui appauvrissent tellement la masse du sang, qu'elles jettent les malades dans une foiblesse extrême. C'est ce qu'on remarque tous les jours, vers la fin des maladies de ceux qui périssent d'ulceres au poulmon, au foie, &c. Nous avons vû que les corruptions qui passent des premieres voies dans la masse du sang, produissent ordinairement les mêmes accidens ; ainsi on doit regarder la putréfaction *colligative*, comme l'effet d'une corruption étrangere qui a passé dans la masse du sang. On doit donc être attentif à découvrir d'où elle vient, parceque quand elle ne dépend pas de quelque suppuration, la source est ordinairement dans les premieres voies : ou peut-être, est-ce aussi quelquefois un air infecté, qui par son accès dans les premieres voies, porte la contagion dans ces humeurs ; car à l'égard de celui qu'on respire, il ne paroît pas qu'il puisse jamais causer un pareil effet, parcequ'il ne trouve dans les poûmons, aucun passage pour se mêler avec nos humeurs. Il est vrai qu'une vapeur maligne peut suffoquer & enflammer le poûmon ; mais elle ne peut, par cette voie, s'introduire dans nos humeurs, tant que les poûmons sont in-

De la putréfaction des humeurs. 151
regres. Ainsi il y auroit seulement à craindre dans un endroit où l'on soup-
çonne un mauvais air (supposé que la contagion aérienne ait lieu) de manger en cet endroit, ou bien d'y avaler sa salive.

Quand la contagion qui infecte nos humeurs part d'un corps fœtide & putréfié au suprême degré, elle porte alors son coup jusqu'au principe vital, elle en blesse ou interdit les facultés; le pouls & les autres actions nécessaires à la vie, manquent entierement ou presque entierement: nous avons parlé ailleurs de cette espece de putréfaction.

Les saignées doivent, lorsqu'elles sont faites de bonne heure, produire deux bons effets dans la putréfaction fébrile. 1°. Elles rendent les humeurs plus crûes, & par-conséquent moins susceptibles de putréfaction. 2°. Elles diminuent la force du jeu des vaisseaux, & les mettent hors d'état de rendre nos humeurs si *putrescentes*; mais il faut les faire assez abondantes, & assez tôt pour prévenir le mal: car lorsque les humeurs sont perverties, ce remede devient inutile. Il faut de plus la seconder par des alimens les moins susceptibles de putréfaction, & par les remedes les

328.

Putréfaction
sincipale.

n°. 273.

329.

Effets de la
saignée con-
tre la putré-
faction fe-
brile.

[2.]
Regime.

152 *De la putréfaction des humeurs.*

330.
L'usage de la
purgation
dans la pu-
tréfaction
si nplement
febrile,

n^o. 288.

les plus capables de s'y opposer, comme sont les plantes rafraîchissantes, les alimens farineux & aceteux dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Aussitôt que la putréfaction commence à se déclarer par les excréments (ce qui arrive dans les fièvres putrides simples vers le dix ou le douze) il faut avoir recours à la purgation, afin de débarrasser la masse du sang des humeurs déjà perverses, qui en restant sous l'action des vaisseaux, peuvent devenir ichoreuses, gangreneuses, ou colliquatives; ce qui arrive presque toujours, du-moins en partie, lorsque les fièvres passent le 14^e. jour, & qu'elles s'étendent jusqu'au 21. Alors la masse du sang tombe en ruine, & l'on est exposé à de facheux accidents, comme à des mouvemens convulsifs, à des dépôts, à l'engorgement du cerveau, &c. Il faut cependant faire attention que les purgatifs sont des remèdes irritans, qui peuvent être très-nuisibles lorsque la fièvre est considérable, ou lorsqu'il se trouve quelque disposition inflammatoire, surtout dans les viscères de l'abdomen. Il faut à l'égard de la fièvre, choisir les momens de rémission pour administrer les purgatifs. On doit pour plus grande sûreté, entremêler pendant

leur usage quelques saignées , indépendamment de celles qu'on aura faite abondamment dès le commencement.

On est souvent obligé d'en venir à la purgation plutôt que je ne viens de dire , & assez ordinairement dès les premiers jours , quand on soupçonne des ordures dans les premières voies ; alors il faut la placer entre deux saignées , & dans un moment de calme. Mais il y a toujours cette distinction à faire entre la fièvre putride simple , où la putréfaction est totalement l'effet de la fièvre , & la fièvre putride maligne , où tantôt c'est la putréfaction qui est la cause de la fièvre , & tantôt c'est la fièvre , au contraire qui fait éclore cette putréfaction soit ichoreuse , soit gangreneuse. La fièvre putride simple n'est suivie de putréfaction , que lorsque le jeu excessif des vaisseaux a eu tems de pervertir les humeurs , après les avoir fait auparavant passer par cet état d'inflammation qui condense & racornit le sang & les autres sucs albumineux. Ce premier état , c'est-à-dire cet état d'inflammation des humeurs, est très-oppoſé à la purgation ; non-seulement elle ne peut alors rien faire sortir des vaisseaux , mais elle aug-

154 *De la putréfaction des humeurs.*

mente encore considérablement l'incendie par son irritation , & les matieres que le ventre fournit par les seles dans ces premiers tems , ne sont qu'un lavage de quelques ordures des premieres voies , délaïées dans la boisson , & qui sont sans suite , sans liaison , sans beaucoup d'odeur. Mais quand par la suite la masse du sang vient à fournir , on apperçoit que ces matieres prennent une consistance plus égale ; elles commencent à devenir fort fœtides, à ressembler à une purée claire, & à indiquer alors la purgation , & les lavemens laxatifs. On doit d'abord y aller doucement par les *minoratifs savonneux-acides*, comme l'hidromel, la manne , la casse , les tamarins, les électuaires de même genre; parceque dans cet abord, l'inflammation de la masse du sang demande encore beaucoup de circonspection par rapport aux purgatifs : mais lorsque la fonte putride se déclare par d'abondantes évacuations qui viennent d'elles-mêmes, ou à la moindre incitation , on n'a pas tant à craindre les effets de la purgation ; parceque cette fonte relâche considérablement les solides , & ceux-ci deviennent moins susceptibles de *crispation* & d'emportement. Cette fon-

te & cette détente arrivée, on peut donc penser à terminer la cure de la maladie par une purgation presque continuë, sans interrompre cependant l'usage des antiputrides. Il faudra mêler aux purgatifs les sels neutres laxatifs qui ont peu d'acrimonie, & qui résistent à la pourriture, comme le cristal mineral, le *nitre*, & surtout le *sel de Glaubert*. Les lavemens sont aussi d'un grand secours, & on peut notamment vers la fin, lorsque la tête s'entretient un peu chargée, & que le ventre est souple & obéissant, on peut, dis-je, rendre la purgation un peu plus efficace par quelque électuaire purgatif; les clisteres purgatifs même conviennent aussi très-fort. J'ai vû un Praticien ajouter trois ou quatre tiges, & quelquefois plus de *gratiola* ou herbe à pauvre homme: ce remède me parut un peu suspect, je le croiois trop irritant; mais par l'usage que j'en ai fait moi-même dans les cas où la tête restoit embarrassée, j'ai trouvé qu'on ne pouvoit rien employer de meilleur, ni de plus simple, que quelques tiges entières de cette plante bouïllies dans une décoction rafraîchissante, & émoliente, telle qu'on en fait avec la laitue, la feuille de violette, la bette, la mau-

156 De la putréfaction des humeurs.

ve, la guimauve, le lenecón, la parietaire. On ajoute le miel *nenuphar*, ou le miel violat : on a de cette façon des lavemens qui sans fatiguer le malade & sans irritation, procurent des évacuations abondantes.

331.
Cure des putréfactions fébriles, malignes.

L'usage de la saignée dans les putréfactions fébriles malignes, surtout dans la putréfaction *ichoreuse*, où le jeu excessif des vaisseaux est toujours l'instrument qui opère ou qui fait éclore cette putréfaction, & qui en développe la malignité, qui la porte à son dernier degré d'acrimonie, l'usage de la saignée, dis-je, n'est pas moins avantageux que dans le cas précédent. Le caractère inflammatoire de cette putréfaction *ichoreuse*, demande de plus qu'on se mette par la saignée, en garde contre cette disposition meurtrière qui termine la scène par des inflammations gangreneuses, qui ne reconnoissent plus de remèdes dès qu'elles sont arrivées. D'ailleurs il faut être d'abord fort circonspect sur l'usage de la purgation, quoique dans la suite elles ne deviennent pas moins nécessaires que dans la putréfaction fébrile simple ou benigne ; car enfin il faut délivrer la masse du sang des humeurs corrompues qui y causent tou-

De la putréfaction des humeurs. 157
jours de plus en plus du désastre. Mais il n'y a point de remède par lequel on puisse mieux se précautionner contre l'irritation de la purgation, que la saignée secondée des remèdes rafraîchissans & humectans. La putréfaction gangreneuse anticipe souvent sur tous les autres genres de putréfaction; c'est pourquoi il faut être attentif aux symptômes qui l'accompagnent, & surtout à la véhémence de la fièvre, pour ne pas manquer d'arrêter par la saignée la principale cause de cette putréfaction, & pour s'opposer encore à celle-ci en entretenant par ce remède, autant qu'il est possible, de la crudité dans les humeurs.

Comme la putréfaction colliquative est ordinairement l'effet de quelque matière putride qui vient infecter la masse des humeurs, & que cette putréfaction commence avec la fièvre, qu'elle la devance même, ou plutôt qu'elle la cause ordinairement, la purgation est la principale indication qui se présente, lorsque l'on soupçonne que la cause est dans l'estomac. Si cette colliquation dépend au contraire de quelque suppuration, la purgation convient peu. Dans les fièvres *colliquatives* épidémiques que l'on remarque venir de la disposition de

332.

Cure de la
putréfaction
colliquative.

158 *De la putréfaction des humeurs.*

*Feu M. Chi-
rac premier
Medecin du
Roi obser.
gener. &c.*

l'air, les purgatifs ne paroissent gueres plus avantageux, du-moins dans le commencement de la maladie; mais quand c'est l'estomac qui fournit ces matieres qui causent l'infection, on ne scauroit trop se hâter de vider les premieres voies; ce n'est que par là, comme nous l'apprend un Medecin celebre & consommé dans la pratique, qu'on peut enlever la cause des flux de ventre qui accompagnent les fièvres putrides: c'est là le cas qui s'accommode le mieux de la methode de plusieurs Praticiens renommés, qui purgent dans les fièvres continuës depuis le commencement jusqu'à la fin, par le moien d'apozêmes laxatifs, ou d'autres lavages purgatifs, & quelquefois émétiques, en se precautionnant par des saignées suffisantes contre les desordres que pourroit causer cette methode. Cependant il faut remarquer que dans cette putréfaction, il y a des cas où la saignée est bien plus nécessaire que dans d'autres; c'est surtout lorsque le pouls se trouve convulsivement concentré, ou serré avec des mouvemens convulsifs, soit qu'il y ait sueur ou flux de ventre; car ce resserrement convulsif du pouls, dénote une irritation bien excessive pour que cette contraction

puisse tenir dans un cas où la dissolution des humeurs, qui est l'effet de cette putréfaction colliquative, dispose des vaisseaux à un grand relâchement. Cette grande irritation & ce froncement ne s'accommode nullement de la purgation, il faut absolument les soumettre auparavant par les saignées & par des humectans antiputrides, secondés de calmans préparés avec l'opium employé en petite dose. L'extrême soif qui est excitée ici par une acrimonie plus ou moins alcaline & brûlante, demande une boisson continuelle, toujours un peu chargée de remèdes temperans, rafraîchissans, aigrélets, salins, & variée en forme de tisane, d'infusions d'apozème, de julep, d'émulsions, toujours servis abondamment ; mais évitez de faire entrer dans les émulsions, des choses trop huileuses & trop susceptibles de rancité & d'acrimonie bilieuse.

Si la dissolution des humeurs est extrême, qu'elle cause une grande détente suivie de sueurs continuelles & abondantes, qui jettent les malades dans une foiblesse mortelle, on doit, 1^o. mettre tout en œuvre pour empêcher le progrès de cette putréfaction & de cette dissolution ; il faut avoir recours aux

160 *De la putréfaction des humeurs.*

aigrelets médiocrement astringens ; comme le sirop de *berberis*, de *coïn*, d'*alkermes*, de *grenades*, & semblables, & aux absorbans terrestres, comme les *coraux*, les yeux d'*écrevisses*, la *confection d'hiacinte*. La tisane sera faite avec la *raclure de corne de cerf*, d'*ivoire*, avec les *santaux*, la *crème d'orge*, la *pomme de reinette*. Les esprits acides donnés à une agréable acidité dans la tisane, dans les juleps ou autres préparations, conviennent très-fort ici. 2°. Il faut penser à relever un peu le ton des vaisseaux par des cordiaux mêlés aux remèdes antiputrides, dont on vient de parler ; mais il faut que ces cordiaux ne soient point irritans, comme le sont les sels volatils, les huiles essentielles & alkoolisées, qui sont des *fébrifuges* qui ne soutiennent le pouls qu'en agaçant les vaisseaux, & en disposant leur jeu à rendre encore la putréfaction plus maligne. Les cordiaux qui conviennent ici doivent être médiocrement animés, incapables de roidir le pouls, tels sont les compositions *opiées*, comme le *thériaque*, le *diascordium*, tempérées par des remèdes rafraîchissans. La préférence qu'on donne à ces compositions, est dûë surtout à l'*opium* qui leur donne

[2.]
L'usage de
l'*opium* &
des compo-
sitions *opiées*.

cet avantage que sans exciter trop rudement les vaisseaux, & sans leur faire perdre leur souplesse, elles les dilatent & les retirent de leur affaîssement, & que sans mordre sur la tiffure des liquides, elles les raréfient doucement, & suppléent à leur ressort détruit par la putréfaction. *L'opium* est une substance en partie résineuse & volatile qui, comme les autres de même genre, est un peu stimulante: mais elle a une huile étherée, fournie d'un esprit recteur qui a une affinité particulière avec nos esprits animaux, qui reprime & soumet leurs mouvemens irréguliers, apparamment parceque cet esprit est trop dénué de parties salines & trop sulphureuses, car les huiles étherées qu'on dépouille de leur partie saline, deviennent calmantes & anodines: quoiqu'il en soit, il rend les esprits animaux moins susceptibles de déterminations extraordinaires, ou moins obéissans à la moindre irritation, & en moderant leur agilité, il les assujettit à s'en tenir à leurs routes les plus fraiées, & à un mouvement moins capable de dominer opiniâtement les solides.

Ce frein & cette faculté un peu stimulante qui se trouvent ensemble dans

162 *De la putréfaction des humeurs.*

un même remede, sont deux vertus qui se contrebalancent, & qui peuvent selon le besoin, être réciproquement renduës superieures l'une à l'autre. Si les vaisseaux sont trop flasques, trop relâchés, on emploie les compositions cordiales opiées, où la vertu stimulante de l'opium est augmentée; si on s'apperçoit au-contraire par un resserrement, par quelques mouvemens irréguliers, par un peu de dureté dans le poulx, de quelque chose de *spasmodique* ou de convulsif dans les vaisseaux, on doit s'en tenir à l'opium simple; & si on veut le rendre encore plus calmant qu'il n'est naturellement, on le mêle à des émulsions, à des juleps rafraîchissans. Ainsi on est le maître de diriger ce remede, comme il convient selon les cas; par ce moien on a un cordial & un calmant tout ensemble, capable de relever le jeu des vaisseaux trop consterné & trop languissant, ou contraint & déréglé par un mouvement desordonné des esprits; capable d'appaiser les douleurs & les autres importunités qui fatiguent les malades; capable de moderer les évacuations qui ne se font que par irritation, & qui épuisent les forces, & de procurer au- contraire

celles qui sont au desir de la nature, & qu'un froncement convulsif des sécrétaires retient : c'est ainsi qu'il ménage & facilite souvent des sueurs salutaires, surtout lorsque le désastre des lues albumineux est si grand que la coction ne peut avoir lieu. Alors la nature se débarrasse dans certain cas par cette voie, & dans des tems peu réglés, de l'humeur morbifique ; ce qui arrive quelquefois dans les fièvres malignes ou *pestilentielle*s, lorsqu'on s'y attend le moins. C'est pourquoi *Sidenham* ce Praticien célèbre, regardoit l'opium comme l'insigne, & presque le seul cordial qui lui fût connu.

On doit néanmoins être fort attentif à s'en abstenir, lorsqu'on redoute quelque dépôt ou engorgement, comme il en arrive souvent en effet sur la fin des fièvres malignes putrides: alors c'est à la saignée, à la purgation & aux autres remèdes propres à faire diversion, auxquels on doit avoir recours. La foiblesse même ne doit point nous retenir ; mais on peut pendant l'usage de ces remèdes, surtout de la saignée, soutenir les forces par des cordiaux tempérés. C'est même pour prévenir ces sortes de dépôts, notamment les dépôts inflam-

164 *De la putréfaction des humeurs.*

matoires, que la plupart des Praticiens ne s'abstiennent pas des saignées, même abondantes dans la putréfaction colliquative accompagnée de sueurs continues; & l'on a souvent reconnu que c'est un puissant secours pour réprimer ces sueurs excessives, parceque la crudité qu'elle occasionne dans les humeurs, modere beaucoup l'activité de l'acre dissolvant qui cause la maladie.

333.
Remedes
contre la pu-
tréfaction
sincopale.

Dans la putréfaction sincopale où le principe vital est immédiatement affecté, l'opium n'est pas le cordial qui convienne pour ranimer les forces, parceque l'opium qui est un sedatif, feroit encore languir davantage le mouvement des esprits animaux. Ce remede, comme nous l'avons dit, est excellent lorsque la force ne manque que du côté de la partie purement instrumentale, comme sont les humeurs; mais quand c'est le principe de la vie qui est lui-même suffoqué, il faut le réveiller & lui redonner cette activité nécessaire pour entretenir les opérations de la machine: on doit néanmoins avoir égard que les cordiaux qu'il convient employer, soient malgré leur activité, toujours opposés à la putréfaction. C'est pourquoi on n'a rien de meilleur que le *vinaigre*

De la putréfaction des humeurs. 165
rhériacal, l'esprit salin de *Minderus*
qui est un sel volatil alcali soulé d'esprit
de vinaigre. Les potions cordiales spi-
ritueuses peuvent aussi avoir lieu ; mais
il faut qu'elles soient tempérées par les
acides, comme les sirops aigrélets, &
quelques gouttes d'esprit de souphre.
Du reste cette putréfaction se traite
comme la précédente, mais il faut fai-
re attention que les remedes qu'on peut
ordonner contre la pourriture, ne peu-
vent servir tout au plus qu'à s'y op-
poser, & nullement à y remédier, lors-
qu'elle est arrivée ; car *à putrefactione*
non datur regressus, c'est pourquoi on
doit promptement prendre les devants
dans les fièvres putrides malignes. au-
trement la putréfaction prend le-dessus,
de maniere qu'il n'y a plus à compter
sur les remedes antiputrides. Il faut au-
surplus être fort attentif à démêler dans
les fièvres sincopales, si la débilité du
principe vital ne vient point de l'in-
flammation de quelque viscere fort sus-
ceptible d'impression, comme l'esto-
mac, le diaphragme : car alors la
purgation seroit pernicieuse. On s'y
trompe quelquefois au grand malheur
des malades. Le meilleur moien de l'é-
viter, c'est d'examiner & de toucher

la region de l'estomac , & le ventre , pour voir s'il n'y a ni tension , ni douleur. Il y a encore une attention à faire sur l'usage de la saignée & de la purgation, qui est de bien examiner si cette putréfaction sincopale ne vient point de quelque suppuration fœtide ; car la saignée seroit entierement inutile , & les purgatifs ne peuvent qu'augmenter la fonte des humeurs , & être très-nuisibles.

*Voiez Bonnet
sepulchre.*

+++++

CHAPITRE III.

DE L'ACRIMONIE DES HUMEURS.

NOus ne traiterons ici que de l'acrimonie propre des humeurs : nous ne nous arrêterons point à ces acrimonies étrangères , ou qui peuvent venir du dehors , dont on ne connoît ni la nature , ni l'origine , & qui en passant dans nos humeurs, causent par leur incompatibilité avec les parois de nos vaisseaux , les inflammations & les fièvres épidémiques , & contre lesquelles on ne peut rien faire, sinon que de se régler sur les effets qu'elles produisent, soit

dans les liquides, soit dans les solides.

Les acrimonies qui naissent de nos humeurs mêmes, sont ou passagères ou habituelles.

334.

Les acrimonies sont ou passagères ou habituelles.

Les acrimonies habituelles sont de deux sortes, bilieuses & mélancoliques.

335.

Acrimonies habituelles.

La bilieuse dépend d'un sel volatil-sulfureux plus ou moins inflammatoire selon qu'il est plus ou moins volatilisé: c'est elle qui entretient toutes ces petites éruptions inflammatoires, qui dans certaines personnes affectent continuellement la peau, surtout celle du visage: elle vient de ce que ici la bile excrémenteuse ne se débarrasse jamais parfaitement.

L'acrimonie mélancolique vient d'un sel plus grossier & moins vis, qui ne cause point d'inflammation, du moins d'inflammation sanguine: car les acrimonies sanieuses & virulentes mêmes, qui infectent la masse des humeurs, ne sont ni fort turbulentes ni inflammatoires, quoique cependant elles soient atteintes d'un degré de putréfaction, capable d'augmenter beaucoup l'acrimonie de ces matières. L'effet de ces dernières est d'entretenir une fièvre lente, & des douleurs vagues semblables à celle du rhumatisme: ce qui donne à penser que la cause de cette dernière maladie, dé-

pend d'un sel de même genre ; c'est-à-dire plutôt d'un sel essentiel que d'un sel huileux exalté : car malgré les douleurs considérables qu'on ressent dans le rhumatisme , il ne survient ordinairement point pour cela de fièvres ardentes , ni d'inflammations parfaites.

336.
Différence
entre l'acri-
monie bilieuse, & la
mélancolique.

n^o. 116. (3.)
[4.]
n^o. 127. [2.]
[3.]

Tous les sels sont capables d'acrimonie ; mais , comme nous l'avons remarqué , il y a une différence infinie , par rapport à l'activité , entre celle des sels volatils huileux , & celle des sels essentiels. Ces deux genres de sels excitent dans nos humeurs , des effets qui nous y font aussi appercevoir de deux genres d'acrimonie, qui, par leur activité , répondent parfaitement à ces deux genres de sels ; car cette acrimonie que nous venons d'attribuer aux sels essentiels de nos humeurs , est effectivement très-moderée, & elle le doit être véritablement, comme nous l'avons prouvé à l'article des sels, en comparaison de celle qui excite ces fièvres ardentes , ces feux ou ces érépèles brûlans , que les Anciens ont de tout tems attribuées à une acrimonie bilieuse. Le plus haut degré d'acrimonie que puisse acquérir le sel essentiel , est celui où il parvient par l'alcalisation , lors de la putréfaction
de

de nos humeurs ; mais cette acrimonie n'est rien , comme on l'a prouvé ailleurs , en comparaison de celle que les sels volatils-huileux prennent aussi dans la putréfaction. Or c'est dans l'humeur mélancolique, comme on l'a remarqué , où réside le sel essentiel. C'est donc cette humeur qui est le siege de ce genre d'acrimonie , qui est propre au sel essentiel, laquelle, quoique la moins violente, cause cependant chez nous nombre d'affections douloureuses, que l'on garde quelquefois toute la vie sans beaucoup de danger , & sans attirer ni inflammations languines parfaites , ni suppurations en conséquence , ni aucun autre desordre , si ce n'est à la suite de quelque congestion , ou de quelque long croupissement, qui peu-à-peu donne lieu à un mouvement intestin putréfactif suivi d'une suppuration putride , si on peut l'appeller suppuration , car ce nom semble ne convenir qu'à un mouvement inflammatoire qui convertit nos humeurs en pus. Or le pus est une humeur qui n'est point encore actuellement atteinte de putréfaction , qui souvent est même presque autant acescente que putrescente ; à la différence des matieres sanieuses qui sont

n^o. 46. [6.]
121. [3.]

n^o. 171. 175.
176.

[2.]
Difference entre la suppuration purulente, & la putride.

170 *De l'acrimonie des humeurs.*

l'effet d'une putréfaction du - moins commencée.

no. 98. [2.] L'acrimonie qui résulte de ces supurations putrides, doit être rapportée à l'acrimonie mélancolique, parcequ'elle dépend principalement du sel essentiel; car l'acrimonie qui dans la putréfaction dépend du sel volatil huileux, suppose, comme on l'a remarqué, une putréfaction au suprême degré, que l'on n'apperçoit gueres dans les sanies & dans les virus. Les virus ont à la vérité quelque chose de malin & de contagieux, qui suppose déjà un degré de putréfaction un peu avancé, mais ce degré ne va pas jusqu'au développement des sels volatils huileux, car ils produiroient des accidens bien plus destructifs que ceux qui sont ordinaires à ces virus.

337.
Diverses formes d'acrimonies mélancoliques habituelles.

L'acrimonie mélancolique est ou le produit du croupissement, ou du jeu des vaisseaux. Celle qui résulte du croupissement est ou acide, ou rance, ou bien putride, selon que l'humeur qui croupit, est plus ou moins susceptible de fermentation ou de putréfaction, ou bien de l'une ou de l'autre tout ensemble. Les humeurs qui tombent dans le cas de fermentation ou d'acidité,

sont les sucres caseux qui n'ont pas encore beaucoup souffert l'action des vaisseaux, & qui croupissent dans un endroit où l'air a accès ; ce qui n'arrive gueres que dans l'estomac.

Les sucres croupissans qui sont susceptibles de putréfaction, sont tous ceux qui sont enfermés ou retenus dans les vaisseaux, où l'air extérieur ne peut les affecter immédiatement, comme il arrive enfin au sang qui croupit dans les veines des scorbutiques.

Ceux qui sont susceptibles de rancidité, sont du-moins en partie gras ou butireux, peu travaillés par l'action des vaisseaux, & qui se trouvent exposés à l'air, comme dans les ulcères *scrophuleux* ; car les matieres *scrophuleuses* paroissent les plus crues de tous les sucres qui viennent à croupir dans leurs canaux. L'acrimonie *psorique* pourroit aussi appartenir à des sucres crus, dépravés par l'air qui rend ces sucres croupissans dans les voies de la transpiration susceptible de fermentation, comme on s'en apperçoit par les sueurs qui quelquefois sentent l'aigre. On peut même penser que les acrimonies cutanées, qui résultent de ces humeurs crasses qui croupissent à l'extrémité des sé-

crétoires de la peau, peuvent avoir part à un mouvement spontané qui les rend rances & ensuite putrides. De tous ces differens états dépendent toutes les différentes sortes d'acrimonies sanieuses & virulentes.

Mais il est très important de remarquer, que ces acrimonies extraordinaires, telles que les virus chancreux, scorbutiques, scrophuleux, véneriens, Phthisiques, &c. ne peuvent, comme les acrimonies excrémenteuses, avoir d'affinité avec aucun sécrétoires; parceque ces virus ne se produisant point naturellement chez nous, la nature n'a point dû avoir en vûë leur excrétion. On ne doit donc point être étonné qu'ils sont si rebelles, qu'ils passent même des peres & meres dans les enfans; que non seulement ils restent toujours dans nos humeurs, mais qu'ils s'y multiplient, & y deviennent de plus en plus pernicieux. Il n'y a point chez nous de filtre pour eux: ils ne peuvent par-conséquent être expulsés; car aucun filtre ne peut ni les supporter, ni leur livrer passage; & d'ailleurs tenant beaucoup de la putréfaction, ils doivent être *auctifsiques* ou pullulans. Ce n'est donc que par extinction au moyen de quelque remede spe-

cifique , qu'ils peuvent être domptés , ou du-moins adoucis au point de pouvoir être reçûs par quelques-uns de nos secrétoires , comme fait le mercure par exemple à l'égard du virus vénérien.

Le jeu des vaisseaux qui doit rendre continuellement à dépoüiller nos humeurs de leur partie saline , & à former de celle-ci , la plûpart des sucx excrémenteux , pour être expulsés avant que leur acrimonie soit parvenue à un degré qui puisse la rendre nuisible ; car plus les sels , soit volatils-huileux , soit essentiels sont travaillés , plus ils deviennent mordans & irritans. Si ces sels essentiels (car c'est d'eux dont il est question présentement) manquent donc alors d'être expulsés , ils donnent un autre genre d'acrimonie mélancolique qui differe des précédentes , en ce que celles-ci sont des suites du croupissement , & que celle-là est le produit du jeu des vaisseaux. Par exemple , si ces sels manquent à se débarrasser des sucx *muqueux* qui doivent servir d'enduit aux parties , ces sucx n'ont point cette douceur qui convient pour garantir nos parties contre toute acrimonie ; au - contraire ils portent eux-mêmes une salure qui augmente de plus en plus. Delà vient vrai-

174 *De l'acrimonie des humeurs.*

semblablement les douleurs rhumatif-
santes & gouteuses de cause froide, qui af-
fectent les parties membranueuses & ner-
veuses des jointures, des muscles, &c.
De même si les sucs excrémenteux char-
gés de ces sels essentiels qui doivent
être expulsés, manquent d'enfiler les
voies de décharges, soit parceque le
degré d'affinité entre le *secrétoire* &
l'*excrément* vient à changer (ce qui dé-
range les excrétions) soit que les ex-
crétions elles-mêmes sont empêchées
par quelque autre cause, ces sucs ex-
crémenteux restent dans la masse des
humeurs & sous le jeu des vaisseaux, où
leurs sels se développent de plus en plus
& deviennent de plus en plus acres. Ils y
entretiennent une saumure, ou une
pituite salée appelée par les Anciens
serum salsum; & ce *serum* est d'autant
plus difficile à détruire, que le défaut
de sécrétion dont il dépend, est diffi-
cile à rétablir. De cette *pituite salée* vien-
nent ordinairement la *toux*, le *cozisa*,
les *fluxions*, ou les *inflammations blan-
ches*, les *rhumatismes*, la *goute*, les *acri-
monies d'urines*, les *maladies catarrha-
les*, les *distillations serenses*, &c.

338. Toutes ces acrimonies habituelles
Remedes dé- sont très-opiniâtres, on n'a point
purans con-

encore de remèdes certains pour débar-
 rasser nos humeurs de cette salure. Ce-
 pendant on a ordinairement recours à
 certains aperitifs & *Diaphétiques*, com-
 me propres à purifier le sang, & à en-
 traîner ces matieres excrémenteuses
 par leurs sécrétaires propres: ces re-
 mèdes sont le *cerfeuil*, le *creffon*, la *pim-
 pinelle*, la *fumeterre*, la *veronique*, le
chamedris, le *chamapitis*, le *gayac*, la
falsépareille, le *sassafras*, la *squine*, les
cloportes, les *bezoards*, la *vipere*, l'*an-
 timoine crud*, l'*antimoine diaphoretique*,
 l'*antihéctique de Poterius*, les *teintures
 d'antimoine*, le *mars diaphoretique*, &c.
 Les charlatans sont continuellement
 occupés à la recherche de ces prétendus
 dépurans, sans y avoir pu réussir, sinon à
 tromper les crédules: cependant la me-
 decine auroit besoin de s'enrichir de
 quelques spécifiques pour détruire ces
 acrimonies, qui fussent par exemple
 aussi souverains que le mercure, qu'on
 a découvert depuis environ deux siècles,
 contre celle du virus vénérien.

Le parti de l'*inviscation* paroît encore
 le plus sur que l'on puisse prendre contre
 les acrimonies habituelles; mais tou-
 jours est-il vrai que c'est une voie très-
 longue, & qui n'est pas possible pour

tre l'acrimo-
 nie habituel-
 le.

349.

Adoucissans
 contre les
 acrimonies
 habituelles.

toutes sortes de personnes : car pour cet effet nous n'avons gueres que le lait, qui ne s'accommode pas facilement de tous les estomacs, & il faut d'ailleurs en user si longtems pour ne pas dire sans discontinuer, dans ces acrimonies habituelles, qu'il y a peu gens qui veulent s'y assujettir. *L'incrustation* a été tentée à l'aide des absorbans, comme *l'antihéctique* de Poterius, le *diaphoretique mineral*, les *yeux d'écrevisses*, &c. mais assez en vain. La saignée ne peut pas être non plus d'un grand secours ici, où la maladie dépend d'un vice absolu des solides ou des liquides. On peut cependant y avoir recours dans les tems où ces acrimonies sortent de leur degré ordinaire, & qu'elles causent des accidens qui sont du ressort de ce remede, comme des douleurs inflammatoires, une toux extraordinaire, &c. La saignée rabat la ferocité de ces acrimonies en rendant les humeurs plus cruës, pourvû que ce ne soit point une acrimonie sanieuse ou virulente, car la saignée peut encore moins dans ce cas que dans tout autre.

340.
Acrimonies
passageres.

Les remedes sont plus avantageux, quand il n'est question que d'acrimonie passagere, soit bilieuse, soit mélanco-

lique ; parceque la cause ne persistant point, les remèdes même ceux qui n'ont qu'un effet passager , comme la saignée , les mucilagineux & les adoucissans , peuvent vaincre entièrement ces sortes d'acrimonies , dans le détail desquelles nous n'entrerons pas , parceque dans la section suivante, nous parlerons de la plûpart des maladies qu'elles causent.

Remarquons seulement ici que parmi ces acrimonies passageres il y en a deux , dont on parle beaucoup , & qui existent rarement dans nos humeurs : c'est l'acrimonie acide , & l'acrimonie alcaline.

Cette dernière n'est autre que l'acrimonie des sucs parvenue à un suprême degré de putréfaction : on dira peut être qu'il n'est pas toujours vrai que l'alcalisation soit un effet de la putréfaction , puisque sans cette cause elle peut aussi avoir lieu , du-moins en partie. La semence de senevé sans être putréfiée , & selon quelques-uns la bile , contiennent des sels déjà fort alcalisés. La putréfaction ne consiste donc pas seulement dans l'alcalisation des sels, mais aussi dans la dépravation des huiles. Cet exemple ne tire point à conséquence ,

[2.]

Les acrimonies acide & alcaline sont rares.

22. 112.

29. 98.

car à la reserve donc de la bile de la vésicule, nous ne connoissons point d'humeurs susceptibles d'acrimonie alcaline, que par une putréfaction complete, ce qui ne peut avoir lieu chez nous, c'est-à-dire dans nos vaisseaux; car la mort arrive avant que nos humeurs puissent s'y corrompre à ce point.

Comme le jeu des vaisseaux est un préservatif contre l'acidité des humeurs, on comprend bien que celles qui circulent, & qui sont continuellement travaillées par l'action des vaisseaux, ne peuvent devenir acides, joint que dans nos vaisseaux, les causes qui doivent concourir à une fermentation acetuse, n'ont point lieu: l'acidité devient donc impossible à l'égard des humeurs qui sont renfermées dans les vaisseaux.

Si nos humeurs se trouvent atteintes de l'une ou de l'autre de ces dernières acrimonies, je veux dire, alcaline ou acide, il faut qu'elles viennent d'ailleurs, & souvent c'est des premières voies, notamment l'acide; mais dès que celle-ci vient à passer dans les vaisseaux, elle y trouve son correctif qui est le jeu même des vaisseaux. On soupçonne que la plûpart des maladies des

De l'acrimonie des humeurs. 179
enfans viennent de cette acidité, parce-
que les absorbans leur sont presque tou-
jours salutaires: le bon effet de ces sortes
de remèdes dépend de ce qu'ordinaire-
ment leurs maladies viennent d'un lait
qui s'aigrit dans leur estomac, ou qui y
devient bilieux. Les absorbans convien-
nent très-fort dans l'un & dans l'autre
cas: leur succès ne dénote donc pas plu-
tôt une acidité qu'une dépravation bi-
lieuse de ce même lait.

Nous remettons à la fin de cet ou-
vrage à parler des indications pour réi-
terer la saignée qu'on peut tirer de
l'inspection du sang; parceque l'intel-
ligence de cette matière dépend de plu-
sieurs choses qu'on n'a pas encore trai-
tées.





SECTION TROISIEME.

Indications pour la saignée, prises des maladies qui dépendent tout ensemble, des effets reciproques des solides sur les liquides, & des liquides sur les solides.

CHAPITRE PREMIER.

DES EMBARRAS DE LA CIRCULATION.

341. **L**es interruptions de la circulation arrivent en deux manieres, par l'engorgement, ou par la constriction des vaisseaux; car les liquides peuvent engorger les canaux & s'y boucher à eux-mêmes le passage, & les canaux de leur côté peuvent aussi se resserrer & refuser le passage aux liquides. Ces deux causes, l'engorgement & la constriction des vaisseaux, doivent être soigneusement distinguées, parcequ'elles fournissent des indications très-differentes. Le simple engorgement demande qu'on agisse sur les liquides mêmes, qu'on remuë, qu'on déplace, qu'on rende plus meables
- Deux causes générales des embarras de la circulation.
342. Ces deux causes fournissent des indications différentes.

ces liquides qui bouchent, & qui engorgent les conduits. La *constriction* veut au-contraire qu'on s'attache aux vaisseaux, qu'on les relâche, qu'on leve ces étranglemens qui arrêtent les liquides. L'engorgement des vaisseaux vient de leur insuffisance, qui fait qu'ils se laissent engager ou accabler par les liquides qui leur sont envoyés; de maniere que ces liquides s'y trouvent comme en repos, ou sans agitation de la part de ces vaisseaux : ainsi point d'inflammation, point de vraie suppuration; car toute inflammation vient de l'agitation extrême des liquides par l'action des solides. Le sang arrêté dans un lieu où il n'est pas fortement battu & agité, ne s'enflamme point, il ne se change point en pus, il se corrompt; celui des *echimoses*, celui qui *s'extravase*, celui qui croupit dans ses vaisseaux, comme dans les dispositions *scorbutiques*, la matiere que donnent les abcès du foie, qui ressemble plus à une lie de vin qu'à du pus, parceque la veine-porte, où réside presque tout le sang de ce viscere, n'a point d'action; tous cescas, dis-je, en fournissent des exemples si ordinaires & si sensibles, qu'il n'est pas permis de douter que l'inflammation du sang n'a point

343

Les effets
différens de
ces deux
causes.

nº. 29. 30.

lieu sans l'action des vaisseaux.

[2.]
D'où dépendent les embarras inflammatoires

Il n'en est pas de même du sang qui se trouve arrêté dans les artères, dont le jeu n'est pas aboli ou empêché, où il est au-contraire excité par quelque cause irritante, comme lorsqu'un âcre fort actif & fort vif vient à irriter les capillaires artériels, au point d'exciter des resserremens ou des contractions *spasmodiques* capables de fermer le passage aux globules du sang, surtout vers l'extrémité de ces capillaires, où ordinairement ce passage est déjà naturellement si étroit, qu'on remarque avec le microscope, que les globules du sang sont obligés de changer de figure & de s'allonger pour y passer. Ainsi pour peu qu'une irritation vienne à froncer ces extrémités capillaires, le passage s'y trouve inmanquablement trop étroit pour ces globules. On comprend donc aisément, pourquoi un sel volatil, une huile essentielle, appliqués & retenus sur une partie saine, peuvent y causer une inflammation; pourquoi les cantharides prises intérieurement suscitent des inflammations dans les viscères, surtout à la vessie; pourquoi une vapeur purride retenue, à qui l'on procure une sortie subite, enflamme les poudrons

de ceux qui la respirent ; pourquoi un purgatif , particulièrement un purgatif résineux pris dans une dose excessive , ou dans un tems de fièvre , porte l'inflammation dans les premières voies ; pourquoi les remèdes chauds , actifs , spiritueux sont si nuisibles dans les dispositions inflammatoires ; pourquoi au contraire les remèdes relâchans & adoucissans y sont si salutaires. Toutes ces drogues inflammantes, dont je viens de parler, sont trop fines, trop remuantes pour obstruer ou tamponner les passages des liqueurs, ou pour fixer celles-ci. Il est manifeste que ce ne peut être que par la crispation qu'elles causent dans les vaisseaux, qu'elles peuvent interrompre la circulation, & causer des inflammations d'autant plus considérables qu'elles sont fort irritantes, & qu'elles excitent violemment l'action des vaisseaux.

On voit par ce détail combien il est important de distinguer dans le traitement des embarras de la circulation, la cause qui les fait naître ; car que peut-on espérer de la saignée dans un simple engorgement hors le cas de la plethore ? Ce n'est que par la dimotion que la saignée peut être utile ici. Il est

344.

L'usage de la saignée dans les interruptions de la circulation.

vrai que c'est cette dimotion que l'on a toujours en vuë, quand on saigne dans un embarras de circulation, quel qu'il soit, & on compte entierement sur la dépletion pour produire cet effet; parceque l'on attend tout du vide que cette dépletion cause dans les vaisseaux, parceque ce vide fait place au liquide arrêté, & rappelle de toutes parts les sucres résidans dans les tuiaux où la plénitude est plus grande. Ainsi chaque fois qu'on cause un vide dans quelques-uns de nos vaisseaux, il se doit faire un remuëment dans les humeurs pour remettre l'égalité par tout. C'est de cette maniere qu'on prétend que la saignée retire les humeurs qui engorgent une partie. Mais il faut faire attention que cette égalité, dans laquelle se remettent nos humeurs à chaque saignée, suppose par tout une action égale dans les organes qui entretiennent leur mouvement, & partout une égale facilité dans les voies qu'elles ont à parcourir, sans ces dispositions l'équilibre est rompu, l'inégalité peut subsister. La saignée est incapable d'y remédier, à moins qu'elle ne commence par réparer l'équilibre dans l'action des vaisseaux, & qu'elle ne rende les voies également libres; mais

[2.]
*Inutilité de
 la saignée
 dans les sim-
 ples en gorge-
 mens.*

cet effet appartient-il toujours à la saignée ? Si les liquides sont arrêtés, par exemple, dans une partie à cause de l'insuffisance des vaisseaux, qui pour cette raison sont hors d'état de tenir contre l'affluence ou contre l'effort des liquides, à quoi vous servira la saignée pour remettre ces liquides en mouvement. En diminuant, direz-vous, la quantité de liquides, elle décharge du moins en partie ces vaisseaux affoiblis & domptés par ces liquides, & on met par-là ces vaisseaux plus en état de reprendre le dessus, & de se défaire de cette surabondance de liquides qui les engorge. N'attendez point un si bon office de la saignée; elle ne desemplit point assez, & elle affoiblit les vaisseaux plus qu'aucun autre évacuant; aussi l'expérience a-t'elle fait connoître le peu de succès de ce remède dans les engorgemens *œdemateux, variqueux, scorbutiques*, & autres qui dépendent de la débilité ou de l'inertie des vaisseaux.

Si l'engorgement vient de l'*immobilité* ou du défaut de fluidité des suc, soit que ce défaut dépende de leur grossiereté, comme chez les mélancoliques, soit qu'il dépende de leur crudité, comme chez les pituiteux, la sai-

gnée aura encore rarement lieu, elle ne peut même pour l'ordinaire, servir qu'à augmenter la cause de ces mauvaises dispositions, qui dans ces temperamens dépendent toujours de l'insuffisance des vaisseaux. Voiez ci-devant quels sont les remedes que nous avons proposés dans tous ces cas.

[3.]
*Avantage de
 la saignée
 dans les em-
 barras par
 crispation.*

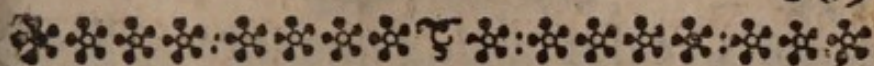
Il n'en est pas ainsi de la saignée, par rapport aux interruptions de la circulation qui viennent de la crispation des arteres capillaires. Mais ce n'est pas dans la vuë de desemplir les vaisseaux, & de rendre plus menuës les colonnes du liquides qui les parcourent, afin qu'elles passent plus à l'aise par toutes les routes qu'elles ont à parcourir, ce n'est pas dans cette vuë, dis-je, qu'on doit ici avoir recours à ce remede : car outre qu'on n'obtient pas suffisamment cet effet par les saignées, notamment quand elles sont un peu dispersées, c'est que quand même on l'obtiendrait, autant qu'on le suppose, il faudroit encore relâcher le resserrement de ces vaisseaux capillaires, dont le calibre est trop étroit pour fournir le passage aux globules du sang ! On comprend que dans la plénitude même, le sang peut encore défiler, quoique plus lentement à la verité, par

les vaisseaux capillaires , tant que ceux-ci seront encore de mesure pour les globules; mais il n'en sera pas de même, quelque dépletion qu'on croie avoir procurée par la saignée, lorsque ces vaisseaux se trouveront toujours trop reserrés pour laisser du-moins passer simplement ces globules en détail, ou seul à seul. Il ne s'agit donc pas dans le cas présent, de mesurer les saignées par le volume ou par la quantité du liquide qu'on tire; c'est l'irritation & l'état des vaisseaux qui doit nous déterminer à pousser la saignée aussi-loin qu'il est nécessaire, pour détendre ces vaisseaux déjà en contraction, ou prêt à s'y mettre par la grande irritation qui s'y trouve, comme dans la vigueur d'une fièvre continuë, où les vaisseaux sont fort tourmentés, où les liquides sont en feu, où les suc bilieux sont excessivement travaillés, où quelque douleur se fait vivement sentir, où le pouls est dur, & convulsivement concentré, où les solides sont agités de mouvemens convulsifs, où une violente acrimonie se fait appercevoir par une langue noire & aride, par une peau sèche & brûlante, par une soif intolérable, tous symptômes qui nous avertissent de nous

(4.)
*Accidens qu'on
 menacent de
 la crispation
 des vaisseaux.*

tenir fort en garde contre la *crispature* ou le froncement , & qui montrent par-conséquent le besoin d'avoir recours aux saignées , & de les répéter tant que ces accidens persistent dans un degré éminent.

Ce sont ces sortes d'accidens qui reglent encore plus que la plethore , ces grands Praticiens qui ne veulent pas attendre les signes d'une inflammation déclarée , pour se déterminer à la saignée , & qui sont fort attentifs à ce *strictum* universel qui domine dans les premiers tems , & dans la vigueur des maladies aiguës ; ce qui les oblige quelquefois à faire jusqu'à dix ou douze saignées & plus , dans des fièvres violentes , quoique ces fièvres détruisent déjà beaucoup par elles-mêmes , la partie rouge de la masse du sang : destruction qui , je crois , ne contribuë pas peu , avec les saignées , au salut du malade. C'est par elle surtout que l'irritant se trouve un peu amorti ; c'est elle qui change presque tout l'état du malade ; car cette débilité dans laquelle elle jette nécessairement toutes les parties , procure un heureux relâchement qui rend aux vaisseaux , leur souplesse & leur calibre naturel.



CHAPITRE II.

DU PHLEGMON.

LE phlegmon est une inflammation 345.
 sanguine qui fait éminence au-de-
 hors, & qui s'étend profondément dans la
 partie qu'elle occupe. Définition.

Il n'est point difficile, dès qu'on s'est
 fait de la plethore une juste idée, d'ex- no. 229. 230.
 pliquer, comment cette inflammation en
 est quelquefois une suite; car d'un côté, 346.
 lorsque la partie rouge, qui est la plus La plethore
peut causer
le phlegmon.
 grossière de toutes nos humeurs, sura-
 bondante, la masse du sang en devient
 moins coulante & moins *méable*: d'un
 autre côté les parois des vaisseaux de-
 viennent engagés & contraints, & le
 calibre de ces vaisseaux diminué, les
 passages en deviennent beaucoup plus
 étroits, la serosité est en partie expri-
 mée par ce resserrement, & la masse
 du sang perd encore par-là de sa fluidi-
 té. Dans ces dispositions le moindre
 froncement suffit pour lui interdire le
 passage par les extrémités capillaires des
 artères, c'est ce que la plethore peut
 encore susciter; elle empêche la dépu-

ration ; ce défaut de dépuration , s'il est considérable , fournit bientôt l'éretisme , capable d'achever tout le mal.

347.
L'épaississement du sang ne peut pas seul causer le phlegmon.

La condensation , ou l'épaississement du sang ne peut pas seul cependant , passer pour la cause de l'interruption de la circulation , qui fait le phlegmon ; car outre que cette condensation feroit indifferemment de toutes parts , un empêchement à la circulation , nous voyons encore qu'il n'y a point de cas où le sang soit moins disposé à s'enflammer , que quand il vient par sa grossiereté à engorger & forcer les capillaires , & s'y accumuler. Ces placards qui se forment par un sang de cette espece , en differens endroits du corps , dans les dispositions scorbutiques , en fournissent une preuve certaine. Ces inflammations fausses formées par un gros sang mélancolique , qui sont mates , & qui ne parviennent jamais à une parfaite suppuration , ne prouvent-elles pas encore que les tumeurs sanguines qui se font par engorgement , sont peu disposées à s'enflammer.

348.
Le sang arrêté ne peut s'enflammer que par l'ac-

Pour que le sang arrêté puisse s'enflammer , il faut qu'il soit retenu dans des artères , dont l'action ne soit ni abolie , ni empêchée : car , comme on l'a

prouvé, le sang arrêté dans un lieu, où il n'est pas fortement battu, ne s'enflamme point.

tion des
vaisseaux.

nr. 343. [2.]

Cette verité qui est incontestable, me fait penser présentement, que, quoique les inflammations lymphatiques puissent avoir lieu dans les arteres lymphatiques, comme nous l'apprennent fort bien deux Medecins celebres qui se sont expliqués en même tems sur cette matiere, il est difficile néanmoins malgré plusieurs faits qui semblent prouver l'intrusion des globules du sang dans ces arteres, de se persuader que ces vaisseaux puissent aussi être le siege des inflammations sanguines; mais avant que d'en faire sentir l'impossibilité, faisons quelques remarques sur ce fait qui ne sont pas fort concluans ici. C'est la rougeur que prennent certaines parties blanches, comme la graisse, la peau, le blanc des yeux, lorsque le sang se trouve dans une agitation extraordinaire, qui donne lieu de croire que la course impétueuse des globules, les fait entrer dans les vaisseaux blancs, auxquels ils donnent leur couleur rouge, & par conséquent aux parties mêmes, qui par leur blancheur naturelle, paroissent n'être qu'un tissu de vaisseaux purement lim-

phatique. Par-là on a voulu expliquer comment la graisse devient rouge dans les animaux qui ont extraordinairement couru ; pourquoi la peau, surtout celle du visage & le blanc des yeux prennent une couleur rouge & vive dans la colere, dans la fièvre, &c. par-là enfin on croit rendre raison de cette rougeur parfaite que prennent ces mêmes parties dans une inflammation. Mais tous ces faits prouvent-ils bien que cette rougeur soit l'effet de l'intrusion des globules du sang dans les vaisseaux purement lymphatiques ? Ne prouvent-ils pas au contraire, que ces globules ont tant de facilité à parcourir ces prétendus vaisseaux exsanguins, qu'il n'est pas douteux que ces vaisseaux ne soient encore des arteres communes à la limphe & au sang, des arteres sanguines à la verité si étroites, que les globules du sang ne peuvent naturellement y passer que seul à seul, & dans ce cas point de rougeur de leur part ; car les globules du sang ne sont rouges, que quand plusieurs sont entassés ou rassemblés. Nous convenons qu'il suffit néanmoins que quelques globules y passent de plus qu'à l'ordinaire, pour rendre rouges tous ces animaux qui n'étoient que blancs & en apparence
entierement

entièrement privés de sang, sans qu'il soit démontré pour cela, que ces tuyaux fussent purement lymphatiques ; car il n'est pas même nécessaire pour que les globules y entrent & s'y amassent, qu'il survienne une agitation dans la masse du sang ; qui l'attenuë & qui donne plus de mouvement à ses globules : la même chose arrive dans le calme, & même dans le ralentissement ; ce qu'on observe quand la peau, par exemple, est exposée à un grand froid, ou bien lorsqu'elle est pendant un tems, comprimée en quelque endroit.

Quand même on auroit prouvé que les globules du sang pourroient s'insinuer dans les vaisseaux purement lymphatiques, on ne pourroit pas en conclure que ces vaisseaux pourroient être le siege d'une inflammation sanguine. Ces vaisseaux ne sont destinés qu'à conduire les globulettes de la limphe, dont les plus grosses sont six fois plus petites que les globules rouges : la force, le calibre, l'action de ces vaisseaux, tout y doit être proportionné à ces globulettes. Les globules du sang peuvent-ils entrer dans ces vaisseaux sans les forcer, sans les engager, sans maîtriser & interdire entièrement l'action de leurs minces tuni-

ques ? Que pourroit même faire cette action sur les globules rouges, supposé qu'elle fût libre ? Quelle proportion a-t-elle avec la masse de ces globules ? Cette intrusion des globules rouges dans les artères lymphatiques, pourroit, je l'avouë, entretenir ces *ophthalmies* habituelles, & se trouver dans les *échimoses* qui arrivent au blanc de l'œil, où tous les petits vaisseaux du tissu de la membrane de l'œil, paroissent molasses, variqueux, & engorgés de sang : mais sont-ce là des inflammations ? Ne sont-ce pas plutôt de véritables congestions sanguines ? Ainsi tout bien pesé, quand les globules rouges entreroient quelquefois dans les vaisseaux lymphatiques, il résulte toujours que ces vaisseaux n'ont point assez de calibre pour contenir ces globules à l'aise, ni une action assez forte pour les enflammer.

249.
La forma-
tion du pus.

Les phlegmons s'étendent si profondément dans les parties qu'ils occupent, que le sang se trouve nécessairement arrêté dans des capillaires artérielles considérables, & capables d'agir fortement sur les globules du sang, de les écraser les uns contre les autres, de les défaire entièrement, & de les convertir en pus. Cette transformation du

sang en pus, ne consiste pas seulement dans la défaite des globules, qui ne fournit encore qu'une matiere glaireuse, qui n'est miscible avec aucun de nos sucs; il faut que cette matiere perde ce caractere glaireux à force d'être cuite par la chaleur de l'inflammation, & tourmentée ou brisée par le jeu des vaisseaux, jusqu'à ce qu'elle puisse se mêler avec les sucs gélatineux & gras, pour former ensemble une humeur qui n'est point putride, mais qui est plus ou moins susceptible de putréfaction, selon que la matiere du sang entre plus ou moins dans sa composition; parceque celle-ci ne peut y entrer qu'après avoir souffert violemment & longtemps l'action des vaisseaux, qui la dispose de plus en plus à la putréfaction.

Il n'est pas douteux que les sucs gélatineux ne se joignent à la matiere du sang pour former le pus: les suppurations qui augmentent dans les plaies & dans les autres cas de suppuration, aussitôt que les malades s'écartent un peu du regime exact qu'ils doivent observer; l'odeur du pus qui, lorsqu'il commence à s'alterer, devient en partie fœtide, & sent en partie le sur comme du lait clair croupi, nous prouvent l'alliage de

[2.]

*Humens qui
fournissent la
matiere du
pus.*

ces sucs gélatineux avec la matiere du sang pour former le pus. Les graissés y ont bonne part aussi, puisque presque toujours le siege des abcès est dans les tissus grasleux, où l'on trouve la graisse confondue sans distinction avec le pus.

350.

Les tumeurs
phlegmo-
neuses ma-
lignes, fu-
roncles, char-
bons, antrax,

Si l'inflammation phlegmoneuse est suscitée par une matiere étrangere & fort acre, qui continuë d'exciter dans les vaisseaux, une irritation & un jeu assez violent pour causer une chaleur si excessive, qu'elle torrefie & brûle la matiere du sang & des autres sucs albumineux, avant que ceux-ci puissent se convertir en pus, il se formera une matiere sanguinolente, inégale, grossiere, racornie & quelquefois même comme cauterisée, comme il arrive dans les furoncles, dans les charbons, dans les antrax, &c.

351.

La saignée
est un reme-
de indispen-
sable dans le
phlegmon,

Il est très-difficile que le phlegmon puisse se résoudre sans la saignée, qui est un remede auquel nul autre ne peut suppléer ici; delà vient que cette espece d'inflammation suppure ordinairement: car rarement on y emploie les saignées aussi promptement & aussi abondamment qu'il faudroit, surtout quand elle est placée dans les parties

graisseuses, où l'épanchement se fait très-facilement, parceque le pus qui se forme sous l'action des vaisseaux, s'insinuë à mesure dans les celules grasses qui ne peuvent longtems tenir contre son affluence. Si la plethore est la principale cause du phlegmon, les vaisseaux se trouvent tellement engagés en toutes manieres, que ce ne peut être que par une soustraction fort considerable de la partie rouge, qu'on peut rendre la masse du sang assez sereuse & assez fluide, pour que cette partie rouge qui contribué à l'étranglement & à l'embarras, se trouve inondée ou détrempée au point d'être facilement déplacée & entraînée par son véhicule devenu plus abondant. Tout dépend donc ici de débrider au-plutôt les vaisseaux, & de rendre le sang fort aqueux, coulant & moins inflammable. Y a-t'il d'autre moien que d'abondantes saignées pour y parvenir aussi sûrement & aussi promptement qu'il est nécessaire ?

Quoique la saignée soit le principal remede que l'on puisse employer pour procurer la résolution du phlegmon, on ne doit pas manquer néanmoins de la seconder par les autres remedes, dont l'expérience nous a fait connoître l'u-

352.

Remedes du
phlegmon.

[2.]
Repercussifs.

tilité. Ces remèdes se sont trouvés de differens genres ; ce qui a obligé d'en faire deux classes , & on a jugé à propos de nommer les uns *repercussifs* , & les autres *resolutifs* , selon l'effet qu'on leur a attribué , quoiqu'en rigueur on ne puisse pas leur assigner aujourd'hui d'effet qui réponde au juste à ces noms.

Les *repercussifs* sont des astringens qui repoussent le sang qui se porte sur la partie malade , en resserrant les vaisseaux sanguins , dans toute l'étendue que ces vaisseaux occupent dans la partie où ces remèdes sont appliqués. Par ce resserrement , ils empêchent non-seulement une partie du sang qui aborde en cet endroit , d'entrer dans ces vaisseaux resserrés ; mais ils forcent celui qui y est arrêté , d'enfiler les vaisseaux collatéraux où la circulation n'est pas empêchée. D'ailleurs ils sont capables de réprimer ou d'amortir l'acre frônant qui suscite l'inflammation , & de réfréner l'activité des humeurs irritantes & enflammées. Ce sont des remèdes rafraîchissans , légèrement austères ou acereux , & fort aqueux : tels sont la *joubarbe* , la *vermiculaire* , le *pourpier* , la *laitue* , la *morgeline* , la *morelle* , le *frai de grenouille* , & autres rafraîchissans ; mais surtout il faut éviter

ceux qui sont trop astringens , parce-
que leur astringtion extrême , augmente-
roit la constriction des capillaires arte-
riels. Il ne faut pas non plus y appliquer
des acides trop vifs qui pouroient exci-
ter davantage l'irritation; mais les acides
fermentés , ou les aigrelets végétaux
fort détrempés dans les eaux distillées
de quelques - unes des plantes qu'on
vient de citer , peuvent beaucoup ser-
vir à temperer les matieres irritantes
qui entretiennent l'inflammation. L'u-
sage des repercutifs n'a lieu que dans le
commencement de la maladie : car
quand l'inflammation ne cesse pas de
faire du progrès , malgré ces remedes ,
il faut avoir recours à ceux qui sont ca-
pables de relâcher l'étranglement , qui
arrête le cours du sang dans les capillai-
res arteriels.

Les résolutifs qui conviennent dans
le phlegmon , ne sont pas fort nom-
breux ; mais heureusement ils ne sont
ni chers , ni rares : ils se trouvent par-
tout , en tout tems , & pour toutes sor-
tes de personnes. Nous n'avons rien qui
égale en ce genre, les cataplasmes de lait
& de mie de pain , les cataplasmes des
quatre farines cuites dans de l'eau ou du
lait. Ces remedes farineux renferment

[3.]
Resolutifs.

une huile mucilagineuse, relâchante qui rassouplit les vaisseaux, & qui fait quitter prise au froncement. Le lait qui est doüé des mêmes qualités, contribué aussi beaucoup à l'efficacité des premiers, mais de plus ces remedes contiennent de part & d'autre, un sel acescant qui leur donne le même avantage qu'on trouve dans les repercutifs. Aussi les plus célèbres Praticiens ont-ils tout-d'un coup recours à ces cataplasmes. Ils sont doüés d'une double vertu qui satisfait en meme tems, aux indications que l'on a à remplir de la part des liquides & de la part des solides.

[4.]
Fausse idée
de la résolution.

C'est l'expérience seule qui a fait connoître l'excellence de ces remedes : car l'idée qu'on s'est toujours fait de la résolution des tumeurs, ne conduisoit nullement à l'usage de ces remedes. Ce sont des acescens & relâchans qui n'ont rien de cette vertu attenüante, incisive, pénétrante, & propre à subtiliser l'humour & à faire évaporer par les pores de la peau, comme on a pensé que font les remedes résolutifs, tels que sont tous les remedes remplis de sels volatils, d'huiles étherées ; les liqueurs spiritueuses chargées d'huiles alkoolisées, & d'huiles essentielles ou d'huiles étherées distillées,

quoique ces prétendus résolutifs ci n'aient eux-mêmes aucunement la vertu qu'on leur attribué; car loin de dissoudre & d'attenuer le sang, ils l'épaississent & le condensent pour la plûpart. L'esprit de vin qui est une huile alkoolisée, l'huile de terebenthine qui est une huile étherée distillée, mêlées avec notre sang, le coagulent: les alcalis volatils n'y opèrent pas de changement sensible, tandis que les acides pris des végétaux, & que l'on croit incrassans par rapport au sang, le dissolvent bien mieux que les remèdes volatils. Ainsi ceux qui ordonnent des remèdes, actifs, spiritueux, aromatiques, dans le dessein de dissoudre, d'atténuer, & de faire transpirer le sang arrêté dans une inflammation, n'arrivent pas à beaucoup près, au but qu'ils se proposent. Ces remèdes sont seulement des stimulans violens, qui n'agissent qu'en irritant les solides, & qui sont, comme n°. 343. E. 2. on l'a déjà dit, capables d'augmenter beaucoup l'inflammation & d'en causer même où il n'y en a point.

On pourra dire que ces remèdes en excitant le jeu des vaisseaux; procurent le même effet que s'ils atténuaient les humeurs en agissant sur elles immédiatement, parce que l'action augmen-

tée des vaisseaux, les brise & les subtilise. Cet effet peut avoir lieu à l'égard des tumeurs *œdemateuses* causées par une crudité pituiteuse ; mais il n'en est pas de même du sang qu'un jeu trop violent racornit. Si l'action violente des vaisseaux étoit un remède contre l'inflammation, la maladie seroit à elle-même son propre remède, puisqu'elle consiste dans cette action même devenue excessive : il ne seroit pas nécessaire d'avoir recours à des remèdes capables d'exciter cette action déjà trop animée.

[4.]
Anodins.

Il y a d'autres remèdes qu'on met aussi au rang des résolutifs, mais qui ne sont pas irritans, comme ceux dont on vient de parler ; ce sont des adoucissans anodins, médiocrement relâchans, qui peuvent convenir dans le cas présent : tels sont le *boüillon blanc*, les *fleurs de sureau*, de *melilot*, de *lis*, de *violette*, de *jusquiâme*, &c. que l'on fait boüillir dans du lait.

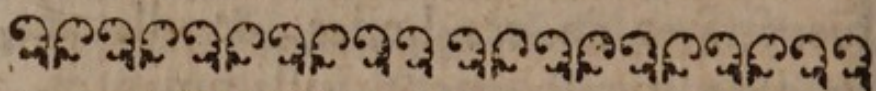
[5.]
Emolliens.

Les émolliens mêmes ont quelquefois lieu pour faciliter la résolution des inflammations, surtout quand l'inflammation est intérieure : alors on applique au-dehors, des cataplasmes faits avec la *parietaire*, la *mauve*, la *gui-mauve*, l'*acanthé*, la *graine de lin*, de

fennugréc, l'onguent d'*althea*, &c. Le bain s'emploie aussi en pareil cas avec succès. Quand l'inflammation est peu ardente, on peut avoir recours aux huiles grasses qui sont ce qu'il y a de plus relâchant; mais elles ne peuvent gueres avoir lieu, que dans les inflammations blanches ou limphatiques: les inflammations sanguines sont toujours trop allumées, elles détruisent le caractère bienfaisant de ces huiles, & elles les rendent terriblement inflammantes.

On n'emploie gueres ici les reme-
des gras & onctueux, que quand [6.]
on veut procurer la suppuration; par- *Suppuratifs.*
cequ'en excitant l'inflammation dont nº. 336. [2.]
la suppuration est proprement l'ef-
fet, ils empêchent en même tems le ra-
cornissement des suc's albumineux, &
attendrissent beaucoup les solides. On
ajoute souvent aux remedes gras les
gommes & les résines émollientes &
stimulantes, pour hâter davantage la sup-
puration. Quand l'inflammation n'est
pas assez animée, on en vient aux cau- [7.]
stiques vers la fin, pour achever par une *Causliques.*
plus grande irritation, la confection du
pus, auquel on donne issuë en même
tems par le moien de ces remedes brû-
lans: mais ces violens irritans n'ont

point lieu dans les vraies phlegmons, où l'inflammation est toujours assez vive & assez disposée à convertir les humeurs en pus; on s'exposeroit à la gangrene si on irritoit trop. C'est-pourquoi ces caustiques n'ont gueres lieu que dans les inflammations des glandes, qui sont décidées pour la suppuration, & où elles parviennent, quelquefois cependant très-difficilement.



CHAPITRE III.

DE L'ERESPELE.

352.
Définition.

L'érésipele est ordinairement produit par la bile excrémenteuse retenue.

79. 170. 336.

L'érésipele est *une inflammation superficielle & très-vive, qui vient surtout à la peau & aux parties membraneuses.* Cette inflammation attaque principalement ceux qui sont d'un temperament vif & bilieux; car pour peu que l'excrétion de la bile excrémenteuse ne se fasse pas exactement, cet excrément devient bientôt par son acrimonie, incompatible avec les tuniques des plus petits capillaires arteriels qui vont se terminer à la surface des parties; il irrite & fronce ceux de ces capillaires sur lesquels il trouve plutôt prise, & il y excite par ce moyen une inflammation superficielle à la verité; mais

d'autant plus ardente, que l'irritant est fort actif, & que le sang dans ceux qui sont sujets à cette maladie, est fort mobile & fort vif. On sçait combien dans les maladies aiguës, cet excrément est actif & inflammatoire, puisque de tout tems on a observé que quand il manque à se séparer par les urines, il porte bientôt l'inflammation dans quelque partie, surtout aux membranes du cerveau. Aussi rien n'inquiete-t'il plus, dans les maladies aiguës, que des urines, qui de foncées & bilieuses, deviennent claires & pâles; elles annoncent ordinairement un délire phrénétique ou autres accidens inflammatoires.

Aujourd'hui qu'on a bani d'ici les acides coagulans tant en vogue chez *Ethmuler*, chez Verduc, & chez la plupart des Auteurs de leurs tems, & qu'on est convaincu que dans les affections *érysipellatenses*, les liquides sont trop agiles, & trop deliés pour boucher les vaisseaux; il faut de nécessité avoir recours à cette irritation frongante, que nous avons été forcés de reconnoître, pour être la cause la plus ordinaire des inflammations. Et l'on voit par-là, combien les remedes spiritueux & actifs, que ces Auteurs ont recommandé contre ces

354.

Remedes
contre l'ére-
sipele.

prétendus acides , & les coagulations qu'ils causent, sont pernicioeux. Ceux qui ont un peu pratiqué , & qui ont donné dans ce travers , ont dû aisément le remarquer. Je l'ai depuis peu observé bien manifestement, à l'égard d'une érysipelle phlegmoneuse qui occupoit toute la jambe d'une fille que j'ai traité dans notre Hôpital. J'avois ordonné avec succès une légère décoction de guimauve avec environ un huitième d'eau de vie. Je jugeai à propos , lorsque la grande ardeur fut un peu apaisée , & que la tumeur parut un peu œdemateuse [comme il arrive aux inflammations qui commencent à se résoudre] d'augmenter la dose de l'eau de vie , afin de hâter la résolution que je m'imaginai devoir se faire en subtilisant & discutant l'humeur. Cette eau de vie causa tant de desordre , qu'en une nuit l'érysipelle devint plus considérable qu'auparavant ; je fus obligé pour apaiser la douleur devenuë extrêmement vive , d'y appliquer les cataplasmes anodins , faits avec le lait , la mie de pain & le safran, qui réparèrent bientôt le desordre. Les eaux distillées des plantes rafraîchissantes , auxquelles on ajoute un peu de vinaigre , même l'oxycrat sim-

ple sont aussi fort utiles dans l'éresipelle, parceque les acides fermentés modèrent l'humeur bilieuse, sans fixer ni épaisir les humeurs. L'eau de son côté, est un relâchant très-efficace, du-moins lorsqu'elle est tiède. On y ajoute quelquefois un peu d'eau de vie au lieu de vinaigre; cette eau de vie ainsi noïée, donne à l'eau quelque chose de huileux & de volatil qui la rend plus insinuante.

Il faut surtout éviter de ne rien mettre sur les éresipelles, qui tendent à les faire suppurer; car on s'expose en irritant le mal, d'y attirer la gangrene. De plus, ce genre d'inflammation produit rarement du pus, parcequ'il ne réside que dans les plus petits capillaires artériels, où la partie rouge se trouve en très-petite quantité dans un véhicule extraordinairement bilieux. Le jeu de ces petits capillaires irrités, rend ce véhicule de plus en plus irritant & capable de décomposer insensiblement le peu de globules rouges qui s'y trouvent. Les suc's lymphatiques qui résultent de la décomposition de ces globules, & ceux qu'ils accompagnoient, sont détruits & pervertis par l'inflammation, quand elle va jusqu'à la supuration en matiere ichoreuse; c'est-à-dire, en une liqueur putride, clai-

355.

L'éresipelle parvient rarement à une supuration louable; elle est ordinairement ichoreuse.

356. re, acre & très-malfaisante.

Usage de la
saignée dans
l'érysipelle.

[2.]
Les grandes
saignées sont
préférables
au grand
nombre, dans
les inflam-
mations, sur-
tout dans l'é-
rysipelle.

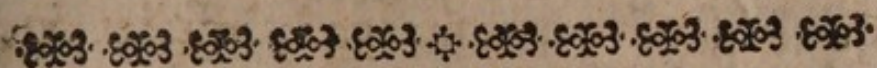
La saignée s'offre d'elle-même dans cette maladie, pour temperer l'humeur bilieuse devenue trop mordicante, & pour affoiblir & relâcher les capillaires froncés. A parler en rigueur, le fond de l'indication semble n'être pas toujours ici absolument le même que dans le phlegmon; car dans celui-ci, on doit pour l'ordinaire, tendre directement à dégarnir au-plutôt la masse des humeurs, de la partie rouge qui surabonde, qui la rend trop épaisse, trop disposée à engager les parois des vaisseaux, & à se laisser arrêter. Dans l'érysipelle, c'est uniquement l'activité & le froncement qu'on doit immédiatement avoir en vue; & alors les grandes saignées sont préférables au grand nombre, parceque dans les saignées qui sont poussées presque jusqu'à la syncope, le sang abandonne beaucoup les capillaires. Cet effet se remarque bien sensiblement par cette pâleur qui se répand à la surface du corps de ceux qui sont prêts à tomber en foiblesse: on s'en apperçoit surtout en ceux qui ont une érysipelle au visage, & qui se trouvent mal dans une saignée: car la rougeur de l'érysipelle s'efface presque entièrement. Cette décharge produit alors une détente &

une *flaccité* dans ces capillaires, qui y abolit presque toute crispation.

On peut cependant dire en général, que quand il s'agit d'inflammation, les grandes saignées, ou les saignées promptement répétées, sont bien plus salutaires, qu'un grand nombre de petites saignées écartées, qui toutes ensemble les surpasseroient par la quantité de sang qu'elles enleveroient. Dans les *esquinancies* un peu jugulantes, les malades permettent volontiers qu'on leur tire du sang à discretion. J'en ai quelquefois tiré dans le commencement de ces maladies, à des personnes robustes, jusqu'à trente onces chaque saignée, & rarement a-t'il été alors nécessaire d'y retourner bien des fois. Il paroît en pareil cas, fort indifférent que ce soit au pied ou au bras que l'on saigne : je suis persuadé que le plus grand mérite de la saignée du pied, ou du - moins celui qui lui a donné le plus de crédit, vient de ce qu'on est plus maître dans la saignée du pied, de tirer beaucoup de sang, que dans les saignées du bras, où les palettes fixent des bornes que les malades, ou ceux qui s'y intéressent, ne permettent pas de passer. La saignée du pied a encore cet avantage ; c'est

[3.]
*Avantages
 de la saignée
 du pied sur la
 saignée du
 bras.*

que lorsqu'on commence à s'effraier du nombre des saignées du bras qu'il a fallu pousser loin, sans être encore parvenu à la quantité nécessaire pour sauver le malade, on s'imagine assez facilement que la saignée du pied pourra enfin être plus salutaire que celle du bras. Cette prévention en faveur du changement, fait que nous obtenons encore volontiers quelques saignées qui achevent de vaincre le mal : alors toute la victoire est attribuée à la saignée du pied ; & il est assez à propos de laisser le public dans cette illusion. Au reste les jeunes Praticiens doivent, sur ce que nous venons de dire, faire attention que la règle générale de faire les saignées de trois palettes, a souvent peu de rapport avec la maladie, le temperament & la force du malade ; & qu'on ne ne doit pas être si mesuré, lorsqu'il s'agit de surmonter, dans un sujet robuste, une inflammation fort perilleuse & fort pressante : car c'est, pour ainsi dire, le seul remède sur lequel on puisse compter, surtout lorsqu'il est question d'une inflammation intérieure ; & entr'autres d'inflammations éréfipélateuses qui tendent beaucoup à la gangrene.



CHAPITRE IV.

DU SCHIRRE.

LE schirre est une tumeur dure & sans douleur, qui arrive surtout à une partie glanduleuse, dont elle augmente peu-à-peu extraordinairement le volume. L'humeur mélancolique fournit, comme on l'a remarqué, ces récrémens qui doivent servir d'enduit à tous les petits passages de chaque glande destinée à la sécrétion de quelque humeur. Si cet enduit vient par quelque cause que ce soit, à encrasser les filières d'une glande, l'obstruction se fait & augmente peu-à-peu; la glande embarrassée s'endurcit & grossit etonnamment. C'est à quoi le *pancreas*, les glandes salivaires, le foie, surtout les glandes *lactées*, *mammaires*, *mésentériques*, &c. sont fort sujettes, parceque la substance caseuse qui est fort susceptible de concrétion, s'engage aisément dans ces dernières glandes. Les glandes *limphatiques* y sont moins exposées, parcequ'elles donnent passage à une liqueur très-fine, très-douce & très-coulante. Ces glandes n'ont besoin d'enduit tout au plus

357.
Définition.

n°. 173.

358.
Le schirre est ordinairement causé par l'humeur mélancolique.

que pour y rendre les passages plus glissans. C'est pourquoi s'il arrive des tumeurs simplement *schirreuses* aux glandes des aînes, des aisselles, c'est presque toujours par quelque cause étrangere ou par quelque *virus*.

359.

Indication
pour la saignée dans le
schirre.

L'expérience nous apprend que ; surtout à l'égard des adultes qui ont un bon temperament, la saignée est très-utile dans les schirres naissans. Combien de fois n'a t'on pas vû que les saignées secondées du bain & des autres remedes convenables, & repetées jusqu'à sept ou huit fois & plus, dans le commencement des tumeurs glanduleuses qui arrivent aux mammelles, en ont entierement procuré la résolution ? De pareils exemples doivent nous engager à ne pas négliger la saignée dans les premiers tems des tumeurs simplement schirreuses, & qui ne sont point l'effet de quelque maladie, qui mette le malade hors d'état de pouvoir être secouru par ce remede. Les saignées rendent la masse du sang plus sereuse, & font qu'elles détremperont peu-à-peu l'humeur qui s'est embarrassée : d'ailleurs elles rendent plus libre le jeu de la glande, qui alors peut parvenir à se dégager, & à se décrasser

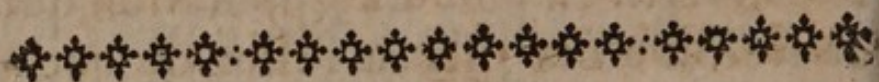
insensiblement. On tenteroit envain cette voie dans les schirres anciens , ou dans les vrais sarcômes, où l'humeur est tellement fixée, que véritablement elle fait corps avec les solides. On doit même être fort attentif à ne pas irriter cette humeur par aucun émollient capable de la conduire à suppuration ; car cette humeur qui a long-tems croupi, prend facilement un mauvais caractère, lorsqu'elle vient à remuer : elle est d'ailleurs si peu susceptible d'inflammation, qu'elle ne peut se convertir en pus. La suppuration qui arriveroit alors, seroit l'effet de quelque mouvement spontané, putréfiant, qui, au-lieu du pus, produiroit une sanie ou un virus, à quoi l'accès de l'air contribueroit encore beaucoup, dès que la tumeur viendroit à s'ouvrir.

Le schirre en comprimant les capillaires artériels, qui avoisinent, & qui pénètrent la glande schirreuse, cause quelquefois une inflammation aussi profonde que le schirre ; & ce sera alors un schirre phlegmoneux. Si la plethore a quelque part à l'infarction de la glande, & que l'inflammation fasse le principal de la tumeur, ce sera un phlegmon schirreux. Dans l'un & dans l'au-

360.

Le schirre
phlegmo-
neux, & le
phlegmon
schirreux.

tre cas, la saignée est le remede le plus efficace, pourvû qu'on ne la menage pas trop. Cependant il arrive souvent que, malgré toute la diligence qu'on puisse y apporter du côté des saignées, ces tumeurs se portent du côté de la suppuration; alors l'inflammation est avantageuse, pour rendre cette suppuration plus louable: on doit même l'exciter jusqu'à l'ouverture de l'abcès, que l'on doit encore, pour la même raison, procurer par le cautere préféablement à l'instrument tranchant.



CHAPITRE V.

DE L'OEDEME.

361. **Définition.** **L'**Oedeme est une tumeur molle, pâle, indolente, où les doigts qu'on y appuie, laissent leur impression. On comprend aisément qu'une pituite trop glutineuse & trop crüe, qui s'embarrasse dans les tissus cellulaires, & dans d'autres tuiaux *exsanguins*, qui les relâche, & qui les dilate, est plus vraisemblablement, que toute autre humeur, la cause de cette maladie. On sent bien aussi que la saignée, à cause de la crudi-

té de l'humeur, & d'une sorte d'insuffisance dans les solides engorgés, ne peut convenir ici, si ce n'est dans ces enflures œdemateuses, dont nous avons parlé, qui sont causées par la plethore.

L'œdeme, comme le schirre, est souvent accompagné d'inflammation; parceque toutes ces tumeurs, quand elles se font promptement, compriment les capillaires arteriels. Dans l'œdeme ce sont principalement ceux de la peau qui sont comprimés ou étranglés par l'extrême tension que la peau souffre alors; ce qui produit une espece d'érésipele. Néanmoins cette sorte d'inflammation n'indique pas la saignée, parceque ce remede augmenteroit l'œdeme qui est ici la cause de cette érésipele. Si quelque froncement avoit cependant beaucoup de part à l'inflammation, celle-ci pourroit être alors le principal objet de la maladie; en ce cas ce seroit une érésipele œdemateuse, où la saignée pourroit être très-utile, supposé qu'une intemperie phlegmatique générale ne s'y opposât point. C'est dans l'œdeme où les remedes qu'on appelle résolutifs, ont véritablement lieu; & ceux qui sont les plus actifs, y sont d'autant plus de mise, qu'il s'y trouve peu ou point

362.

L'œdeme
érésipelateux
& l'érésipele
œdemateuse,
sc.

d'inflammation. Ces remèdes excitent l'action des solides sur une humeur qui, faute d'être assez travaillée, est froide, lente, & visqueuse. Le jeu des vaisseaux devenu plus considérable, dompte cette crudité, & rend l'humeur plus agile. Les cataplasmes faits avec les *quatre farines*, où l'on joint les fleurs de *camomille* & de *melilot*; les *semences carminatives*, comme celle de *fenoüil*, d'*anis*, de *daucus*, &c. les baies de *genievre*, de *laurier*, les *plantes aromatiques seches*, toutes ces choses pulverisées & cuites dans du vin, sont préférables à tous autres remèdes. On peut y ajouter l'huile de brique & le savon noir, selon qu'il est nécessaire de rendre ces cataplasmes plus ou moins actifs; car il faut avoir égard à l'inflammation, s'il y en a. Les cataplasmes sont préférables ici à toute autre genre de formules, surtout aux liqueurs, parceque les premiers entretiennent mieux la chaleur de la partie qui est languissante; au-lieu que les liquides se laissent facilement refroidir, dans un cas où ils ont plus besoin de chaleur que dans toutes autres circonstances, pour agir. On doit au-surplus employer intérieurement des *diuretiques* puissans &

des

des purgatifs *hydragogues*, & les repe-
ter souvent.



CHAPITRE VI.

DE L'INFLAMMATION BLANCHE OU LYPHATIQUE.

Cette inflammation se remarque 363.
par un gonflement avec tension Fluxion, ca-
sans rougeur, mais avec une douleur tarrhe, rhu-
tensive, souvent assez aiguë, & ordi- matismes &
nairement sans pulsation. Cette es- goutte.
pece d'inflammation arrive souvent au visa-
ge, surtout aux environs de la bouche
& des oreilles. On la désigne ordinai-
rement sous le nom de fluxion: la dou-
leur & la tension la font aisément di-
stinguer de l'œdeme, avec lequel elle
convient d'ailleurs, en ce qu'elle laisse
la peau dans sa couleur naturelle, sur-
tout quand l'inflammation sanguine ne
s'y joint pas. Les inflammations *Ar-*
thritiques, *Rheumatisantes*, *Catarrha-*
les, sont de ce genre. Il paroît qu'on ne
peut se donner une idée plus juste de la
nature de ces inflammations, que celle
que nous en donnons la nouvelle hypothese

des inflammations dans les arteres lymphatiques, en se bornant seulement à l'interruption du cours des limphes dans ces arteres, causée par un acré fronçant qui a prise sur ce genre de vaisseaux exsanguins. Cette sorte d'inflammation ne cause jamais par elle-même beaucoup d'ardeur, ni de suppuration, parceque le jeu de ces petites arteres, n'est pas assez violent pour produire des effets si considérables : aussi ces inflammations durent quelquefois très-longtems, sans presque apporter dans la partie malade, d'autre changement que la douleur & l'impuissance d'agir pendant la maladie. C'est ce dernier inconvenient qui rend ces sortes d'inflammations fort dangereuses, lorsqu'elles attaquent des parties, dont les fonctions sont continuellement nécessaires à la vie ; comme les poudrons, l'estomac, les intestins, la vessie & semblables.

364.
C'est le sel
essentiel de
nos humeurs
qui fournit
l'acré fron-
çant des in-
flammations
blanches.

L'opiniâtreté, les recidives plus ou moins fréquentes de ces inflammations, qui dépendent surtout de l'acré qui les suscite, montrent que cet acré vient plutôt du sel essentiel de nos humeurs, que de leur sel volatil, huileux ou bilieux ; car ce dernier s'adresse fort bien

aux capillaires arteriels sanguins , où il excite des inflammations sanguines des plus vives ; au-contre le sel essentiel , comme on l'a remarqué plusieursfois , ne cause que des douleurs vagues , pareilles à celles du rhumatisme.

Il paroît aussi que cette saumure , ou ce *serum* , qui se charge d'un sel essentiel dont nos humeurs doivent se débarrasser continuellement , doit y avoir beaucoup de part , lorsqu'il manque d'être totalement expulsé par ses vrais excrétoires , & qu'il vient à chercher passage par des couloirs qui ne sont point destinés pour lui. Delà vient que la transpiration en partie empêchée par un froid humide , est ordinairement suivie de toux , de rheume de poitrine , de cerveau , d'écoulemens acres par le nez : mais si la transpiration venoit à être entièrement , & tout-à-coup supprimée dans un tems où les humeurs sont fort agitées , les matieres retenues alors plus actives & plus bilieuses , ne produiront pas simplement une inflammation limphatique de poitrine , mais même une inflammation sanguine, c'est-à-dire une *pleuresie* , ou une *peripneumonie*.

365.
La cause des
maladies catarrhales , le
rheume , la
toux , le
coriza.

L'acre fronçant qui produit des in-

366.

La cause de
la goutte &
du rhumatisme.

inflammations *artritiques*, paroît venir des récrémens lubricans des jointures, auxquels leurs sécrétoires permettent le passage, avant qu'ils soient parfaitement dépouillées de leur sel. Ces récrémens irritent les parties nerveuses de ces jointures, au-lieu de les lubrifier & de les défendre. Cette irritation suscite une inflammation dans les vaisseaux exsanguins de ces parties : inflammation qui dure jusqu'à ce qu'une humeur plus douce vienne prendre le dessus, & envelopper parfaitement ces sels. L'inflammation elle-même contribuë beaucoup à ce changement, parcequ'elle procure ici une espece de coction, qui adoucit l'acrimonie de ces récrémens; & les sécrétoires alors fort sensibles & en contraction, ne permettent le passage tout au plus qu'à d'autres récrémens qui n'ont aucune acrimonie. Delà vient que plus l'inflammation & la douleur sont considérables, plutôt l'*inviscation* de l'acre frônant a lieu, plutôt la maladie est guérie, moins les récidives sont fréquentes. C'est ce qui a fait dire que la douleur même est le remede de la goutte. *Dolor in hoc morbo est amarissimum natura pharmacum.* Le rhumatisme sem-

ble avoir souvent aussi la même cause. Il est nécessaire que les membranes des muscles qui agissent, & qui fraient continuellement les uns sur les autres, soient sans cesse humectées de cette liqueur vaporeuse légèrement onctueuse & parfaitement dénuée de sels, dont nous avons parlé ailleurs. Si cette rosée reste encore un peu empreinte de parties salines, elle irrite ces membranes, & les tient en inflammation, tant que cette rosée entraîne avec elle des particules salines.

n°. 95.

La saignée ne doit pas avoir tant de prises sur ces inflammations, que sur les inflammations sanguines, parceque le siege de ces premieres est dans un genre de vaisseaux, où la spoliation que produit la saignée n'a point lieu, & ce n'est que par contre-coup qu'elle peut agir sur ces vaisseaux, & même pour cet effet faut-il qu'elle soit abondante : car ce n'est qu'en rendant le sang plus crud & plus aqueux, qu'elle peut assouplir & détendre ces petits tuyaux froncés. C'est pourquoi quelques-uns ont remarqué, que la saignée ne soulageoit dans le rhumatisme, que lorsqu'on la pouvoit fort loin. Mais comme cette maladie n'est ordinairement

367.

La saignée ne peut pas être aussi efficace dans ces inflammations, que dans les inflammations sanguines.

[2.]

Dans le rhumatisme.

ni dangereuse , ni pressante , on en vient rarement à cette extrémité. Ainsi quelques saignées que l'on se contente assez souvent de faire dans ces maladies, ne produisent aucun effet sensible ; ce qui a fait que beaucoup ont condamné ce remède , & que d'autres l'ont du-moins regardé comme inutile. Un autre inconvénient fait encore que la saignée réussit plus difficilement ; c'est que ces inflammations sont ordinairement entretenues par une acrimonie habituelle, contre laquelle la saignée, comme nous l'avons remarqué, est impuissante, & peut être même y est-elle nuisible, en rendant l'action des vaisseaux plus débile , & moins en état de travailler les récréments que doit fournir l'humeur mélancolique , en se dépoüillant entièrement de son sel ; ce qui a fait dire à un grand Medecin, qu'il est desavantageux aux gouteux de se servir de ce remède , parcequ'il relache & débilite le ressort des solides. On rend à la vérité par ce moien , la douleur moins vive & plus supportable ; mais on rend le mal plus long & plus sujet à de fréquentes récidives.

268.

Cas où la
saignée peut
être très-uti-

On ne doit pas penser de même de ces inflammations , lorsqu'elles sont

seulement l'effet d'un acre passager : car, quoiqu'il soit toujours vrai que la saignée n'y soit pas si efficace, ni si sûre que dans les inflammations sanguines, elle est néanmoins dans les cas pressans, le remede le plus prompt que l'on puisse employer. C'est pour-
quoi dans les fièvres catharrales, ou fluxions de poitrine, où il n'est ordinairement question que d'un acre fronçant, fourni par quelque défaut de transpiration ou par quelqu'autre cause passagere, les plus habiles Praticiens fondent toutes leurs esperances dans les saignées, mêmes abondantes; ce qui fait d'ailleurs que ce remede triomphe souvent ici, c'est que l'acre qui produit la maladie, étant une fois dompté, il n'est plus entretenu comme dans la goutte & dans les rhumatismes habituels. Au reste il se trouve des cas dans ces dernieres maladies mêmes, où la saignée doit être employée indispensablement, & avec beaucoup de diligence; premierement lorsque la maladie se jette sur les poudrons, sur l'estomac, sur les intestins, sur la vessie, & qu'elle expose la vie du malade. En second lieu, lorsque les douleurs sont insupportables, & que l'inflammation sanguine est de la partie,

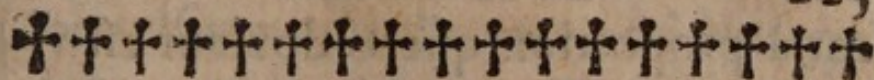
[2.]
Dans la fluxion de poitrine.

[3.]
Dans la goutte & dans le rhumatisme dangereux.

224 *Des inflammations lymphatiques.*

& qu'elle augmente extrêmement la violence du mal. Les remèdes qui conviennent le mieux alors, pour seconder la saignée, ce sont les anodins médiocrement relâchans; comme les cataplasmes faits de *lait & de mie de pain* avec le *safran*, les feuilles de *pavot*, de *jusquiame*, de *bouillon-blanc* & semblables, boüillis dans du lait, les huiles d'*hieble*, de *vers de terre*, de *petits chiens*, &c. quand il n'y paroît pas d'inflammation sanguine; car ces huiles ne sont point malfaisantes, comme plusieurs se l'imaginent, parcequ'elles bouchent les pores, c'est uniquement parcequ'elles sont susceptibles d'une ardeur & d'une acrimonie terrible, lorsqu'elles sont exposées à une chaleur trop considérable: mais dans des inflammations purement lymphatiques, les huiles sont bienfaisantes, parcequ'elles conservent cette douceur & cette onctuosité qui leur est propre, & qui les rend relâchantes. On doit au-surplus combattre intérieurement, & autant qu'on le peut, l'acrimonie des humeurs par les remèdes que nous avons indiqués ailleurs.

n^o. 338. 339.



CHAPITRE VII.

DE LA DOULEUR.

LA douleur menace pour l'ordinaire d'inflammation, ou bien elle la dénote ; c'est pourquoi la saignée convient beaucoup contre cet accident. Mais l'usage de ce remède demande qu'on distingue les douleurs habituelles, ou qui ont une cause habituelle, telles que celles que causent les inflammations dont on vient de parler, d'avec les douleurs qui ont une cause passagère, & qui sont fort vives ; parcequ'il est question dans ce dernier cas, d'une irritation très-grande, capable de produire une inflammation sanguine plus ou moins dangereuse selon la partie qui souffre. De toutes les parties intérieures il n'y en a point de plus exposées à cet accident, que l'estomac & les intestins, à cause des différentes coliques auxquelles ces parties sont sujettes, qui de quelque genre qu'elles soient, marquent assez par la douleur plus ou moins cruelle qu'elles font sentir, le besoin plus ou moins grand de la saignée ;

369.

La douleur
demande la
saignée.

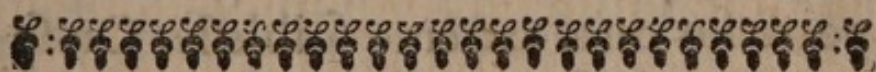
[2.]

La colique.

car à proportion que la douleur est vive, & qu'elle s'opiniâtre, à proportion doit-on aussi repeter promptement & beaucoup de fois la saignée; parceque plus ces accidens sont considérables, & plus le danger de l'inflammation est grand. La détente que produit la saignée, poussée autant qu'il convient, fournit une disposition contraire, qui rend les parties bien moins susceptibles d'irritation & de fronnement, & prépare même à des évacuations, qu'il faut quelquefois procurer en pareil cas par les selles ou par le vomissement. Dans de violens maux de dents, on a plusieurs fois observé que la saignée y apporte un soulagement très-considerable, quoiqu'on ne s'est jamais gueres avisé de poursuivre cette espece de douleur par d'abondantes saignées. En effet quand une dent est mauvaise, on fait mieux de l'ôter; mais lorsque cette douleur ne vient point d'une carie, & que les dents sont saines, on doit beaucoup compter sur la saignée contre cette douleur, qui souvent n'est pas supportable. On peut juger delà aussi combien ce même remède doit être utile aux enfans, à qui les douleurs de dents attirent des

[3.]
*Les douleurs
de dents.*

convulsions, ou d'autres accidens qui en font périr plusieurs. Quand les douleurs, en quelque partie qu'elles se fassent sentir, sont trop vives, pulsatives, ou lancinantes & avec fièvre, elles marquent une inflammation sanguine formée; & la saignée, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, est le plus puissant remède que l'on puisse mettre en usage pour la combattre.



CHAPITRE VIII.

DE L'HEMORRAGIE.

LA dépletion, la détente, & même l'affoiblissement que procurent des saignées promptement faites, rendent ces saignées d'un grand secours dans les hemorrhagies. Ces dispositions qui arrivent soudainement, débilitent sur le champ le jeu des arteres, & ralentissent beaucoup le mouvement du sang. Celui-ci devient incapable de faire le même effort, contre la paroi ouverte du vaisseau qui fournit à l'hemorragie; il permet à l'ouverture de ce vaisseau de se refermer. C'est pour la même raison que dans les plaies, où quelque vaisseau ouvert n'est point à portée d'être arrêté

370.

L'usage de la saignée dans les hemorrhagies.

par le secours de la main, les habiles Chirurgiens entretiennent leurs blessés pendant quelques jours, dans la foiblesse la plus grande où l'on puisse rester sans mourir; se donnant bien de garde de réveiller les forces abbatuës par la perte du sang. L'état de syncope est même le plus avantageux, lorsque le vaisseau ouvert est fort considérable, & que le peril que cause l'hémorragie, l'emporte sur cette extrême foiblesse. On se contente de soutenir la vie du malade, par quelques cueillerées de bouillons qu'on lui donne de loin en loin, de crainte de redonner de l'action au sang que l'on bride encore d'ailleurs par quelque prise d'alun, ou de quelqu'autre astringent d'un petit volume. Il n'en est pas des hémorragies habituelles & de celles qui arrivent par exulceration, comme des hémorragies subites, ou qui arrivent tout-à-coup par la rupture de quelque vaisseau; parceque dans les premières, la masse du sang est ordinairement appauvrie, fort détremée, & trop peu consolidante; alors la saignée augmenteroit encore ces dispositions, & rendroit l'hémorragie plus rebelle. C'est dans ces cas où l'on doit peu compter sur ce remède.

CHAPITRE IX.

DES PLAÏES.

LA saignée est un secours, dont on ne peut se dispenser dans les grandes plaïes. L'irritation, la douleur, les crispations inflammatoires, tout crie après ce remede, c'est même le principal remede que l'on puisse employer pour prévenir ou pour vaincre les plus facheux accidens qui surviennent aux plaïes qui pénètrent intérieurement. En voici un exemple. Le nommé S. Pierre soldat dans le Regiment du Roi, fut conduit en notre Hôpital avec deux coups d'épée qui pénétroient tous deux de haut en bas, l'un dans la poitrine, & l'autre dans le ventre. Celui-ci étoit placé du côté droit, à-peu-près à l'endroit où l'on fait la *paracenthese*. L'autre étoit du côté gauche entre la troisième & la quatrième fausses côtes, tout proche de l'extrémité antérieure de ces côtes; & il n'étoit gueres possible, à cause de la direction du coup, que le Diaphragme n'eut reçu quelque atteinte. Un léger hoquet avec une douleur assez vive qui

371.

Usage de la saignée dans les plaïes.

répondoit vers le cartilage *Xiphoïde*, donnoit encore lieu de le présumer. Je prescrivis à ce malade une diete fort rigoureuse, & des lavemens simplement émolliens, avec des embrocations huileuses, & des fomentations émollientes sur l'abdomen. Je m'attachai par dessus toutes choses, aux saignées qui se suivoient de près, & qui chaque fois étoient fort copieuses, parceque les accidens pressoient fort. La fièvre devint très-considérable avec une grande tension dans la région *hipogastrique*. Les plaïes étoient pâles & seches; une difficulté de respirer avec un râlement continuel, mettoit ce blessé dans le même état que celui d'un malade qui va mourir d'une *peripneumonie*, ou d'une fluxion de poitrine. Mais les saignées toujours fort amples & répétées jusqu'à douze fois, eurent enfin le dessus. Tous ces accidens cederent peu-à-peu; il ne resta plus sur la fin de la guérison, qu'un peu de douleur de côté, qui fut dissipée par l'usage du lait coupé qui termina cette cure.

372.

Usage de la
saignée dans
les épanche-
mens de
sang.

Il y en a qui comptent tellement sur la saignée dans les plaïes pénétrantes, qu'ils la croient suffisante pour retirer le sang extravasé. On en rapporte même des exemples étonnans. *Mr. Lazuste*

Coste Chirurgien juré, & ancien Pré-vôt de S. Côme, nous en rapporta un assez notable, lors de mes examens pour la maîtrise. C'étoit un coup d'épée reçu au-dessous de l'aisselle, qui avoit ouvert une artere intercostale & occasionné un épanchement considerable dans la poitrine: cet épanchement fut au rapport de ce Chirurgien, dissipé par dix saignées. Le malade fut même si promptement guéri, que peu de jours après ces saignées, il put vaquer à une affaire pressante qui l'obligea de sortir de chez lui. Mais ces guérisons sont des événemens rares sur lesquels il ne faut pas absolument se regler; car on observe tous les jours que d'abondantes saignées, ne sont pas seulement capables de retirer le sang d'une échimose un peu considerable. J'ai vû un garçon Chirurgien qui avoit reçu deux coups d'épée dans la cuisse, tous deux dans le muscle couturier, à cinq ou six travers de doigt au-dessus du genoüil, & à distance d'environ deux travers de doigt l'un de l'autre. Un de ces coups passoit par-dessus le *femur*, & sortoit à la partie opposée de la cuisse: l'autre traversoit seulement le muscle couturier, & n'alloit pas plus loin. Je dilatai ces plaïes, je m'attachai à bien

débrider l'aponevrose du fascia-lata , & je passai un seton fort mollet , & oint d'huile dans la plaie qui traversoit la cuisse , afin d'assurer dans les premiers tems , une issue aux suc épanchés , qui souvent par leur séjour , causent vers le sixième ou le septième jour , de terribles accidens dans les plaies où il y a des parties nerveuses ou des aponevroses blessées. Je saignai amplement le malade pour prévenir l'étranglement qui arrive ordinairement dans ces sortes de plaies , & qui malgré cela , ne laissa pas que d'arriver la nuit du cinquième au sixième jour de la blessure. J'examinai les plaies ; celle où étoit le seton me parut en fort bon état ; elle étoit humectée , & les bords souples ; l'autre étoit au-contraire sèche , tendue & enflammée. J'y introduisis mon doigt , pour voir d'où dépendoit cet accident ; je le passai facilement jusqu'au - dessous du fascia-lata , où il fit passage à un peu de matiere qui s'étoit épanchée sous ce muscle , malgré les dilatations que j'y avois faites. Je proposai au malade de me laisser encore dilater cette plaie , il ne put d'abord s'y résoudre. Les matieres écoulées procurerent beaucoup de soulagement ; ce qui fit esperer au malade

qu'il s'en tireroit sans incision ; mais l'étranglement avoit déjà causé une inflammation dans les graisses de la partie externe & antérieure de la cuisse, qui fut suivie d'une suppuration qui s'étendoit depuis la plaie jusque vers le grand trochanter , & vers le pli de la cuisse antérieurement. Le malade se résolut alors à me laisser faire les ouvertures nécessaires pour donner issue au pus , & les choses se terminèrent heureusement. On peut voir par cette histoire combien un peu de matiere épanchée devient pernicieuse , lorsqu'elle séjourne assez longtems dans quelque recoin pour acquérir de l'acrimonie : mais le but que je me suis proposé dans le recit de cette cure , est de faire remarquer qu'on ne doit que de la bonne sorte, compter sur les saignées pour retirer les suc épanchés , puisqu'ici où elles furent poussées jusqu'au nombre de quatorze , elles n'opérèrent nullement cet effet , quoique l'épanchement fut très-peu considérable. On voit aussi par cette même observation, que les saignées mêmes abondantes, ne suppléent pas beaucoup aux dilatations , quand elles ne se trouvent pas suffisantes , comme il est en quelque sorte arrivé ici , à quoi la résistan-

ce du malade eût beaucoup de part : c'étoit un Chirurgien qui avoit vû guérir beaucoup de coups d'épée sans dilatation , mais qui ignoroit la conséquence de ceux qui se trouvent à cette partie, & qui percent l'aponevrose du *fasciata* , qui sont presque toujours suivis d'étranglement facheux , comme il arriva ici en effet malgré toutes précautions. Tout le merite qu'ont ces observations , qui nous marquent le succès que la saignée a eu dans des épanchemens considérables , c'est de nous donner une sorte de confiance en ce remède , lorsque nous présumons quelque extravasation dans des endroits, où nous ne pouvons employer d'autre moien plus efficace pour la délivrance du malade , comme dans les chûtes , ou autres cas qui peuvent causer au-dedans quelque épanchement de sang. Il est vrai que dans les coups & dans les chûtes, on doit principalement avoir ici en vuë , le retardement du cours du sang dans les petits tuiaux forcés ou contus , où le liquide arrêté peut par son séjour , acquérir enfin une acrimonie capable d'irriter & de causer une inflammation suivie de suppuration. Ainsi , quand même la saignée ne seroit pas capable

[2.]
*Dans les
 coups & les
 chûtes.*

de retirer les fucs épanchés, ou de remuer ceux qui sont arrêtés, elle est du moins d'un grand secours, pour rendre les parties moins susceptibles d'inflammation, pendant que la résolution de l'échymose ou du sang épanché se fait.

Un des plus redoutables accidens qui arrivent aux plaies récentes, surtout à celles qui sont étroites & profondes, & à celles qui attaquent les parties nerveuses, est l'étranglement que suscite le tiraillement, ou l'irritation des parties nerveuses : car dès que cet étranglement vient à gêner ou à fermer le passage du sang par les veines, le retour de ce liquide qui est apporté par les artères, n'a plus lieu par les veines étranglées; bientôt le sang qui continuë d'arriver dans la partie, & qui ne peut s'en tirer, y remplit & force excessivement tous les vaisseaux. La partie se tumesce & devient monstreuse; la fièvre, la douleur, les mouvemens convulsifs, le délire, la mortification, font promptement périr un blessé qui n'est pas secouru assez tôt par la dilatation de la plaie, & par d'abondantes saignées.

Tous les habiles Praticiens connoissent assez la conséquence de ces étran-

373.

Des étran-
glements qui
surviennent
aux plaies.

glements. C'est pourquoy je suis étonné que ceux qui ont écrit sur la cure des plaïes, aient passé si légèrement sur ce sujet, ou plutôt qu'ils aient confondu presque toujours ces étranglemens avec les dépôts, & regardé tous les embarras de la circulation dans la partie blessée, comme une chute d'humeurs qui accable une partie affoiblie par la blessure. Dans cette fausse idée ils conseillent indistinctement l'usage de remèdes deffensifs, soit astringens, soit spiritueux, presque toujours nuisibles dans la cure des plaïes. Comme il est très important aux jeunes Chirurgiens de bien connoître la difference qu'il y a entre un dépôt & un étranglement, nous allons par des exemples justes, leur rendre cette difference fort sensible. Nous commencerons par une observation prise des ouvrages de *Monsieur de Garengeot*, où l'on trouve le recit d'un étranglement si bien marqué, qu'il est impossible de le confondre avec le dépôt, & de ne pas s'en faire d'ailleurs une idée exacte. L'Auteur nous rapporte qu'une très-petite plaïe au ventre, qui à peine avoit atteint le muscle droit dans une de ses aponevroses, fut dès le lendemain suivie de très-grands acci-

dens ; le ventre devint tendu comme un balon , très-rouge & très-enflammé , avec une fièvre ardente , des levres seches & noires , un transport , une suppression des excréments. La plaïe étoit si gonflée , qu'à peine il put y introduire une sonde crénelée très-fine pour dilater cette plaïe , surtout l'aponevrose qu'il trouva tendue & dure comme un parchemin. Son incision fournit seulement un peu de sang vermeil qui étoit , selon la remarque même de cet habile Chirurgien , une preuve qu'il n'y avoit ni extravasion , ni dépôt. L'eau de vie qu'il avoit employée au premier appareil , comme à une plaïe simple , fut sur le champ bannie ; il eut recours à l'eau tiède & à d'autres remèdes relâchans & amolifans , mais surtout à la saignée qui fut administrée fort diligemment ; car en moins de cinq heures le blessé fut saigné quatre fois. Le transport se dissipa aussitôt après ces saignées , & en peu de tems tous les autres accidens disparurent aussi. Il n'est point nécessaire de faire remarquer que par les symptômes survenus à cette petite plaïe , & par la methode qu'on a tenue pour les combattre , il est évident qu'il n'étoit question que de relâcher & de débrider des

contractions ou des étranglemens qui étoient ici la seule cause de tout le désordre. Heureux au-surplus de pouvoir y remédier encore, quand les accidens se sont déclarés; car on n'y réussit pas toujours. En voici un exemple qui apprendra en même tems aux jeunes Chirurgiens, combien on doit être sur ses gardes par rapport à ces étranglemens.

On amena à notre Hôpital, un soldat qui avoit reçu un coup d'épée à la partie interne & antérieure de la cuisse, environ à six travers de doigt au-dessus du genoüil. Le Chirurgien qui visita d'abord cette plaie, ne put faire entrer sa sonde que jusques dans les graisses, même après avoir dilaté l'entrée de cette plaie; d'où il jugea que le coup n'avoit pas pénétré plus loin: il traita cette plaie comme simple, & sur le rapport qu'il m'en avoit fait, je restai tranquille à l'égard de ce blessé, qui d'ailleurs étoit très-guai & sans le moindre accident. Le sixième jour les choses se trouverent bien changées; toute la nuit s'étoit passée avec la fièvre, & avec des douleurs très-grandes, ce qui m'obligea de visiter la plaie; je trouvai la cuisse d'une grosseur prodigieuse, je fis sortir en introduisant la sonde dans la

plaïe qui pénétrait dans les muscles , beaucoup de serosité sanguinolente ; mais il ne fut pas possible , ni par les dilatations, ni par les saignées, & les autres remèdes relâchans , de vaincre l'étranglement. Le principe vital fut suffoqué , la mortification s'empara sur le champ de la partie , & la mort suivit aussitôt. Je me resouviens d'un Archér qui avoit reçu un coup de pistolet dans la cuisse , qui fut peu secouru d'abord par les saignées & par la dilatation de sa plaïe , & qui eut le même sort. Ceci est moins étonnant par rapport au coup de feu , que par rapport au coup d'épée ; car on ne dilate gueres les coups d'épées , que lorsqu'on s'apperçoit que l'étranglement veut survenir ; on se contente ordinairement de les pancer à l'exterieur & simplement , au lieu que dans les coups de feu , on commence par les dilater & les rendre s'il se peut , par le moyen des incisions , semblables à des plaïes d'instrumens tranchans , ou du-moins on s'attache à en bien dilater les issuës , notamment la sortie.

Ces dilatations dans les plaïes d'armes à feu , sont fondées sur ce qu'il est nécessaire que ces plaïes suppurent dans

[2.]
Caractere dis-
tinctif des
plaïes d'ar-
mes à feu.

tout leur trajet. Les chairs qui y sont contuses & machées par la bale, s'y laissent engorger de sucs, que ces chairs ruinées sont incapables de convertir en pus, ni de les défendre de la corruption: il faut donc qu'elles & ces sucs périssent. Leur dépravation fournit une acrimonie capable de susciter des étranglements considérables, suivies de dépôts facheux pour le moins: car ces chairs contuses au-dedans de la plaie, & les sucs qui les engorgent, & qui s'y trouvent dans le même état que s'ils étoient épanchés, n'ont point d'autre sort à attendre que la putréfaction, si on n'en procure pas le dégorgement & l'issuë par de bonnes dilatations, à l'aide desquelles on puisse aussi par des médicaments convenables, défendre les chairs blessées qui sont encore capables de quelque action; afin qu'étant ranimées, elles puissent nous donner une vraie suppuration: faute de quoi ces chairs, tant celles qui sont tout-à-fait détruites, que celles qui ne le sont qu'en partie, & les sucs qui les engorgent, tombent en mortification. Alors ces substances corrompues ne se bornent pas toujours à de simples dépôts; l'intérieur de la plaie se trouve comme gangrené, & la mortification

fication fait quelquefois dans les environs & en peu de tems un grand progrès. C'est surtout ces derniers accidens qui rendoient ces plaies si redoutables aux Anciens , qu'ils les regardoient comme suspectes d'une grande malignité ; pour cette raison ils y introduisoient des huiles chaudes & même boüillantes , afin de cauteriser toutes les chairs qui avoient été touchées par la bale. Ces chairs roties par ces remedes , formoient des escares qui ne tomboient, que lorsque la suppuration étoit bien établie dans les chairs voisines ; ainsi par cette cruelle methode , ils prévenoient assez souvent les accidens dont on vient de parler. La contusion dans ces plaies , est plus facheuse que les autres contusions qui se font exterieurement , parceque celles - ci se montrent telles qu'elles sont , & qu'on en prévient aisément les suites par l'application des remedes , & par les autres procedés qui y paroissent visiblement nécessaires ; au lieu que celle-là cache non seulement le danger jusqu'à ce que le mal soit arrivé , mais encore parceque étant enfermée , elle suscite à des accidens beaucoup plus facheux.

Si il est quelquefois très - prudent

aussi , comme on vient de voir par les expériences que nous avons rapportées, de commencer par dilater certains coups d'épées, qui ne se terminent pas simplement dans le corps charnu d'un muscle , où les sucs épanchés peuvent facilement être repompés par la substance fibreuse de ce muscle ; mais qui au-contraire traversent des muscles fort membraneux & des aponevroses , & qui donne lieu à des tiraillemens , ou à quelque léger épanchement de sucs sur ces parties où ils ne peuvent se résoudre , & qui quelques jours après deviennent ichoreux , & assez irritans pour produire dans ces parties un étranglement mortel ; c'est pour cette même raison que dans les plaïes qui traversent un membre, ou qui ont une entrée & une sortie un peu éloignées , qu'il ne convient pas de réunir ; & qu'on peut , comme nous en avons donné ci-devant un exemple, y passer un seton, après les avoir dilatées: on ne le changera que de deux ou trois jours l'un; & on le banit entièrement après sept ou huit , lorsque le tems de l'étranglement est passé , & que la suppuration est établie. Il faut oindre ce seton avec un digestif fort onctueux & nullement tenace : le

plus convenable en pareil cas, est celui qui se fait avec le basilicum, le baume d'arcœus, & l'huile de millepertuis mêlés. Ce digestif doit être d'une consistance fort molle, il est à préférer à tout dans la cure des plaïes, surtout dans les premiers tems où il ne faut qu'adoucir & relacher. Mais dans les abcès & dans les ulceres, où le pus est abondant & un peu fœtide, il faut préférer le digestif où entre la térébenthine ou quelque autre baume naturel délaïés avec le jaune d'œuf, & encore mieux avec le miel, qui est moins susceptible d'altération: cependant lorsqu'un abcès ou un ulcere a eu besoin d'opération ou d'incisions considérables, il faut à cause de la plaïe du - moins dans le commencement, user du premier.

On a du tems pour se précautionner contre ces étranglemens, dont on vient de parler, qui arrivent cinq ou six jours, & quelquefois plûtard après la blessure, & qui ne sont que l'effet de la dépravation des suc épanchés & retenus dans la partie blessée; mais quand ils sont excités par le tiraillement même des parties nerveuses blessées, en moins de vingt qua-

tre heures ces accidens surviennent. Un soldat du Regiment du Roi qui fût conduit en notre Hôpital, avoit reçu un coup d'épée entre la première falange du pouce, & l'os du metacarpe qui soutient le doigt indicateur. L'épée glissa obliquement dans la main sur les os du metacarpe, traversa toute la main, & sortit par-dessous l'éminence charnuë des muscles du petit doigt. Je pensai bien que les tendons flechisseurs des doigts devoient être maltraités; mais le seul moyen pour empêcher le tiraillement & l'étranglement, étant de dilater la plaie depuis l'entrée jusqu'à la sortie, de couper tous les tendons dans le doute qu'ils le fussent déjà en partie par l'épée, d'estropier par conséquent le malade, je me contentai de dilater la plaie à son entrée & à sa sortie, plutôt que d'en venir à cette extrémité: persuadé qu'au même prix je pourrois encore me défendre contre l'étranglement, en cas qu'il survint, je fis saigner au-plutôt & avec profusion le malade, parceque je craignois encore le délire, & les convulsions. La fièvre fut considérable & les douleurs très-vives pendant la nuit. Le lendemain matin le bras étoit déjà fort gros; on continua les saignées sans mesure & les au-

eres relachans, pour éviter, s'il étoit possible, une opération estropiante; mais il ne fut pas possible de réussir; car la nuit suivante l'étranglement devint si terrible, que le matin, le bras se trouva d'une grosseur énorme, & le dedans de la main commençoit à tomber en mortification. Je ne balançai plus alors à agir, persuadé que la cause de ce désordre consistoit principalement dans la contraction du ligament annulaire du poignet. Je pris le parti de couper ce ligament; tous les accidens cederent en peu de tems, le bras se desinfla peu-à-peu, le dedans de la main se dépouilla jusqu'aux os, & avec le tems le malade se tira d'affaire à l'estropiement près.

Les plaies avec contusion au perioste sont fort susceptibles d'étranglement très-facheux: on sçait assez combien le pericrane y est sujet, quelles en sont les suites, & combien il est important de débrider au-plutôt l'endroit d'où dépend l'étranglement. Le perioste est également exposé à cet inconvenient dans toutes les parties, où les os sont peu couverts de chairs: delà vient que les coups sur le tibia sont souvent suivis d'étranglemens qui occasionnent presque aussitôt une gangrene qui s'étend par

toute la jambe , à laquelle on ne peut remédier qu'en débridant le perioſte. J'ai vû quatre bleſſés dans une même année tomber dans ce cas-là. Ce qu'il y a de particulier ici , c'eſt que la partie ne change pas beaucoup , ſi ce n'eſt qu'en la touchant , on trouve la peau matte & un peu œdemateuſe. La mortification commence par faire beaucoup de ravage dans les graiſſes ; en ſorte qu'elle permet bientôt de gliffer les doigts, même la main entre les muſcles. Je voulus une bonne fois m'aſſurer ſi ce délabrement dépendoit abſolument de l'étranglement du perioſte, je m'en tins dans un de ces malades à dilater ample-ment la plaie , & à couper toutes les brides qui communiquoient avec le perioſte , ſans toucher à ce perioſte qui ne me paroifſoit aucunement maltraité, ni enflammé. Je défendois de mon mieux la partie contre la pourriture par les remèdes convenables. Toutes ces meſures furent incapables de ſ'oppoſer au progrès de la gangrene , il fallut que j'en vinſſe à l'incifion du perioſte qui en effet arrêta toute la gangrene , & les matieres qui ſuintoient, commencerent auſſitôt à nous annoncer la victoire par une odeur de petit lait croupi , qui nous

promettoit bientôt une supuration louable , parceque cette odeur qui sent un peu le fur , marque que la putréfaction des sucs commence à n'avoir plus tout-à-fait le-dessus.

On doit bien se donner de garde de s'opposer au gonflement qui survient à une plaïe à cause d'un étranglement , ou d'une inflammation , de s'y opposer , dis-je , par des défensifs , soit spiritueux soit astringens ; ces remedes attirent ordinairement la gangrene. Je fus appelé il y a près d'un an , pour voir une jeune fille d'environ douze ans , blessée par un cheval qui lui avoit marché sur la cuisse vers l'aine , il déchira la peau , dont le lambeau pendoit en dedans. Je ne vis cette plaïe que cinq ou six jours après qu'elle fut faite ; celui qui la pansoit , s'étoit toujours servi d'un défensif astringent , dont le bol faisoit la base. La cuisse & le ventre étoient extrêmement enflées & dures avec une inflammation gangreneuse qui occupoit toutes ces parties , & qui fit perir la malade le lendemain. Ainsi cette plaïe qui n'étoit précisément qu'à la peau , & qui étoit très-facile à guérir , en rapprochant le lambeau , en procurant une legere suppuration , & en entretenant la sou-

[3.]

*Les deffensifs
sont dange-
reux dans les
plaïes.*

plefle des parties bleffées par le moien des saignées & des autres remedes convenables ; cette plaïe , dis - je , devint mortelle pour avoir été mal pansée.

[4.]
Inconvenient
des remedes
trop relâ-
chans.

Les remedes trop relâchans employés dans les premiers tems de la cure d'une plaïe , pour prévenir un étranglement lorsqu'il est à craindre , ont un inconvenient ; ils retardent la suppuration ; ils rendent par-conséquent la cure plus longue de quelques jours. Mais cet inconvenient n'est rien en comparaison de l'accident qu'on veut prévenir , où il y va de la vie du malade : c'est pourquoi je ne balance pas sur le parti que j'ai à prendre en pareil cas. On apporta en notre Hopital un soldat qui avoit reçu plusieurs coups d'épée, entr'autres un dans l'aine qui fortoit par la fesse, il s'étoit fait un gonflement considérable à l'entrée du coup. Je dilatai d'abord cette entrée, & avec mon doigt je cherchai le trajet de cette plaïe, je trouvai qu'elle traversoit une des attaches du muscle triceps tout proche la partie tendineuse, où je sentis une contraction qui me fit beaucoup de résistance, en introduisant mon doigt pour dilater cette plaïe: je m'attachai surtout à ne laisser à cet endroit aucune bride, ni

rien qui pût susciter d'étranglement : outre cette précaution je fis saigner abondamment le malade , je le pansai les premiers jours avec *l'huile d'hipericum simple*, avec des embrocations d'*huile rosat* sur toute la cuisse , & par-dessus un cataplasme des quatre farines cuites dans de l'eau. Par ce moyen je parai un étranglement qui avoit déjà commencé , & qui étoit d'autant plus à craindre en cet endroit , que le muscle qui étoit blessé , est joint au vaste externe par une aponevrose percée pour donner passage aux vaisseaux sanguins , & dont la contraction auroit sur le champ arrêté la circulation. Ces pansemens huileux firent que la suppuration resta un peu de tems sereuse ; mais indépendamment de cette suppuration retardée, le malade se trouva au bout de cinq semaines en état de rentrer dans ses exercices. Il est à remarquer que ces pansemens huileux ne peuvent avoir lieu qu'autant que l'inflammation ne survient point , car l'inflammation rendroit les huiles fort nuisibles ; mais les quatre farines, surtout si on les fait cuire dans une eau , où l'on aura fait bouillir des plantes émollientes & mucilagineuses , fourniront toujours d'excellens cataplasmes , tant que

[5.]

Remarque

sur les pansemens huileux.

l'étranglement est à redouter. Les pansemens demandent aussi dans ce cas beaucoup de circonspection ; car un bourdonnet un peu dur, un plumaceau redoublé ou taponné, suffit pour attirer un étranglement. Je me souviens que dans une plaïe à la cuisse, où les dilatations avoient fait céder un étranglement qui y étoit survenu, le blessé sentit cependant quelques jours après, beaucoup de douleur depuis un pansement jusqu'à l'autre, & l'étranglement revint de nouveau : je trouvai dans l'appareil un bourdonnet fort dur & lié avec du fil, auquel on pouvoit imputer ce desordre. Il n'est pas nécessaire de nous expliquer davantage sur l'utilité de la saignée contre ces étranglemens ; on doit être prévenu que c'est un des plus puissans relâchans qu'on puisse employer, pourvû qu'on y ait recours assez tôt, & autant qu'il convient. Il ne faut pas cependant s'attendre tellement aux saignées, qu'on croie par leur moyen suppléer aux incisions & aux dilatations qu'il vient faire ; on y seroit ordinairement trompé, les dilatations peu menagées sont le seul moyen qui soit infailible ; elles attaquent le mal dans sa cause & dans son effet. Dans son effet en débri-
dant les parties membraneuses : dans sa

cause en facilitant l'écoulement des matieres irritantes, ou qui pourront le devenir.

Pour achever de faire comprendre la difference qu'il y a entre l'étranglement & le dépôt qui peut arriver aux plaïes recentes par l'affoiblissement de la partie blessée, il faut remarquer que ce dernier suppose toujours une cause qui ait détruit la force & le ressort des vaisseaux; ce qui n'arrive gueres que par une contusion extrême qui écrase les chairs, de façon que le sang, & les autres suc que la circulation entraîne sur cette partie contuse, ne peuvent passer outre. Les vaisseaux, les fibres ne peuvent résister à ces humeurs; ils se laissent engorger & accabler; la partie se remplit & se tumesce au dernier excès. Ce sang qui s'y trouve retenu, ne peut s'enflammer, ni être converti en pus, parceque les vaisseaux, où il s'est accumulé, n'ont plus ni force, ni action; il ne peut tendre par lui-même qu'à se corrompre & à corrompre la partie, où il est retenu, si on ne lui donne issue au-plutôt, & si on ne s'oppose à la putréfaction, par des remedes spiritueux & actifs comme le *vin*, l'*eau de vie*, l'*esprit de vin*, les *tintures de mirrhe* & d'*aloes*, le *camphre*, en un mot les

374.

Dépôts qui
surviennent
aux plaïes.

substances remplies d'huiles étherées , balsamiques , car ces huiles ne cedent en rien aux huiles alkoolifées. Mr. de *la Peyronie* premier Chirurgien du Roi en survivance, a même observé qu'elles sont préférables à celles-ci; c'est pourquoy l'huile de terebenthine est son remede favori contre la pourriture : on lui a vu effectivement faire beaucoup de cures merveilleuses par le moien de ce remede. Le sel armoniac est surtout excellent ici, non-seulement pour résister à la corruption par son acide qui est inaltérable , mais encore pour dissoudre le sang coagulé, & pour le faire dégorger, soit qu'on l'applique en poudre , soit qu'on le fasse dissoudre dans le vin, dans le vinaigre ou dans l'eau de vie. La saignée a à peu près ici le même effet que dans l'hémorragie ; elle diminue l'affluence du sang , elle modere son effort , & elle empêche par-là que l'engorgement ne devienne si considérable.

Il y a un an qu'un soldat occupé aux travaux du pont de cette Ville , se laissa prendre la main sous le mouton, qui est un billot de bois garni de fer qu'on élève, & qui retombe sur les pilotis pour les enfoncer dans la terre : toute la main fut écrasée , la peau créva par les côtés,

& entre les doigts, d'où sortoient des morceaux qui étoient comme mâchés. Cette main devint aussitôt excessivement grosse, la peau étoit fort bandée; mais on sentoît en appuïant dessus, que les chairs n'avoient point de fermeté, & que les humeurs y restoient, comme dans un éponge. Je fis sur le champ plusieurs taillades par-dessus & par-dessous cette main & aux doigts; je coupai les chairs qui s'étoient échappées de côté & d'autre; les saignées ne furent pas épargnées; je prescrivis un régime très-exact; je mettois dans les taillades à chaque pansément, du sel armoniac en poudre qui procuroit un dégorge-ment étonnant; j'arrosais cette main d'esprit de vin camphré; je la garnissois avec des compresses trempées dans l'eau de vie, & par-dessus un cataplasme fait avec les quatre farines, les fleurs de melilot, de camomille, les baies de laurier, de genievre, & les semences carminatives; toutes ces choses bien pulverisées & cuites dans du vin. Ce cataplasme entretenoit une douce chaleur & une humidité active qui augmentoient beaucoup l'effet des autres remèdes. Quand la partie fut suffisamment dégorgée, & que les chairs commen-

cerent un peu à se rafermir , je pensai à procurer une suppuration, d'abord avec l'onguent de stirax, ensuite avec le digestif animé : de cette maniere je sauvai cette main contre toute apparence qu'elle pût jamais se rétablir. Il est donc de la prudence du Chirurgien dans les grandes contusions avec engorgement , de ne point compter d'abord sur une suppuration que le délabrement des chairs rend impossible : presque toutes les plaïes faites par le canon , dans les chairs, sont susceptibles de ces sortes d'engorgemens , qui exigent des incisions & des scarifications pour procurer au-plutôt le dégorgement des suc's arrêtés, qui ne manqueroient pas de faire tomber la partie en gangrene. Les jeunes Chirurgiens peuvent allez s'appercevoir par ce détail, combien il leur est de conséquence de s'appliquer à distinguer les différentes sortes d'embarras de circulation qui peuvent arriver aux plaïes récentes : sçavoir l'inflammation, l'étranglement & le dépôt , pour se comporter avec discernement dans ces differens cas.

(2.]
*Accidens qui
 peuvent arri-
 ver dans la
 suppuration.*

Après avoir surmonté dans les plaïes les premiers accidens, comme l'étranglement, les dépôts, l'inflammation, & la gangrene, on a à se défendre

contre ceux de la suppuration, lorsque la plaie dégénère en ulcère. Le croupissement du pus dans quelque cavité, où il n'a pas son égoût, est ordinairement la cause des désastres qui arrivent pendant la suppuration. Les mouvemens spontanés, notamment la putréfaction, se saisissent promptement de nos liqueurs, lorsqu'elles sont épanchées dans un lieu chaud & humide où l'air a un libre accès; d'ailleurs le pus est surtout en pareil cas très-susceptible d'une pareille dépravation; parcequ'il est en plus grande partie formé des sucs fort élaborés. Le croupissement est par lui-même ce qui contribue le plus à cette perversion; car toute liqueur une fois atteinte de quelque mouvement spontané, le communique sur le champ à toute autre qui se mêle avec elle, & qui en est susceptible. Or le pus qui se ramasse, & qui croupit dans une plaie, surtout celui qui n'est pas enlevé à chaque pansement, s'y corrompt & corrompt aussi toutes les humeurs auxquelles il peut donner atteinte, & il cause par-là plusieurs accidens fâcheux, comme un gonflement œdémateux dans la partie blessée, des cavernes, des callosités, des dépôts, des suppurations ex-

cessives , une fièvre lente , une destruction des humeurs , surtout du sang ; un amaigrissement extrême , des sueurs , un flux de ventre , & souvent la mort. La cause de ces accidens vient en partie de ce que la putréfaction donne aux humeurs purulentes , lorsqu'elle s'en fait , une acrimonie qui irrite les parties nerveuses , qui y suscite des tiraillemens ou des contractions capables du moins de retarder un peu le cours du sang par les veines , retardement qui donne lieu à une infiltration sereuse dans la partie blessée , qui la gonfle , & qui la rend en quelque sorte œdemateuse. D'une autre part ces matieres croupissantes & déjà un peu atteintes de putréfaction , sont , on le peut dire , en quelque sorte contagieuses , par rapport aux autres suc qui abordent à l'endroit caveux où résident ces matieres croupissantes & putrides ; en sorte que ces suc auxquels cette dépravation est communiquée , sont incontinent convertis en matiere de même genre que celle qui les a dépravés , & dégènerent ainsi tout en suppuration , ce qui entretient & augmente celle-ci prodigieusement. Ces matieres purulentes cavent ou creusent dans les endroits où elles croupis-

sent , surtout lorsqu'elles trouvent dans ces endroits , des parties graisseuses incapables de lui résister. Elles ruinent & défigurent les petits tuyaux du tissu de la peau & des chairs découvertes par la plaïe ; le passage des sucs y est dérangé ou empêché ; ces sucs s'arrêtent dans ce tissu , ils s'y accumulent , ils s'y condensent & rendent enfin la circonférence de la plaïe, en tout ou en partie, dure & calleuse. Etat qui s'oppose totalement à la réunion de la partie divisée , si avant que de tenter cette réunion , on ne détruit ou n'enleve pas ces callosités. Quelquefois ces matieres croupissantes s'infiltrant dans les graisses , & se transportent par-là d'un endroit en un autre , où elles forment ainsi par transmigration, des abcès souvent assez éloignés de l'endroit qui en a fourni la matiere. D'autres fois ces dépôts viennent de ces mêmes matieres purulentes qui passent dans le sang , & que la circulation entraîne sur quelque viscere ou autre partie. Si ces matieres qui passent dans le sang , sont un peu considérablement atteintes de putréfaction , elles y causent des colliquations fâcheuses qui détruisent la partie rouge de la masse des humeurs , qui rendent cette masse toute

fereuse , elles produisent des évacuations continuelles , elles jettent le corps dans le marasme & dans une extrême foiblesse ; l'acrimonie de ces humeurs irrite le genre arteriel , & entretient par-là une fièvre continuë , mais lente , parceque la dissolution de la masse du sang rend ces vaisseaux moins capables d'emportement.

[3.]
Remedes contre les accidens de la suppuration.

On prévient & on combat ces accidens par differens moiens ; le premier & le plus sur de tous , & qui doit absolument être toujours préféré tant qu'il est possible , ce sont des incisions suffisantes & placées à propos , pour donner un égoût bien libre aux suppurations. En second lieu les remedes balsamiques les plus propres pour empêcher la dépravation des suc. On porte ces remedes dans la cavité de la plaïe , ou bien on les y injecte ; mais rarement ce dernier moien employé seul , est-il suffisant. Enfin il y a la maniere de panser qui peut faire beaucoup ici , soit en ne s'opposant point au passage ou à l'écoulement des matieres purulentes , soit en empêchant la collection & le croupissement de ces matieres , soit enfin en ne laissant point dans la plaïe , de vides capables de retenir de l'air , qui y deviendrait très-

pourrissant par rapport à ces mêmes matieres.

La premiere intention consiste à ne point fermer par des tentes, les issuës d'une plaïe ou d'une ulcere, de la même maniere qu'on ferme, pour ainsi dire, une bouteille avec son bouchon. Tel étoit le cas de la fameuse observation de *Beloste*, qui la premiere lui a donné lieu de crier contre le tamponnage dans les plaïes profondes, jusques-là même que l'attention qu'on a de garnir exactement les plaïes caverneuses, lui a paru tout-à-fait inutile, même nuisible. Il donne dans cette observation, le détail d'une plaïe à la cuisse devenue fistuleuse & fort profonde, à l'entrée de laquelle on mettoit une tente dure & longue. Un torrent de matieres sortoit de cette plaïe à chaque pansement, lorsqu'on retiroit cette tente, de sorte que son blessé fondoît entièrement en suppuration, malgré diverses manœuvres qu'il tenta pour tarir cette suppuration, qui depuis plusieurs mois épuisoit son malade, & le conduisoit à la mort. Il s'avisâ enfin de banir la tente, & l'effet en fut si heureux, qu'un changement en mieux se fit remarquer dès le lendemain d'une maniere qui étonna extrêmement

[4.]

*Necessité de
procurer l'é-
coulement du
pus.*

*Chir. d'Hôpit.
obs. 28.*

ce Chirurgien. La source des suppurations fut bientôt tarie, les chairs se rapprocherent heureusement d'elles-mêmes pour occuper les vides, & en douze jours le malade fût guéri. Cette observation marque en effet assez visiblement l'inconvenient qu'il y a d'empêcher l'écoulement du pus des plaies & des ulcères, & quel ravage ce pus retenu & rassemblé cause dans les fucs que la circulation conduit vers l'endroit où ce pus croupit.

[5.]
Nécessité de
garnir les
plaies caver-
neuses.

A l'égard des deux autres intentions que nous devons avoir dans les pansements, qui sont d'empêcher la collection & le séjour du pus, & d'exclure l'air des cavités des plaies, on y satisfait ou par compression, ou bien en garnissant exactement & mollement ces cavités avec du charpi. Celui-ci s'imbibe des matieres purulentes, ces matieres se distribuent entre ses filets qui les soutiennent & les empêchent de se rassembler en aucun lieu particulier : ce charpi est pour ces mêmes matieres, si j'ose le dire, une échelle avec laquelle elles peuvent monter du fond de la plaie, jusqu'à ce qu'elles trouvent une issue pour s'évader, à peu près comme il arrive dans ces distillations qui se font par le moyen

d'une languette de drap, où les liqueurs montent jusques par-dessus les bords du vase qui les contient. Voici à cet égard une observation bien frappante & bien décisive. La fille du concierge de M^r de Senozan âgée de cinq ou six ans, avoit un sinus à la jambe causé par une inflammation du perioste du tibia, qui quoique ce perioste eut été débridé promptement, ne laissa pas de produire des fusées suivies de 7 ou 8 sinus considérables dans la jambe, dans le genou, & dans la cuisse, qui au moien des ouvertures & des dilatations qui y furent faites, guérissent assez promptement, à la réserve de celui dont je veux parler, qui avoit son ouverture tout-à-fait à la partie antérieure de la jambe, entre le tibia & le muscle jambier, de sorte que par rapport à la situation de la jambe qui étoit couchée, cette ouverture se trouvoit tout-à-fait en haut. Ce sinus se terminoit entre le tibia & le peroné par une caverne qui s'étendoit depuis le genou jusques vers le pied. La jambe étoit œdémateuse & d'une grosseur énorme; de sorte que du fond de ce sinus jusqu'à son ouverture, il y avoit une profondeur fort considérable. Toutes les fois qu'on pansoit ce sinus, on faisoit sortir en

pressant le dessous de la jambe, une quantité prodigieuse de matieres purulentes. Les bandages expulsifs, les pansemens fréquens, les injections, & autres procédés furent tentés envain pour tarir ce puis, qui malgré tous ces artifices fournissoit depuis environ quatre mois des suppurations excéssives, & qui augmentoient de plus en plus, jusqu'à ce que j'eus dilaté l'ouverture de ce sinus assez pour introduire jusqu'au fond, des bourdonets bien mollets, & retenus par des filets, persuadé que si je pouvois garnir ce sinus, de maniere à ne laisser aucun vide, l'air en seroit entierement banni, & les matieres trouveroient partout du charpi pour les absorber, qu'ainsi ces matieres ne se trouveroient plus en aucun endroit, ni rassemblées, ni croupissantes, ni exposées à un air pourrissant, & qu'à chaque pansement elles seroient enlevées avec le charpi; qu'ainsi elles n'auroient ni le tems de se corrompre, ni d'en corrompre d'autres. Le succès surpassa mon attente; car j'avouë que je fus surpris extrêmement voiant que dès la premiere fois que je tirai ce charpi, je ne le trouvai que médiocrement chargé de pus, sans que cependant il me fut possible d'en faire sortir seule-

ment une goutte du fond de ce sinus, après que ce charpi fut retiré. Dès ce moment la fièvre disparut, la malade ne ressentit plus dans sa jambe, les mêmes douleurs qu'elle y enduroit auparavant, en un mot ce fut le même prodige que dans l'observation qui vient d'être rapportée de *Beloste*, quoique par une manœuvre toute opposée: preuve qu'on ne peut faire un bon usage des observations, qu'en découvrant au juste la cause de leurs bons ou mauvais succès. Ce sinus se remplit si promptement, qu'à chaque pansement j'étois obligé de diminuer beaucoup le nombre des bourdonets: la jambe désenflait à vue d'œil, & l'état hetique & mourant de la malade, changeoit sensiblement de mieux en mieux tous les jours, & en douze ou quinze jours le sinus fut totalement guéri.

On peut obtenir le même effet en pansant seulement le mal par dehors, par le moien de la compression, lorsqu'elle est possible, & que l'égoût pour les matieres est placé favorablement; on peut, dis-je, obtenir le même effet aussi sûrement qu'en pansant le mal par-dedans en garnissant, comme nous venons de dire. En voici un exemple; je fus man-

dé pour voir une femme de 50 ans ou environ, qui avoit un abcès à la tête fort considérable, qui occupoit toute la partie occipitale, j'appliquai vers la nuque du col une des plus grosses pierres à cautere que je laissai pénétrer jusqu'à la matiere de l'abcès: je fis un trou dans l'écarre de grandeur à mettre le doigt, je menageai surtout les bords de cette écarre, afin qu'ils servissent à tenir mon ouverture toujours libre & bean-te, de façon que le pus sortit facilement & continuellement par cette ouverture. C'étoit surtout dans cette vuë que j'avois préféré le cautere à l'instrument tranchant. Je mis du charpi mollet, & sans façon sur l'ouverture pour recevoir les matieres, & je comprimai bien tout le derriere de la tête surtout en haut. On se contentoit de renouveler seulement le charpi pour enlever les matieres écoulées, & de resserrer le bandage, lorsqu'il se trouvoit relâché. Par ce moien l'abcès fut entierement guéri, & les chairs reprirent leur adherence, avant même que les bords de l'écarre furent entierement tombés par la suppuration: de cette façon la malade fut guérie promptement, sans avoir eu à craindre aucune douleur de la part des panse-mens,

mens , & sans qu'il ait été nécessaire de faire une grande division pour vider & nettoier cet abcès.

L'air est si nuisible dans les plaïes , & s'oppose tellement à leur réunion , que lors même que les matieres purulentes ont parfaitement leur issue , l'air qu'on enferme dans la cavité d'une plaïe ou d'une ulcere , peut lui seul en empêcher absolument la guérison. Je me ressouviens d'un sinus causé par un panaris au doigt index d'un païsan , qui s'étendoit depuis la premiere articulation du côté du metacarpe jusqu'à la dernière, ainsi son trajet étoit de la longueur de la premiere & de la seconde phalange; ces deux extrémités étoient bien ouvertes , en sorte qu'il n'y séjournoit aucune matiere , au contraire il étoit toujours fort à sec. Je ne le garnissois point au-dedans de charpi , car le cas de garnir de charpi ne peut avoir lieu dans un sinus étroit , où le charpi ne peut être introduit que difficilement & avec des frottemens qui détruiroient les chairs qui régénèrent , & qui sont fort tendres. Je laissai donc ce sinus libre , ne voyant pas d'obstacle à la réunion , du-moins qui me fut sensible ; & d'ailleurs étant encore alors peu expérimenté, je m'imaginai que ce

sinus se rempliroit enfin & se guériroit, en tenant le doigt malade bien couvert & garni d'onguens, auxquels j'avois beaucoup de confiance. J'attendis en vain pendant plusieurs mois cette guérison, & je compris enfin qu'il falloit ouvrir ce sinus dans toute sa longueur, pour appliquer plus immédiatement les remedes sur des chairs qui se trouvoient en-dedans par tout à découvert : c'étoit véritablement ce qu'il falloit faire ; car le malade guérit si promptement après cette opération, que non-seulement je reconnus visiblement ma faute ; mais le malade même s'apperçut bien aussi de mon ignorance, de n'avoir pas pris ce parti-là sur le champ.

[3.]
*Desordre des
 corps étran-
 gers dans la
 suppuration.*

Les caries & les corps étrangers ; surtout ceux qui se laissent facilement imbiber des matieres de la suppuration, & qui en retiennent une partie, produisent les mêmes accidens que du pus rassemblé qui croupit ; parceque ces matieres retenues se corrompent & en corrompent d'autres, ce qui fournit des suppurations excessives qui ne peuvent cesser que par l'extraction de ces corps.

[4.]
*Quand doit-
 on panser sou-
 vent ?*

On peut juger par cette remarque, de la nécessité qu'il y a de renouveler au-moins tous les jours, les pansemens

des plaïes & ulcères qu'on garnit de charpi pour pomper les matieres ; car ces matieres dont le charpi s'imbibe, restant un peu trop de tems dans la plaïe ou ulcere, se corromperoient & deviendroient bientôt aussi très malfaisantes. On doit avoir la même attention après les trois ou quatre premiers jours de la blessure, lorsqu'il se trouve dans la plaïe des suc épanchés qui se convertissent en suppuration ichoreuse, dont les matieres fort âcres & extrêmement irritantes, sont capables de causer par leur séjour de funestes accidens.

Ces suppurations excessives & autres accidens causés par la dépravation des matieres croupissantes, induisent ordinairement à la purgation ceux qui n'en reconnoissent pas la cause. Cette abondance de pus, jointe à l'enflure quasi œdémateuse de la partie malade, leur donne lieu de penser qu'ils ont à faire à des sujets surchargés d'humeurs visqueuses ou superflues, qu'il faut détourner & enlever par la purgation. Cette erreur coute cher ordinairement au malade ; parceque la purgation augmente encore la fonte que cause les matieres purulentes qui passent dans le sang, & quelquefois on excite en pareil cas, un flux

[5.]
Fausse indication pour la purgation prise des suppurations excessives.

[6.]
*L'air est très-
 misérable dans
 les plaïes
 compliquées
 de fracture.*

de ventre qui met le malade aux abois.

Les plaïes compliquées de fractures sont encore plus que les autres, sujettes aux mauvais effets de l'air ; surtout lorsque l'endroit de la fracture est fort découvert ; car plus l'os est dépouillé en cet endroit, plus le suc nourricier qui doit être employé à sa réunion, est exposé à l'impression de l'air. Or de tous les sucs de notre corps, il n'y en a point de plus susceptible de cette impression que celui-ci ; delà vient que les fractures compliquées où les os ne peuvent se tenir exactement rapprochés, & où la division se trouve toute à découvert, ne peuvent presque jamais réussir, surtout lorsqu'on est obligé de les panser souvent. Ainsi autant il est avantageux ordinairement de faire de grandes incisions dans les autres plaïes, autant on doit au-contraire les ménager dans les plaïes des bras & des jambes avec fracture, ou s'il est nécessaire d'en faire pour procurer des dégorgemens ou des égouts à la partie blessée, lorsqu'il y a beaucoup de desordres dans les chairs, il faut faire en sorte de découvrir l'os le moins qu'il est possible à l'endroit de la fracture, & d'éviter aussi autant qu'on le peut, les fréquens pansemens. J'ai

[7.]
*Inutilité des
 pansemens
 dans les
 plaïes sim-
 ples.*

quelquefois porté cette methode au-delà de ce qu'on pouvoit croire , & j'ai réüissi parfaitement. Une fille de 15 ou 16 ans se cassa la cuisse à la partie moienne, par une chute qu'elle fit du haut d'un arbre. La portion inferieure de l'os avoit labouré les chairs , & sortoit par son extrémité vers le grand trochanter. Après avoir remis les os à leur place, les chairs me parurent maltraitées, & le trajet de l'os tout rempli de sang extravasé : je jugai à-propos d'ouvrir ce trajet à la partie externe de la cuisse par une incision fort considérable , & j'en tirai tout le sang extravasé ; je lavai bien la plaie avec du vin tiede , je rapprochai exactement les levres de cette plaie , & je la couvris d'un long plumaceau trempé dans du vin & de l'huile battus ensemble. Je fis pour la fracture le bandage circulaire ordinaire , qui servit à la plaie , de bandage unissant. Je fus attentif aux accidens , tout se passa bien , je ne levai mon appareil qu'au bout de 15 jours , je trouvai ma plaie parfaitement réünie , & le plumaceau fort sec. Cette observation prouve visiblement l'inutilité des pansemens dans les plaies faites par des instrumens tranchans & dans toutes celles

où l'on peut prévenir la suppuration ,
& où il n'y a pas perte de substance.

[8.]
Mauvaises
qualités du
pus à corri-
ger.

Les mauvaises qualités du pus méritent encore très-fort l'attention du Chirurgien dans la cure des plaïes ; car si le pus qu'elles fournissent , n'est pas louable & innocent , il empêche absolument la régénération des chairs ; c'est alors que le prétendu aphorisme de sancassini , *Pharmacum nihil prodest in vulnerum curatione , nisi ad decus politicum*, induit surtout à erreur ; puisque dans le cas présent, ce n'est que par le secours des remèdes tant intérieurs qu'extérieurs , que l'on peut guérir les plaïes & les ulcères. Si on soupçonne ici quelque chose de virulent , il faut avoir recours aux remèdes les plus spécifiques qui soient connus contre l'espèce de virus que l'on a à combattre. Si la suppuration n'est que simplement sanieuse , il faut avoir recours aux balsamiques les plus opposés à la corruption , & qui par eux-mêmes sont les moins susceptibles d'altération ; d'où par conséquent les huiles grasses , le jaune d'œuf , les graisses , &c. soient bannis , ou du-moins n'y dominant pas. Lorsque le pus est trop crud , que les chairs sont trop pâles , il faut employer

les baumes artificiels un peu spiritueux & actifs. Si les chairs sont trop abreu-
vées d'un pus fereux & abondant, il
faut recourir aux dessicatifs, comme la
poudre de colophone, de gomme
élemi, les tintures de mirre & d'aloès,
les préparations de plomb, la pierre
medicamenteuse, les eaux vulneraires
où l'on a dissoud la poudre de sim-
patie ou les vitriols desechés, &c. Si le
pus est trop gluant & trop épais, on
mettra en usage les deterfifs un peu inci-
sans & actifs, l'onguent verd de Ga-
lien, différentes préparations où l'on
fait entrer les plantes vulneraires dé-
terfives, & un peu de verd de gris. Les
lotions & les injections de lessive de
cendres remplies de sels fixes. Je n'ai
rien trouvé de meilleur contre les sup-
purations putrides, que le *sedum ver-
miculare flore albo*, qu'on appelle vul-
gairement têtes de souris; sa vertu va
même jusqu'à moriginer beaucoup ce
virus chancreux; l'experience me l'a
appris à l'égard d'une femme, à qui
j'avois fait l'amputation de la mamelle
droite, à cause d'une tumeur chancreu-
se qu'elle y avoit depuis vingt deux ans,
& qui étoit ulcerée depuis quelques an-
nées: il parut sur la fin de la cure de

l'opération, qui en son particulier guérit fort bien, une petite glande sous l'aisselle qui augmenta peu-à-peu, & dégénéra enfin en un cancer ulceré, parceque la malade ne voulut pas que j'en fisse l'extirpation, avant que les choses en fussent venues à cette extrémité. Elle s'y résolut cependant, & même elle le voulut, lorsqu'elle se vit dans un état à tout désespérer; mais alors le peu de succès qu'il y avoit à attendre de l'opération, parceque les graisses voisines étoient abreuvées de l'humeur qui faisoit la maladie, m'obligea d'en consulter avec *M. de Garengot*, qui convint avec moi de l'incertitude du succès; cependant fondé sur la maxime, *qu'il vaut mieux avoir recours à un remède douteux, que d'abandonner le malade à une mort certaine*, il se déterminà à l'extirpation, qu'il fit lui-même avec beaucoup de dextérité. L'opération n'attira aucun accident, au contraire la plaie fut guérie fort promptement, à cela près que les chairs restèrent en cet endroit, plus compactes & plus fermes qu'il ne convient. La femme d'ailleurs se croiant bien guérie, rentra dans ces exercices ordinaires, & agit sans ménagement avec le bras du même côté, joint qu'il ne fut plus que

tion de regime ni d'autres précautions. Quelque tems après la partie se r'ouvrit par un ulcere chancreux qui devint si terrible que la pauvre malade souffroit cruellement & sans relache. Les suppurations étoient si abondantes, & d'un si mauvais caractère, qu'elles traversoient & noircissoient en un moment, une quantité considérable de linge dont la malade se garnissoit. La puanteur de ces suppurations étoit insupportable : une fièvre continuë, une soif intolérable, une insomnie continuelle empiroient encore beaucoup son état. Les chairs boursouflées & devenues fongueuses, formoient sous l'aisselle un volume plus gros de beaucoup que les deux poings. Ne sachant plus, après avoir employé envain la ciguë, le belladonna, & les autres solanums, &c. que faire pour le soulagement de cette misérable créature ; je m'avisai pour rafraîchir cet endroit où elle sentoient sans discontinuer une ardeur excessive, d'avoir recours à la plante, dont je viens de parler, qu'on appliqua sur la partie malade, après l'avoir bien pillée. La malade en reçût un soulagement si considérable, que quelques jours après, les suppurations avoient entièrement chan-

gée de caractère, elles quitterent leur mauvaise odeur, elles ne noircirent plus les linges, & diminuoient de jours en jours : mais une chose admirable fut ce qui arriva aux chaires fongueuses, elles se flettrirent & se dessécherent ; leur volume fut même presque réduit à rien, elles tombèrent enfin par écailles fort larges & fort minces. La chaleur, la douleur, la fièvre, la soif, l'insomnie cessèrent. La malade qui étoit fort décharnée reprit son embonpoint, & enfin l'ulcere se referma entierement, mais la partie resta toujours un peu engorgée & dure, ce qui exposa la malade quelques années après, à une autre recidive, à quoi son peu de ménagement avoit beaucoup contribué. Elle eut alors recours à son herbe, qui lui fut encore cette seconde fois très-bienfaisante ; cependant moins que la première fois ; car elle ne put refermer l'ulcere ; mais elle en empêcha tellement le progrès & les accidens, que la malade a encore vécu 5 ou 6 ans sans beaucoup souffrir, puisqu'à quelques mois près, elle agit toujours à son ordinaire, & sans qu'elle parût incommodée ; encore s'en fallut-il beaucoup qu'elle put être fournie de cette herbe,

autant qu'il auroit été nécessaire pour en retirer tout l'avantage qu'elle auroit pu en recevoir, si elle ne lui avoit point manqué. Je n'ai pas trouvé cette même plante moins avantageuse contre les ulceres rongeans. Son jus mêlé avec du sang sortant de la veine, donne à celui-ci une belle couleur rouge, & une consistance ferme. C'est cette vertu qu'a cette plante, de condenser nos humeurs, qui fait qu'elle est si propre pour empêcher leur dissolution & leur acrimonie putride. Quand les plaies & les ulceres se trouvent dans des sujets cacochimes ou remplis d'humeurs vicieuses, qui inondent la partie blessée, on doit desecher ces sujets par la tisane des bois, par les bois mêmes pris en poudre, par les cloportes, &c. mais surtout par les purgations souvent réitérées. Si les évacuans & les dépurans diaphoretiques & diuretiques ne réussissent pas, on pourra essaier de corriger ces humeurs par la voie de l'*inviscation* avec le lait, avec les alimens farineux, comme les décoctions, les cremes d'orge, de gruau, de ris, &c.

Outre les trois sortes d'embarras que nous avons observé qui arrivent dans les plaies, sçavoir ceux qui se font par

Mvj

[9.]

Enorgemens
qui arrivent
sur la fin des
plaies.

étranglement , ceux qui arrivent par l'écrasement des chairs , & ceux qui sont suscités par la dépravation des matieres de la suppuration , ou par translocation de pus , il y en a , dis-je , outre ceux-ci , encore d'un autre genre ; ce sont ces engorgemens qui arrivent aux plaïes anciennes & aux ulceres. L'action des solides étant perduë ou extrêmement affoiblie par la blessure & par de longues suppurations , les suc s'y accumulent & y restent cruds & en congestion. Les cataplasmes résolutifs , dont nous avons parlé , (n^o. 374.) sont très-bons pour défendre la partie , & pour discuter les humeurs qui l'engagent : les eaux minerales chaudes sont encore merveilleuses pour dissiper ces engorgemens , & même pour dissoudre les matieres qui s'y trouvent tout-à fait condensées & endurcies. Monsieur de Lapeyronie substitue à ces eaux une lexive de cendres de ferment ou de gernet , dans laquelle on met la partie pendant l'espace d'une heure ou environ chaque fois , ou bien on la verse sur cette partie en maniere de douche , ou on l'injecte. Cette lexive qui est facile à préparer , qui se trouve à la portée de tout le monde , en tou-

res sortes d'endroits & en toutes sortes de saisons, produit des effets merveilleux: c'est un remede si fondant, si pénétrant, si efficace, que ce grand maître m'a dit avoir guéri par son moien, des ulceres anciens, fistuleux & fort caleux. On voit alors les matieres fixées se dissoudre & sortir par la plaie, ou l'ulcere, sous la forme d'une morve ou de glaires qui cessent enfin de paroître, lorsque la partie est remise en bon état.



CHAPITRE X.

DE LA GANGRENE.

LA gangrene suppose toujours une interception de circulation dans la partie dont elle se saisit, & du-moins un commencement de putréfaction de ces mêmes sucs, qui delà se communique en même tems aux parties solides. C'est dans cette putréfaction que consiste la gangrene; mais la difficulté est d'en comprendre la cause, surtout à l'égard de ces gangrenes inopinées, ou qui arrivent en moins de 24 heures. J'ai vu plus d'une fois, dans des amputations de membres qui n'étoient point encore

375.

La gangrene consiste dans la putréfaction des sucs laquelle, se communique aux solides.

affectés de gangrene, le moignon tomba si promptement en pourriture, que dix ou douze heures après l'opération, il exhaloit une odeur cadavreuse très-sensible, & à la levée du premier appareil après 24 heures, les chairs se trouvoient si pourries, qu'elles n'étoient plus en état de soutenir la ligature des vaisseaux; au-lieu de sang c'étoit une liqueur beaucoup plus fluide, puante, & d'un vilain rouge obscur qui en découloit abondamment. On dira peut-être qu'il y avoit dès auparavant l'amputation, une grande disposition à la putréfaction, mais j'en ai vu d'autres au-moins aussi subites, causées par des étranglemens survenus à des plaies, aussitôt qu'elles étoient faites. Entr'autres exemples que je pourrois rapporter, je me contenterai de celui d'un païsan qui reçût en marchant dans un bois nouvellement coupé, un coup à la jambe contre un chicot: il ne fit après ce coup que de gagner sa maison, qui n'étoit pas à une lieuë delà, aussitôt qu'il fut arrivé, il appella le Chirurgien du païs, qui trouva à sa jambe, la gangrene qui avoit déjà fait un grand progrès dans les graisses. J'y fus appelé le lendemain; je vis que le Chirurgien

avoit été obligé de faire une ouverture sur la crête du tibia, presque de toute la longueur de la jambe; & comme il avoit ouvert en même tems le periofte, qui étoit en fort mauvais état, la gangrene ne fit plus de progrès. Des putréfactions si promptes ne sont point faciles à expliquer. Je sçais qu'on doit les attribuer à l'interruption de la circulation dans la partie; mais ce n'est point assez: après la mort les humeurs cessent aussi de circuler; cependant elles ne se corrompent pas à beaucoup près si promptement; une grande chaleur précède, & accompagne toujours d'abord ces gangrenes inopinées; c'est une preuve que le jeu des vaisseaux n'est interdit que dans la partie qui tombe en mortification. Ne seroit-ce point cette chaleur elle-même qui hâteroit si fort ici la putréfaction? On aura de la peine à le croire, si l'on fait attention que dans les inflammations, le sang est pareillement arrêté, & que la chaleur y est au moins aussi grande que dans le cas présent. J'apperçois cependant une circonstance qui apporte beaucoup de différence entre une simple inflammation & ces gangrenes, & qui met véritablement la chaleur dans le cas de pro-

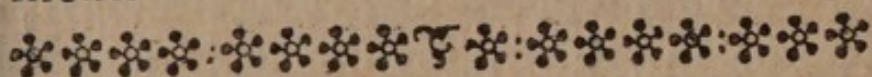
duire celles-ci en très-peu de tems. Mais pour le comprendre , il faut d'abord se ressouvenir que nous avons prouvé que notre chaleur , surtout quand elle surpasse considérablement son degré naturel , corrompt en effet très-promp-
temment les humeurs qui ne sont plus vivifiées par l'action des vaisseaux. Or
dans les étranglemens qui surviennent aux parties blessées , ce sont les veines qui sont d'abord engorgées & suffoquées , parcequ'elles sont plus molles & plus dénuées d'action que les arteres, elles se trouvent par-conséquent bien plutôt étranglées que celles-ci. Le sang arrêté dans les arteres , est agité & enflammé , tandis que celui qui s'accumule de plus en plus dans les veines , y reste immobile & toujours exposé à la chaleur excessive de l'inflammation qui subsiste dans les arteres. Ce sang se trouve donc dans toutes les circonstances, capable d'accelerer le plus la putréfaction. Dans les engorgemens qui suivent les grandes contusions , une partie des arteres y conserve encore pour l'ordinaire assez d'action , pour causer une chaleur considérable. Le sang qui s'accumule dans les veines & dans les autres arteres , dont le ressort est ruiné , se

trouve là pareillement immobile & exposé à cette chaleur qui le fait bientôt tomber en pourriture, si auparavant on ne lui donne pas issue. Dans les inflammations extrêmes où tous les capillaires arteriels de la partie enflammée sont en crispation, de façon qu'il n'y ait plus aucune échappée pour le sang qui y aborde continuellement, la plus grande partie des vaisseaux est bientôt maîtrisée, & par-conséquent engorgée par le liquide, tandis que l'autre partie reste encore dans une action violente capable d'entretenir l'inflammation. Alors il faut nécessairement que le sang qui se trouve arrêté, & sans mouvement au-milieu de cette grande chaleur dans les vaisseaux qu'il a forcés, se corrompe tout d'un-coup, & que l'inflammation dégénere fort promptement en gangrene. Toutes ces dispositions contribuent encore à rendre plus pressantes les indications pour la saignée dans les inflammations, dans les étranglemens & dans les dépôts sanguins qui menacent de gangrene. Quand donc ces embarras de circulation veulent venir à cet excès, il ne faut point perdre de tems par rapport à la saignée; parceque quand le mal est fait, ce remede devient inutile.

Une des principales indications que l'on doit saisir dans la gangrene, c'est d'enlever les chairs gangrenées, & de faire bien dégorger les sucres qui croupissent, & qui sont atteints de putréfaction; non-seulement parceque ces sucres ne peuvent être ramenés à leur premier état, mais encore parceque c'est par les sucres que la gangrene commence & s'entretient, & que ce n'est que par eux que la putréfaction peut donner atteinte aux solides; ainsi en faisant dégorger tous ceux qui croupissent dans la partie gangrenée, & en excitant le jeu des vaisseaux qui commence à languir ou à cesser, on se débarrasse de sucres qui peuvent communiquer la corruption, & on en préserve les autres. Voyez ce que nous avons déjà dit là-dessus. n^o. 121. (5.) 374.

Si la gangrene vient de l'insuffisance des solides, comme dans la vieillesse, dans les ulcères putrides, dans l'œdème; ou bien d'un épuisement, ou enfin d'une dépravation générale des humeurs, on ne peut rien attendre de la saignée, quand même ces gangrenes se trouveroient, comme il arrive presque toujours, devancées ou accompagnées d'une espèce d'inflammation. La saignée

ne serviroit alors qu'à augmenter encore la cause du mal : il faut se défendre , comme on peut , dans ces extrémités , par l'usage des *antisphaceliques* administrés tant interieurement qu'exterieurement.



CHAPITRE XI.

DES FIEVRES.

§ 1. De la fièvre simple en général.

LA fièvre est une irritation du cœur 376.
 & des arteres, qui rend leur jeu trop prompt & trop fréquent. Nous avons Ce que c'est.
 mis la fièvre au nombre des maladies 377.
 qui dépendent des solides & des liquides ; car quoique le formel de cette fièvre se trouve dans les solides , la verité Le formel de la fièvre reside dans les solides , & la cause dans les liquides.
 est cependant que l'incompatible , ou l'irritant reside ordinairement dans les liquides. Rien n'est moins à portée de nos connoissances , que les differentes especes d'acres capables d'accelerer extraordinairement le jeu des arteres , & d'allumer par-là ces differens genres de fièvres qui se remarquent par la diversité de leurs symptômes. C'est envain qu'on

voudra s'attacher à en démêler la nature & les caractères, afin d'en tirer des indications pour la cure de ces fièvres, surtout des fièvres continuës. Nous sommes convaincus qu'il n'appartient qu'à la nature seule de vaincre ces acres, & que nous ne pouvons tout au plus que moderer leurs effets, & en prévenir, ou arrêter les suites facheuses. C'est au hazard à nous découvrir les spécifiques exterminateurs des differens irritans *febrifiques* qui naissent, ou qui se glissent dans nos humeurs, comme nous en avons déjà été favorisés par rapport à celui des fièvres intermittentes. Tout ce que l'on peut faire en attendant, c'est de nous appliquer à connoître tous les differens états de la machine pendant le courant de la maladie, afin de nous y conformer dans la cure.

378.
Les effets de
la fièvre sur
les liquides.

Les effets les plus ordinaires & les plus particuliers de la fièvre, sont l'augmentation de chaleur, la conversion des sucs gras en sucs bilieux, la défaite des globules rouges, le racornissement des sucs albumineux, la coction, ou l'*invifcation* de l'acre fébrifique ou irritant, la putrescence des humeurs.

379.

Chaleur.

La chaleur dépend, comme on l'a expliqué ailleurs, en même tems de la

force & de la vîtesse du jeu des arteres. Il faut convenir encore qu'elle suit aussi l'état des liquides; car si la masse du sang est fort aqueuse, le pouls auroit beau par un excès d'irritation, devenir dur, fort, & fréquent, la chaleur n'égalera point cette ardeur brûlante, qu'on remarque dans les fièvres putrides malignes, parceque les sels trop alcalescens, sont susceptibles d'une activité mordicante, qui augmente beaucoup le sentiment de chaleur.

Il n'est pas difficile d'appercevoir, que la fièvre a beaucoup de prise sur les sucs graisseux, & qu'un de ses principaux effets est de les détruire; puisque rien ne diminuë tant l'embompoint que quelques jours d'une fièvre un peu forte. Cette graisse ne paroît point se convertir en sang; car cette pâleur que la fièvre laisse toujours plus ou moins après elle, selon qu'elle a été plus ou moins considérable, nous fait assez connoître que la partie rouge déperit beaucoup par cette maladie au-lieu d'augmenter: mais il n'est pas douteux que les sucs bilieux ne deviennent alors plus abondans; les urines, les matieres fécales, la salive, &c. s'en trouvent beaucoup plus chargées qu'à l'ordinaire. Il

380.

Destruction
des graisses
en humeur
bilieuse.

semble donc que la perversion des sucs graisseux, causée par la fièvre, les fasse passer immédiatement en matieres bilieuses.

381.
Dissolution
glairuse,

La dissolution du sang en matiere glairuse, est un effet des plus sensibles de la fièvre; car il est rare, quand on tire du sang aux fébricitans, que cette matiere glairuse ne se manifeste par une espece d'huile qui s'élève au-dessus du coagulum, où elle s'épaissit ensuite; de façon qu'elle forme comme une peau blanchâtre, & quelquefois fort dure & fort coriace. On observe que plus le pouls est dur ou gêné, plus cette dissolution est considérable; aussi ne paroît-elle jamais plus que dans les inflammations, & particulièrement dans certaines fièvres catarrales, où le pouls est serré, foible & duriuscule. On peut en effet, lorsqu'on trouve un pouls tel, se promettre, si l'on saigne le malade, de tirer un sang tout dissoud; la saignée ne sera pas même achevée qu'on ne voie une espece d'huile se séparer de la partie rouge, qui, après que le sang sera refroidi, formera une espece de glaire épaisse & verdâtre. Cette matiere glairuse se forme, comme nous l'avons dit ailleurs, aux dépens de la partie

n°. 159. [3.]
[4.]

rouge, dont les globules sont écrasés & déployés par un mouvement qui leur est contraire, & qui broüille & confond la matiere dont ils étoient formés, de façon qu'elle ne forme plus qu'une humeur liée & semblable à du blanc d'œuf.

Plus la fièvre est violente, plus elle cuit & durcit les suc albumineux. La preuve en est aisée à faire dans une pleurésie, où la fièvre est violente; & dans la fièvre catarrhale, où la fièvre est peu forte, & où il se trouve cependant une fonte glaireuse considérable. La coïene qui se forme sur le sang qu'on tire dans la premiere, est dure & fort coriace; tandis que dans la dernière elle est crüe, glaireuse, & molasse. Il y a même à remarquer dans ces differens cas, que plus cette coïene est dure, plus le sujet se trouve fort, & qu'au-contrain plus elle reste molle & glaireuse, plus il est débile & abattu; ce qui nous prouve que la dissolution du sang contribue beaucoup à la foiblesse dans les maladies, surtout lorsque la force de la fièvre ne donne pas aux suc, une certaine fermeté qui supplée au sang qui se détruit dans cette dissolution. Quelques Auteurs disent que la fièvre racornit &

382.

Endurcis-
ment des
sucs albumi-
neux.

durcit quelquefois si fort les suc albumineux, qu'elle leur fait perdre tout-à-fait leur fluidité, & que l'on a souvent trouvé après la mort de ceux qui perissent de fièvre ardente, le sang tellement torréfié & épaissi, que l'on ne doute point que ces sortes de fièvres, ne fassent périr souvent les malades par ce racornissement qui fait perdre au sang sa fluidité. Ce qui confirme beaucoup dans cette pensée, c'est qu'une chaleur de 94 degrés, suffit pour durcir & épaissir nos suc albumineux. Or on a quelquefois remarqué une chaleur aussi considérable dans certaines fièvres. On a de plus observé que non-seulement la chaleur durcit ces suc, mais même qu'en les battant violemment, il se forme des concrets polipeux très-tenaces. Toutes ces raisons portent à croire, qu'une grande fièvre peut nous faire périr en épaississant trop notre sang, tant par la dissipation de la serosité qu'elle cause, que par le racornissement du sang & des suc lymphatiques. Cependant si le racornissement de ces humeurs avoit lieu jusqu'à ce point-là dans nos vaisseaux, il n'y auroit pas d'inflammation où il ne dût arriver; car il y a peu d'inflammation dont la
chaleur

chaleur ne surpasse celle de la plus forte fièvre : il est néanmoins fort rare qu'il y ait rien de semblable dans les inflammations. Je crois que cet endurcissement du sang que l'on remarque après la mort, vient de cette matiere glaireuse dont nous avons parlé, qui en effet s'épaissit & se durcit, lorsqu'elle est refroidie. Cette humeur mêlée avec le sang dans les veines, rend celui-ci épais & tenace après la mort ; mais quoiqu'il ne soit pas douteux que la fièvre, surtout quand elle est grande, ne rende nos sucs albumineux plus fermes, je ne crois pas pour cela que pendant la vie, ces sucs se racornissent, jusqu'à perdre leur fluidité au point de n'être plus meables, & de ne pouvoir plus circuler ; puisque, comme nous venons de le dire dans les inflammations, ces sucs conservent leur fluidité.

La même action des vaisseaux qui durcit d'abord les sucs albumineux, les ramolit enfin, & les rend miscibles avec les autres sucs ; c'est ce qu'on observe dans une inflammation qui vient jusqu'à suppuration, & dans les fièvres mêmes après un certain tems ; car les urines commencent alors à se charger de matieres qui ont quelque rapport

383.
Coction.

avec le pus qui se forme dans les inflammations, & les matieres qu'on jette par les selles, commencent aussi alors à prendre une consistance plus égale & plus pleine, à devenir fœtides, parceque plus nos sucs sont travaillés par les vaisseaux, plus ils sont disposés à se corrompre dès le moment qu'ils se trouvent exposés à l'air. C'est dans ces dispositions que la coction des humeurs febriles s'acheve, & que le febrifique s'empâte, & s'enveloppe dans les débris des sucs albumineux détruits par la fièvre : car ce n'est que par la voie de *l'inviscation* que l'acre peut être amorti, & rendu impuissant. La *correction* ou la *lévigation* des particules acres, n'est nullement possible par l'action de nos vaisseaux ; l'on sçait au-contraire, que plus les sels se trouvent exposés à cette action, plus ils deviennent vifs & actifs, notamment les sels volatils huileux de nos humeurs. Nous sommes mêmes convaincus par l'exemple du venin de la petite vérole, que la coction qui le dompte & l'adoucit, ne le fait effectivement que par *inviscation* ; puisque le pus des pustules de la petite vérole, injecté dans nos veines, ne cause d'abord aucun effet ; mais quand ce pus est quelques jours arrêté sous l'action des vaisseaux, il de-

vient tumultueux, & bientôt l'on aperçoit les effets de ce levain de la petite verole que ce pus enveloppoit. Tant que celui-ci a pu le retenir & l'empâter, il la rendu impuissant; mais dès que ce venin vient à se dégager, il se retrouve tel qu'il étoit, lorsqu'il a causé les pustules d'où on l'a pris: ainsi la fièvre qu'il avoit excitée en premier lieu, quoique des plus violentes, n'a pu rien changer ni diminuer de sa malignité. On voit clairement par cet exemple, les deux états d'un fébrifique, 1°. dans son état d'incompatibilité avec nos vaisseaux, lorsqu'il produit la fièvre, 2°. dans son état d'*inviscation*, tant qu'il demeure paisible; & enfin on le voit revenir à son premier état, dès qu'il vient à se développer.

L'*inviscation* du fébrifique, se fait plus ou moins promptement, selon que celui-ci est plus ou moins facile à dompter. Car plus il est subtil & actif, plus il est farouche, plus il est difficile à arrêter & à assujettir. *Quanto tenuior est, eo difficilius à massa humorum separari potest*, dit M. Sthal. Il faut, comme le remarque cet Auteur, que par incorporation il soit rendu plus grossier; autrement cet heterogene trop actif

[2.]
Des purgatifs
& des sudori-
fiques, &c.
avant la coc-
tion.

tourmente toujours les solides, & entretient dans les couloirs, une contraction qui empêche les sécrétions; & il s'oppose par-là surtout à son évacuation: ces filtres, trop sensibles à ses pointes extrêmement vives, se froncent, & lui refusent le passage. Envain voudroit-on pendant ce tems, employer les purgatifs, les sudorifiques ou autres évacuans pour hâter son expulsion; ces remèdes ne feroient qu'agir de concert avec lui, pour irriter davantage les solides, & pour les rendre encore plus farouches. Alors tout le fruit qu'on retire de ces remèdes seroit une augmentation de fièvre, & un retardement de coction: non - seulement il faut pour la délivrance du malade que le fébrifique s'enveloppe, mais il faut encore que l'humour dans laquelle il s'embarrasse, puisse se délaier, & s'allier avec quelque suc excrémenteux qui lui serve de véhicule, de guide & d'introducteur dans des passages qui ne sont point établis pour elle; car les sucs albumineux sont faits pour rester en propre à la machine, & non pour en être expulsés, si ce n'est qu'il n'y arrive quelque dépravation qui change leur caractère sans retour, & qui les rende inutiles ou nuisibles. Alors il leur faut une issue, & n'y en

ayant point qui leur soit destinée, ce ne peut donc être qu'en s'associant avec quelques autres suc's excrémenteux, qu'ils se trouvent entraînés dans des passages empruntés, comme la voie des sueurs, des urines, & surtout les glandes des intestins : mais il faut qu'ils quittent leur caractère naturellement tenace & indissoluble, & qu'ils acquièrent cet état de purulence, que l'action excessive des vaisseaux donne véritablement à ceux qu'elle détruit. Alors ces suc's se laissent pénétrer, délaier, & entraîner par quelque véhicule excrémenteux, qui lui fait enfler la voie que ce véhicule prend lui-même pour s'évader. Si ces suc's albumineux sont saisis de toutes les matières acres & irritantes qui entretenoient la maladie, l'on obtient par leur évacuation une crise entière, ou tout-à-fait salutaire pour le malade. Mais si ces suc's se trouvent dépravés ou détruits par un fébrifique *délétère*, à un point qu'ils ne puissent empâter & assujettir ce fébrifique, comme il est ordinaire dans les fièvres pestilentiellles, & colliquatives, leur évacuation sera en pure perte pour le malade. Si au-contraire *l'invifcation* du fébrifique se fait dans des suc's albumi-

[3.]
Crisis.

neux qui n'aient pas encore acquis ce degré de coction, qui les rend miscibles avec quelques suc's excrémenteux qui en procure la sortie, cette *inviscation* ne retiendra, & n'amortira que pour un tems le fébrifique, & la fièvre sera sujette à retour.

384.

Putréfaction
fébrile.

n°. 324.

Le tems favorable aux crises ne s'étend gueres que jusqu'au 14^e. jour de la maladie, parceque si le fébrifique est si rebelle, que *l'inviscation* ne puisse pas s'en faire dans cet intervalle, la fièvre qu'il continuera d'exciter, causera enfin, comme nous l'avons dit ci-devant, une disposition putride dans les suc's albumineux, déjà fort dépravés par l'action trop longtems violente des vaisseaux, à laquelle ces suc's qui n'ont pu s'échapper, n'auront point cessé d'être exposés. Alors cette putrescence détruira dans les suc's albumineux, ce caractère de purulence ou de coction qui les rend propres à l'inviscation des matieres acres, bilieuses ou autres fébrifiques, & qui auroit pu les mettre en état de se confondre avec les suc's excrémenteux pour être expulsés. Cette dernière disposition leur reste néanmoins; car la putréfaction cause ordinairement une fonte suivie d'évacuations aisées & abondantes. Le séjour des humeurs tra-

vaillées par la fièvre, lesquelles se trouvent tour-a-tour dans les veines, & surtout dans la veine-porte, où elles restent un tems assez considérable, presque immobiles, & exposées à une grande chaleur, ce séjour, dis-je, fait que ces humeurs ne peuvent, comme dans les inflammations où elles demeurent continuellement sous l'action des vaisseaux, se transformer parfaitement en pus, mais en une matiere qui est en partie le produit de l'inflammation du sang, en quoi elle tient du pus, & en partie d'un croupissement accompagné de beaucoup de chaleur, qui les rend plus putrescentes que le pus ordinaire. C'est ce que les Anciens avoient en quelque façon remarqué, lorsqu'ils ont cru que la veine-porte étoit l'endroit où la putréfaction prenoit naissance dans les fièvres. Toutes les fièvres qui durent un peu de tems, sont toujours putrides; mais ce n'est d'abord qu'une tendance à la putréfaction, qui épargne encore les humeurs tant qu'elles sont dans les vaisseaux; ce n'est, pour ainsi dire, qu'à la sortie qu'elle s'en saisit. Cependant lorsque la fièvre vient à passer le 14^e jour, une destruction putride a gagné enfin les humeurs dans leurs propres vaisseaux;

alors il n'y a gueres à compter sur l'*invifcation* entiere du fébrifique, la maladie ne finit que par la ruine prefqu'entiere des humeurs anciennes ; & lorsque l'affoibliffement des vaiffeaux caufé par cet épuifement, met ceux-ci hors d'état de rendre les humeurs, qui font cruës & nouvelles, fufceptibles du même défaftre.

385.
Utilité de la
faignée dans
la fièvre fimple.

On doit regarder la faignée comme la fave-garde des fébricitans ; il n'y a qu'elle prefque que nous puiffions mettre au-devant des accidens dont ils font menacés. Craint-on un dépôt, une inflammation, une rarefcence capable de rompre les vaiffeaux, une exaltation extrême des fucs huileux, une trop grande torréfaction des fucs albumineux, des endurciffemens polipeux, un déffechement des humeurs ? C'est toujours à ce remede qu'on a recours.

C'est encore elle qu'on oppofe à la production des matieres fébriles, irritantes. La fièvre tend à la destruction des fucs gras, elle les exalte, les réduit en humeurs bilieufes ; c'est même delà que dépend ordinairement cette augmentation progressive de la fièvre, qui fait que jufqu'à un certain tems celle-ci devient de plus forte en plus forte, parcequ'à mefure que cette fièvre volatilife

les graisses, elle se fournit à elle-même un surcroît de matieres irritantes, qui concourent avec la premiere cause, à l'entretenir & à l'augmenter. Ces matieres bilieuses deviennent plus ou moins malfaisantes, à proportion que le febrifique en son particulier est puissant, à proportion que le temperament est vif, & à proportion que la bile excrementeuse s'évacue plus ou moins bien pendant le cours de la maladie. Il est facile d'appercevoir qu'il faut premierement retrancher les alimens chargés de sucs graisseux; qu'il faut banir toutes drogues chaudes & stimulantés, & qu'il faut avoir recours aux remedes qui sont rafraîchissans, & capables de temperer l'acrimonie bilieuse, tels que ceux qui ont été détaillés au chapitre, de l'intemperie bilieuse, dont on doit composer differens genres de lavages, comme bouillons, tisannes, crêmes d'orge, apozemes, juleps, émulsions, clisteres, &c. pour détremper & éteindre les humeurs trop animées. Ce n'est pas assez; nous devons encore diminuer la puissance des solides qui concourent à la production & à la trop grande activité des matieres bilieuses. Les saignées secondent ici doublement

[2.]

Regime & remedes qui conviennent dans la fièvre.

n°. 188.

notre intention ; premierement elles affoiblissent les vaisseaux , elles rendent leur jeu plus moderé , plus mou , & moins destructeur par rapport à nos sucs doux & onctueux. Les humeurs acres se laisseront plus facilement envelopper ; elles effaroucheront moins le febrifique qui a excité la fièvre , il sera aussi par - conséquent moins difficile à assujettir ; ainsi la coction se fera , si on le peut dire , plus tranquillement , plus promptement & plus sûrement. Secondement elles relâchent les solides ; elles les disposent par-là à se prêter davantage aux évacuations ; elles font que les voies de décharge , importunées par les matieres qui doivent être évacuées , ne sont plus si susceptibles d'irritation , ni de froncement ; on peut même alors les solliciter par des purgatifs avec moins de danger , pour avancer les sécretions , ou pour les rendre plus abondantes , surtout lorsqu'il est question de rappeler vers les couloirs une humeur vicieuse , en *orgasme* ou fourvoïée , & qui menace quelque viscere.

386.

La saignée
ne trouble
point la coc-
tion , ni les
crises.

On craindra peut être en dégradant les forces par d'abondantes saignées , de jetter les solides dans une sorte d'insuffisance capable d'empêcher , ou de retarder les crises ; car dira-t-on , la co-

ction est une sorte de victoire que la nature remporte sur les humeurs vicieuses par l'action dominante des vaisseaux, & il paroît même que l'on n'a rien tant à ménager, que les forces d'un malade, pour ne le pas exposer à succomber dans ces mouvemens critiques, qui sont ordinairement si impetueux & si redoutables.

Cette difficulté n'est faite que pour les gens qui n'ont pas d'idées exactes des opérations de la nature, & qui n'ont pas remarqué que c'est de la force même des malades, que dépend beaucoup la violence de ces mouvemens, & que personnes ne risquent plus dans les fièvres aiguës, que les sujets les plus vifs & les plus vigoureux, comme les sanguins & les bilieux, qui periroient presque tous, si on ne les affoiblissoit pas par les saignées, & par une diete austere; tandis que la cause qui excite ces maladies, est comme impuissante dans ceux où le phlegme domine, & où les vaisseaux sont, pour ainsi dire, sans force & sans défense. Le tems de la coction dépend beaucoup de la malignité plus ou moins grande du febrifique, & quoiqu'on fasse, on ne peut pas toujours avancer ce tems: il y a même des

maladies où il paroît comme fixé , par exemple dans les pleuresies , les peripneumonies , &c. & c'est par ces maladies là mêmes , que nous sommes certains que la saignée n'apporte point de retardement ni d'empêchement aux crises ; car il n'y a point de maladies , où l'on saigne plus que dans celles qu'on vient de nommer , & il n'y en a point cependant où les crises se fassent plus régulièrement. La saignée , comme on vient de le remarquer , ne peut qu'éloigner les principaux obstacles qui pourroient s'y opposer , & elle dispose favorablement toutes choses pour la délivrance du malade ; parceque c'est justement en partie par cette dégradation même qu'elle cause , que la masse du sang devient incapable de soutenir la vigueur , & la revolte dans les solides ; que ceux-ci s'apaisent , & que leurs opérations rentrent dans l'ordre ; que les rarescences se rabattent ; que les suc bilieux ne sont plus exposés à des vibrations si violentes ; que les matieres irritantes s'enveloppent dans les débris des suc albumineux ; que celles-ci ne blessent plus les filtres ; que les filtres de leur côté ne les repoussent plus , & qu'ainsi la dépuracion peut se faire plus

promptement & plus parfaitement.

Il est important de relire ce qui est écrit ci-devant pages 152. 153. 154. & 155. de la purgation dans la fièvre, lorsque le tems de l'inflammation du sang se passe, & que la torrefaction des sucs albumineux commence à se tourner en coction & en putrescence. Nous avons de plus à faire remarquer ici que souvent ce sont les premières voies qui fournissent le fébrifique, sans même qu'on ait lieu de s'en appercevoir : car pour causer une fièvre, un gros volume de matière n'est pas nécessaire, une petite parcelle qui aura acquis un caractère incompatible avec le genre artériel, suffit pour le faire entrer dans une agitation extraordinaire. C'est pourquoi il ne faut pas toujours, pour soupçonner les premières voies de fournir la cause de la maladie, en juger par les marques d'un estomac plein, ou chargé de matières dépravées; il suffit de n'avoir point de contrindication pour s'assurer de ce côté-là dès le commencement de la maladie, particulièrement par quelques grains de tartre stibié donnés en lavage entre deux saignées. Quand même le fébrifique viendrait d'ailleurs, quand il seroit fourni par

387.

Usage de la
purgation.

une bile excrémenteuse qui auroit manqué de s'évacuer à propos, ou quand même il viendrait d'un air mal sain, la précaution seroit toujours très-utile, parceques'il se trouvoit quelques ordures dans l'estomac, qui ne seroient pas encore nuisibles; la chaleur de la fièvre peut bientôt leur faire acquérir par la putréfaction, un caractère malfaisant; ainsi faute d'y prêter attention, une fièvre qui d'abord sera très-simple, pourra devenir putride maligne. Le plus sur est que rien ne séjourne dans les premières voies durant la fièvre, parceque tout y est disposé en faveur des mouvemens spontanés les plus pervers; mais il est de conséquence de préférer dans ces commencemens, un vomitif à un purgatif, non-seulement parcequ'un vomitif vide mieux l'estomac, & qu'il exprime & chasse la bile de la vesicule, il a de plus cet avantage, c'est qu'après son action il laisse le malade tranquille & n'a aucune suite, surtout quand on n'épargne pas les saignées: au-contraire si on emploie un purgatif doux, il ne produira point l'effet dont on a besoin; si il est fort, il augmentera beaucoup la fièvre; puisque dans l'état de santé même, un pareil purgatif cause quelque-

fois, après avoir beaucoup travaillé pendant une journée, une fièvre qui dure pendant 24 heures, & même plus. Mais outre que les purgatifs sont véritablement fébrifuges, ils ont le défaut de n'avoir que fort peu d'effet sur l'estomac, en comparaison de celui qu'ils ont sur les glandes des intestins qu'ils irritent & tourmentent alors envain : car dans ces premiers tems, les intestins ne fournissent que les excréments qui se trouvent dans leur canal ; il n'y a point de la part de la masse du sang, de dépuration à espérer par cette voie, ni par ce moyen avant la coction, à moins qu'il n'y ait colliquation putride. On doit donc être attentif à ne donner aux fébricitans, que des alimens fluides & fort légers qui passent promptement, & à entretenir continuellement la décharge du ventre par les lavemens qui ne fassent seulement que laver, tant qu'il n'est pas encore question de la dépuration des humeurs, & que la masse du sang ne dépose encore rien dans les premières voies. Mais on peut, comme

s'apperçoit par des déjections plus bilieuses, plus fœtides, & qui ont une consistance de purée, que les couloirs qui se dégorgent dans les intestins, rentrent dans leur fonction, & que la masse du sang commence à fournir, & à se débarrasser des matieres febriles dont elle est chargée: ce qui arrive vers le dix ou le douze de la maladie, où les urines commencent à se charger & à entraîner un sediment qui prend de la consistance, & qu'elles déposent déjà un peu au fond du vase.

§ II. Des fièvres inflammatoires.

388.

Les fièvres
inflammatoires de-
viennent
humorales.

Nous entendons par ces fièvres, celles qui dès le commencement sont accompagnées d'inflammation; comme la pleuresie, la peripneumonie, la phrenesie, l'inflammation du foie, de l'estomac, des intestins, des reins, de la vessie, &c. Quoique les fièvres inflammatoires soient ordinairement une dépendance de l'inflammation, elles doivent être regardées aussi comme humorales; car elles causent dans les humeurs les mêmes effets que les fièvres simples; elles sont par conséquent suivies de coction, de crises, &c. elles

ont cela de commun qu'elles sont à-peu-près assujetties aux mêmes remèdes & aux mêmes règles. La purgation doit y attendre son tems comme dans les fièvres simples, excepté qu'elle a moins lieu dans le commencement, si ce n'est qu'on soupçonne dans les premières voies quelque résidu ou quelque matière, dont le séjour seroit à craindre. On a ordinaire alors de purger avec quelque minoratif, qui peut à la vérité entraîner de ces matières qui se trouvent dans les intestins; mais il ne peut rien ou presque rien, comme nous venons de remarquer dans le chapitre précédent, sur celles qui se trouvent dans l'estomac; ce qui engage les plus fameux Praticiens à n'y point compter, & à avoir recours tout d'abord à un vomitif, surtout lorsque la partie enflammée n'a pas beaucoup à souffrir des efforts du vomissement. Dans les inflammations de poitrine, de la gorge & des intestins mêmes, ils ne font pas difficulté d'y avoir recours, lorsqu'ils redoutent dans l'estomac, la présence de quelques matières miscibles, & capables d'entretenir l'inflammation même. Le succès confirme souvent très-évidemment la bonté de cette méthode, pourvu qu'on en

prévienne les inconveniens par d'abondantes saignées faites devant & immédiatement après, & qu'on choisisse pour cet effet le tems de remission.

Les mauvais Praticiens ont ordinairement du panchant pour les sudorifiques, & indistinctement dans tous les tems de la maladie; parceque ces remedes paroissent quelquefois sauver les malades, surtout dans les pleuresies. Il est cependant vrai qu'on ne leur est pas si redevable qu'on pense: premierement parce qu'ils ne peuvent être suivies d'un bon effet qu'après une coction, & lorsque la crise, ou l'évacuation des matieres vicieuses prend la voie des sueurs. Secondement, parcequ'indépendamment de ces remedes, la sueur n'arrivera pas moins, si les matieres ont plus d'affinité avec les couloirs de la peau, qu'avec les autres. C'est pourquoi il est plus avantageux d'être retenu sur l'usage de ces remedes échauffans, que de s'exposer à les donner mal à propos. En attendant que le tems de la dépuration des humeurs soit arrivé, on peut ici, comme dans les autres fièvres, avoir recours aux humectans & aux rafraîchissans, mais seulement à ceux qui sont insipides; car les acides & les autres re-

medes aceteux ou salins , ont une forte d'acrimonie , qui les rend du-moins redoutables par rapport à la partie enflammée.

Tous ces remedes sont d'un petit secours en comparaison de la saignée , aussi l'expérience en a-t'elle si bien manifesté les bons effets , qu'il n'y a point de Praticiens aujourd'hui un peu versés dans l'art de guérir , qui ne mettent en quelque sorte toute leur confiance dans ce seul remede. C'est en effet de toutes les maladies , celles où on l'emploie avec plus de profusion ; car il n'est point rare qu'on y fasse jusqu'à quinze & même jusqu'à vingt saignées en sept ou huit jours : nous en avons des exemples fort remarquables. En voici un dont nous sommes peut-être redevables au hazard. *M. Boiſſillac* Medecin des Enfans de France, ordonna, lorsqu'il étoit en core Medecin de l'Hôpital de la Charité de Versailles , qu'on saignât toutes les trois heures jusqu'à ce qu'il en eut ordonné autrement , un Religieux de S. Lazare qui avoit une pleuresie. Ce Medecin eut besoin de partir pour Paris , il fut plus longtems qu'il n'esperoit sans revoir son malade. Le Chirurgien se crut obligé de réiterer de trois en trois heures les saignées , ainsi qu'elles avoient été pres-

crises, jusqu'au retour du Medecin, qui ne reparut que le troisieme jour après son ordonnance; en sorte que le malade fut saigné dix sept fois dans l'espace de cinquante une heures. Cette risible aventure n'eut cependant rien que de favorable pour le malade. Mais un exemple mieux prémédité, & encore plus propre à rassurer les *hemophobes*, sont les seize saignées que *Monsieur Petit* fit en 12 heures, & avec succès, à un boulanger extrêmement pressé par une esquinancie.

§ III. Des dépôts.

DE tous les accidens qui surviennent dans les fièvres, il n'en est gueres qui méritent plus d'attention, que les dépôts qui arrivent par la décharge des matieres morbifiques sur quelque partie. On peut reduire ces dépôts en deux classes; à ceux qui se font par *crispation*, & à ceux qui se font par *engorgement*.

389.
Dépôts in-
flammatoi-
res.

Ceux qui se font par *crispation* sont de véritables inflammations excitées par l'*heterogene* febrifique. Lorsque ces dépôts inflammatoires viennent à l'exterieur; qu'ils n'ont rien de dangereux;

que l'*heterogene* qui a allumé la fièvre, se trouve presque totalement employé à ce fronnement qui cause l'inflammation ; & que la maladie qui étoit accompagnée d'accidens vehemens s'appaise presque entièrement, les Praticiens les plus sages conseillent alors de ne rien remuer, ni par la saignée, ni autrement ; ils conseillent au-contraire de procurer par la suppuration, l'enveloppement, & l'issuë à cet *heterogene* pernicieux qui s'est accroché-là lui-même, à mesure qu'il y a été entraîné par la circulation.

Remarquez en passant que tout cela se fait sans aucun mouvement critique, sans aucune intention, ni sans aucune opération particuliere de la nature. C'est une matiere irritante qui flotte au gré de la circulation, qui par sa trop grande mordacité, se ferme à elle-même le passage dans certains endroits, ou dans certains vaisseaux, où sa malignité a plus de prise. On s'étonnera peut être que cet *heterogene* répandu dans toute la masse du sang, puisse ainsi se cantonner dans quelques endroits, & quelquefois même dans un seul, sans y être particulièrement dirigé par quelque impulsion, ou direction *autocratique*. Ceux qui ont de la peine à se persuader

390.

Ces dépôts
n'arrivent
point par
mouvement
critique.

qu'un tel *phenomene* puisse arriver par les loix generales de la circulation, paroissent ne pas jetter les yeux sur plusieurs opérations naturelles qui leur en feroient sentir la possibilité. L'urine est répandue par toute la masse du sang ; elle n'a que les reins pour voie ordinaire de sa décharge. Je demande si la nature dérange ses loix générales, en faveur de ceux qui prennent des eaux minérales, & qui rendent en très-peu de tems par cette seule voie, toute l'eau qu'ils ont pris. Cette eau a cependant parcouru tout le corps, les guérisons qu'elle opere, nous le certifient. Un tel exemple laisse-t'il à douter qu'une matiere étrangere répandue dans la masse du sang, puisse en plusieurs jours à force de circuler, passer pour la plus grande partie par un même endroit, & s'y arrêter par-conséquent ? Si elle vient à y causer, à mesure qu'elle y aborde, *une crispation* qui lui ferme le chemin ; est-il plus sensé de recourir, pour expliquer ce fait, à des suppositions purement imaginaires ? Qui peut accommoder aux loix de l'œconomie animale, ce prétendu effort du centre vers la circonferance, que la nature fait, dit-on, pour se débarrasser d'une matiere qui lui est à

charge ? Quels organes peut-elle employer pour pousser & pour conduire ces matieres, autres que ceux de la circulation ? Qui séparera ces matieres à toutes les bifurcations, ou à toutes les ramifications qu'elle rencontre, pour l'obliger d'enfiler les branches qui ne vont qu'à la circonférence, & même quelquefois en un seul endroit de cette circonférence ; pour les enfiler, dis-je, exclusivement à une infinité d'autres qu'elle rencontre dans sa route, & qui s'offrent également à elle ? Plus on consultera le mécanisme du corps humain pour résoudre ces difficultés, plus on restera sans réponse, & on sera réduit à avouer que ces dépôts inflammatoires arrivent comme tous les autres *symptomes*, par irritation, & qu'ils ne sont point de la nature de ces *excrétions critiques*, qui, comme nous l'avons expliqué, consistent uniquement dans l'*inviscation* de matieres irritantes, dans les débris du sang devenus en état d'enfiler les glandes excrétoires, & dans une meilleure disposition de ces mêmes filtres, qui fait qu'alors ils ne refusent plus le passage à ces matieres adoucies.

391.

Pour achever de se donner une juste idée de ces dépôts inflammatoires, il faut encore faire attention que la cause

L'humeur
viciuse ne
contribue

presqu'en
rien au vo-
lume des dé-
pôts inflam-
matoires,

qui les produit, ne contribuë presqu'en rien au volume qui nous les rend sensibles. Ce volume vient du sang qui n'est point coupable ici, & qui ne s'y trouve que parcequ'on lui a fermé le passage. S'il paroît alteré, *ichoreux, aduste, canstique, gangreneux*, &c. ce n'est que depuis qu'il s'est trouvé arrêté là, & qu'il a été perverti par le desordre extrême que l'irritant cause dans l'action des vaisseaux qui le retiennent.

392.

Indication
pour la fai-
guée.

On n'est pas toujours assez heureux que *l'heterogene* aille, pour la plus grande partie, s'accrocher vers la circonference; il est quelquefois si abondant & si pernicieux, qu'il en reste encore tellement dans la masse des humeurs, que la fièvre & les accidens continuënt avec le même danger, indépendamment de celui qui a fait éruption au-dehors, & même ces éruptions exterieures une fois apperçues, ne servent souvent qu'à contribuer à la perte du malade. Le respect qu'imprime cet heterogene cantonné au-dehors, empêche qu'on ne continuë les remedes essentiels pour parer; s'il est possible, les coups meurtriers que l'autre porte au-dedans. Les Praticiens courageux & habiles, passent à cet égard, aux dépens même de leur réputation,

tation , par-dessus les préjugés vulgaires ; ils ne discontinuent point les saignées , tant que le peril de l'inflammation menace imminemment au-dedans , & dans ces circonstances loin que les dépôts du dehors les retiennent , ils leur marquent au-contraire , qu'ils ont affaire à un incendiaire qui tend à causer interieurement d'autres inflammations bien plus funestes , que ne seroit la prétenduë rentrée de ceux-là , qui sont cependant , ce que le vulgaire redoute si fort. Peut-être que les victoires que ces grands maîtres remportent quelquefois ici par la saignée , dans les cas les plus desesperés , encourageront ces Praticiens trop circonspects qui n'osent saigner en pareil cas , quelque indication qui se présente pour ce remede.

Le dépôt par l'engorgement, est un emplacement qui se fait sur la fin d'une maladie, des matieres vicieuses, qui au lieu de suivre les routes qui conduisent aux voies de decharge, s'infiltrerent & se fixent dans la substance de quelque partie.

393.
Dépôts par engorgement.

Le point le plus difficile à saisir dans la cure des dépôts par engorgement , surtout à l'égard de ceux qui arrivent interieurement , est le choix qu'il y a à

394.
Indication pour la saignée & pour la purgation.

faire entre la saignée & la purgation. Voilà une matière à remuer, & à déplacer ; la saignée ne peut y contribuer que par *dimotion*, ou par *dépletion*. Il est rare, comme nous l'avons prouvé ailleurs, que la saignée puisse du côté du remuement, être de quelque effet sur la fin des maladies, où les humeurs sont fort appauvries, & où les saignées n'ont pas été ménagées, puisque ce n'est que dans le cas de répletion que la saignée est capable de dimotion, ou bien lorsque l'humeur glaireuse est racornie & abondante, & qu'elle gêne le jeu des vaisseaux : car dès que la saignée est parvenue jusqu'à relâcher les solides, elle ne peut ensuite que les affoiblir, & les mettre de plus en plus hors de défense.

La dépletion est l'autre effet de la saignée, sur lequel on peut compter dans les dépôts par engorgement ; car en mettant toutes les parties à contribution, elle peut tirer une portion de l'humeur arrêtée, ou lui fournir plus d'aïssance, ou plus de place pour être rappelée dans les voies de la circulation : mais malheureusement la dépletion que cause une saignée, est peu considérable pour un cas si pressant. On avouera qu'à

cet égard la purgation l'emporte de beaucoup sur la saignée; que d'ailleurs elle affoiblit moins, & qu'elle sollicite plus puissamment les vaisseaux à se décharger; ainsi la purgation vide & remuë incomparablement plus que la saignée. C'est donc dans le cas présent un remède bien plus efficace & bien plus prompt. La saignée ne convient gueres ici que pour plus grande précaution, surtout lorsqu'on a lieu de soupçonner que quelque froncement, ou quelque disposition inflammatoire est de la partie, & que les douleurs, le délire, la tension du ventre, l'état de la fièvre ou du pouls, contribuent à ce soupçon. Mais lorsqu'il n'est question que d'un embarras sourd & indolent qui occupe une partie, & qui, pour ainsi dire, ne s'y fait connoître que par l'empêchement qu'il apporte aux fonctions de cette partie, dans un tems de la maladie déjà avancée, que les signes de coction ont commencé à paroître, que les saignées n'ont point été épargnées dans le cours de la maladie, & que le sang est devenu moins coïeneux & suffisamment ferme, la purgation alors est visiblement préférable à la saignée. Il n'y a pas long-tems qu'un curé fut pris d'un rhume,

il le fit saigner, & usa de pectoraux à l'ordinaire; la maladie s'opiniâtra & dégénéra en peripneumonie. On eut par-dessus toutes choses recours à d'abondantes saignées qui dégagerent la poitrine, mais le dixième jour de cette dernière maladie, le cerveau s'embarassa considérablement pendant la nuit. Le malade tomboit dans de fréquentes syncopes, il étoit tellement accablé, qu'il ne pouvoit parler, ni ouvrir les yeux; son pouls étoit fort débile & intermittent. On fut occupé toute la nuit à le veiller, & à le soutenir dans ses faiblesses, avec de l'eau de la Reine d'Hongrie. Arrivé le matin auprès du malade, j'aperçûs facilement la cause de cet abatement. La purgation me parut préférable à la saignée, parcequ'on n'étoit pas en défaut du côté des saignées, & que le sang s'étoit trouvé en dernier lieu peu coëneux, & bien fourni de véhicule. Je fis fondre dans trois chopines d'aposeme, trois onces de manne, & onze grains de tartre stibié; on distribua cet aposeme au malade par verrées, d'abord de quart d'heure en quart d'heure, & ensuite de demie heure en demie heure. Je ne quitai point pendant l'opération du remède, afin

d'en arrêter ou retarder les prises, suivant l'effet qu'il produiroit. Les premières verrées firent un peu vomir, les autres agirent uniquement par les selles. On apperçût, à mesure que le malade évacuoit, un changement notable dans ses yeux, dans son pouls & dans ses forces, les syncopes cessèrent entièrement avant que l'apôseme fut fini. Cette réussite m'engagea à réitérer le même remède, à la différence qu'on éloigna un peu plus les prises; de façon qu'au moins de 22 grains de tartre stibié, & de six onces de manne répandus dans ces apôsemes, administrés dans la même journée, le malade fut entièrement délivré d'un peril imminent.

En 1727 il regna, sur la fin de l'été, des fièvres intermittentes qui portoient promptement au cerveau. Les malades se trouvoient pendant l'accès, dans un accablement & dans un assoupissement extrême. Ces accidens augmentoient de plus en plus à chaque accès, jusqu'à ce qu'ils eussent tué le malade, si on ne s'opposoit pas au-plutôt à cette dangereuse maladie. Pour la combattre j'eus dès les premiers jours recours à un quinquina bien purgatif, que je faisois prendre pendant l'intermission: je reservois

la saignée pour le tems de l'accès; de cette maniere aucun de mes malades ne perirent. Il n'y a personne un peu versé dans la pratique, qui n'ait par devers soi beaucoup de faits de ce genre, & aussi décisifs en faveur des purgatifs dans les dépôts qui se font par engorgement. N'oublions pas au-surplus de dire que les *vesicatoires*, les *sinapismes* & les autres irritans capables de faire diversion, s'emploient aussi avec succès contre ces sortes de dépôts.

§ IIII. Des fièvres malignes.

ON a coutume de comprendre sous le nom de fièvres malignes toutes celles qui, sans être pour l'ordinaire extrêmement violentes par elles-mêmes, sont néanmoins très-périlleuses, à cause des accidens qui les accompagnent, ou qui leur surviennent. De ce genre sont.

- 1°. Celles où les forces sont extraordinairement abatuës, soit parceque le principe vital y est directement attaqué, n°. 263. comme on l'a expliqué ci-devant, soit que la cause de la maladie produise une dissolution dans le sang comme dans n°. 327. 328. la putréfaction; soit que quelque in-

Inflammation occupe quelque partie où le genre nerveux se trouve fort attaqué comme à l'estomac, au diaphragme, & surtout au cerveau; ce qui fait dans ce dernier cas la fièvre maligne cérébrale, dont il est tant mention aujourd'hui.

2°. Celles dont la cause détruit ou ^{nº. 325. 326.} pervertit les liquides, comme les putréfactions *ichoreuses*, *gangreneuses*, & *colliquatives*.

3°. Celles où le jeu des solides est extrêmement troublé par des tensions, ou par des agitations convulsives; parceque l'irritant attaque fortement le genre nerveux.

4°. Toutes celles où il arrive éruption ou des pustules inflammatoires à la peau, comme les fièvres pourprées, la rougeole, la petite verole, celles où il survient des érisipelles milliaires, des charbons, des antrax, &c.

Nous avons parlé à fond de tous ces différens accidens des fièvres malignes, lorsque nous avons traité de la débilité du principe vital, de la putréfaction des humeurs, des inflammations & des dépôts; c'est-pourquoi nous ne nous y arrêterons pas davantage, si ce n'est à la petite verole: car quoique les dif-

ferens caracteres de malignité dont cette maladie est susceptible , consistent dans les mêmes accidens dont on vient de parler , il me semble qu'à cause que c'est une maladie sur laquelle le Public, & beaucoup de Praticiens peu instruits, ont quantité de faux préjugés , il est à propos d'en dire quelque chose par rapport à la cure , en examinant cette maladie simplement , selon ce qu'elle est essentiellement , indépendamment des différens accidens des autres fièvres malignes qui peuvent s'y joindre , & dont il a été assez parlé dans les endroits que nous avons cités.

§ V. De la petite verole.

Tous les Praticiens de la plus haute réputation , se sont déclarés pour la saignée dans tous les tems de la petite verole , lorsque la fièvre , ou d'autres accidens paroissent l'exiger. Les pustules ne passent plus parmi eux pour une contre-indication par rapport à ce remède ; & ils n'ont point la lâcheté de s'accommoder aux fausses opinions , dont le Public est fortement préoccupé , & qui font la loi à quantité d'autres qui craindroient de s'opposer à leur

avancement, s'ils n'agissoient conformément à ces préventions. Ce qui en impose encore davantage au Public, sont certains sentimens qui, quoiqu'indignes d'être débités par des Medecins dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, ne laissent pas d'avoir encore des partisans. L'éruption de la petite verole passe toujours chez ceux-ci pour un mouvement critique, pour une opération de la nature qui fait effort pour chasser au-dehors, ou pour pousser du centre à la circonference, un ennemi contre lequel elle bataille au-dedans, jusqu'à ce qu'elle ait remporté sur lui une victoire entiere. L'emploi d'un Medecin est, selon eux, d'être là pour la seconder, pour lui donner des forces, en cas qu'elle plie; c'est-à-dire, en cas qu'elle ne puisse pas surmonter cette matiere nuisible, par une expulsion complete. S'il en reste au-dedans, ils imputent ce malheur à l'insufisance de la nature. Ils croient même que c'est moins une éruption que la nature a en vuë, qu'une espece de *diaphoresé*: c'est pour se conformer à ses intentions qu'ils prennent la même voie, en ordonnant des cordiaux *Diaphoretiques & Sudorifiques*, dont ils continuent même l'usa-

395.
L'éruption de la petite verole ne se fait point par un mouvement critique.

ge après l'éruption , de crainte que le venin ne vienne à rentrer. Leur sentiment est que tout évacuant qui opere par d'autres voies que par la transpiration , est pernicieux , parcequ'il agit dans un ordre renversé , ou entierement opposé à celui que tient ici la nature , toujours tenduë , & toujours tournée du centre vers la circonference. Des remedes qui donnent aux humeurs une autre détermination , changent cette direction , ils défont ce que la nature a fait pour le salut du malade , ils rappellent au-dedans ce qu'elle conduit au-dehors. Selon cette idée , la saignée paroît nuisible & doublement nuisible ; parcequ'elle affoiblit la nature qui a besoin de toutes ses forces pour triompher , & parcequ'en tirant le sang des gros vaisseaux , elle donne à celui des capillaires , un mouvement de la circonference vers le centre ; mouvement qui peut causer la rentrée des pustules.

Le Public qui ignore la vraie maniere dont la nature agit , ou peut agir , & qui ne connoît point d'autre mal que ces pustules qu'il voit au-dehors , ne peut manquer d'applaudir à des raisonnemens qui sont si fort à sa portée , & de s'en prévenir assez pour prendre les sai-

gnées en aversion, & pour leur attribuer la mort de ceux qu'elles n'ont pu sauver. Une chose qui contribuë encore beaucoup à cette opposition, c'est qu'ils ne distinguent point les petites veroles simples & benignes, de celles qui sont accompagnées d'accidens mortels, & qu'on ne peut combattre que par la saignée. On voit des milliers de malades dans le premier cas, guérir sans saignées, & avec des remedes chauds; parcequ'alors le succès est souvent indépendant du bon ou du mauvais traitement. On voit au-contraire échapper peu de ceux que l'on est obligé de rafraîchir, & de saigner beaucoup, parcequ'il est question alors de se défendre contre des accidens qui surpassent ordinairement toutes les forces de la nature & de l'art. Le Public qui ne juge des remedes que par l'évenement, doit donc se laisser prévenir aisément contre ceux qu'on emploie ici dans les cas les plus dangereux. Mais ceux qui traitent les malades, ne doivent point avoir la foiblesse de condescendre, sans autre examen, à de pareils jugemens.

Les pustules de la petite verole sont autant de petits dépôts inflammatoires. Il n'est pas besoin que nous repetions ici

396.

Les pustules de la petite verole, sont

des dépôts
inflammatoires.n°. 389. &
suivans.

ce que nous avons dit ci-devant de ces sortes de dépôts, pour prouver qu'ils ne sont jamais l'effet d'un mouvement critique. Qui est-ce qui ne voit pas d'ailleurs qu'il est aussi ridicule de prendre ces petites inflammations pour l'effet d'une tendance à la transpiration, que de prendre l'inflammation de toute autre partie, pour une tendance à la sécrétion qui convient à cette partie ? Le ridicule de cette pensée fait aussitôt appercevoir, combien les vuës de ces Praticiens qui n'ont que les sueurs en recommandation, sont peu justes, lorsqu'ils prescrivent pour faciliter la sortie de la petite vérole, leurs potions cordiales, chaudes & sudorifiques.

397.

Danger des
remèdes
chauds dans
la petite vé-
role.

n°. 342, [2.]

Les remèdes chauds augmentent extraordinairement l'activité des acres *fronçans* ou *inflammatoires*. Les habiles Médecins sont si convaincus de cette vérité, qu'ils ne connoissent rien de plus pernicieux que d'appliquer des remèdes chauds & actifs sur les inflammations, ou d'en faire prendre aux malades, puisqu'en effet ces remèdes, comme nous l'avons prouvé ailleurs, peuvent causer des inflammations où il n'y en a point, ni même aucune disposition à y en avoir. Où aboutissent donc ceux qui emploient

de pareils remèdes dans la petite vérole ? Pour en juger , il faut faire attention , que dès le commencement de la maladie , le levain de la petite vérole n'est encore qu'un simple *fébrifique* ou *stimulant* , qui ne devient *fronçant* qu'après avoir été suffisamment développé & excité par la fièvre ; qu'il acquiert plus ou moins de malignité selon la vivacité du tempérament , & selon la force de la fièvre ; & que tout ce qui peut en exciter l'activité , suffit pour porter au plus haut degré de mordacité , celui-là même qui sans incitation , pourroit rester simplement fébrifique. C'est ainsi que par de simples circonstances , la petite vérole peut s'augmenter extrêmement en malignité & en quantité. Cet inconvénient n'aura pas même de bornes , s'il est vrai que le venin de la petite vérole soit *auctifique* ou *pullulant* , ce qui paroît incontestable : car comment s'imaginer que sans multiplication , une goutte de pus de petite vérole , insinuée dans les veines d'une personne saine , pût contenir assez de ce venin pour couvrir de pustules , toute la superficie du corps de cette personne , indépendamment de celui qui peut rester au-dedans ; & qu'une goutte de pus de ces dernières

pustules, puisse produire aussi le même effet dans un autre sujet, ainsi de suite? Il a été remarqué au surplus par les plus célèbres Praticiens, notamment par *Sidenham*, que les remèdes chauds contribuent tellement à cette multiplication, qu'il semble qu'ils viendroient à bout de convertir toutes nos humeurs en petite vérole.

398.
Comment
les remèdes
chauds faci-
litent l'érup-
tion de la
petite véro-
le.

n°. 195.

On comprendra bien à présent pourquoi ceux qui usent de ces remèdes chauds, réussissent si bien à faire sortir de la petite vérole; ils en augmentent & animent la cause; n'est-il pas naturel que les pustules augmentent aussi en nombre & en vivacité? Mais cette cause qu'on a mis en état de produire un plus grand mal au-dehors, ne doit-elle pas être devenuë aussi plus redoutable pour le dedans, & même d'autant plus redoutable, qu'il ne lui faut quelquefois qu'un peu plus d'activité pour la faire sortir du degré d'affinité qu'elle a particulièrement avec la peau. Si elle vient à surpasser par sa quantité ou par sa malignité, ce degré d'affinité; de benigne & de traitable qu'elle auroit été, elle deviendra terrible & indomptable; elle ne ménagera plus les viscères, elle mettera le feu partout indistinctement.

De même que la poudre, la teinture, ou l'essence de cantharides, prises en une certaine dose, par une personne dont les humeurs sont tranquilles & lentes, ne causeront en elle d'inflammation que dans la voie des urines; tandis que prises en plus grande dose, ou pendant une forte fièvre, elles ne s'en tiendront pas seulement à ces parties, leur malignité s'étendra aussi aux autres viscères.

Voici un développement qui suffit pour faire connoître à ceux qui ne s'étoient attachés qu'au-dehors de la petite vérole, à quels perils on expose les malades, lorsqu'on fait son principal de faire sortir des pustules, & des pustules bien vives, dans la fausse idée que plus on fait paroître de petite vérole au-dehors, moins il en reste au-dedans, & que plus elle est rouge & animée, plus la nature est puissante & victorieuse, lorsque par leurs remèdes ils ne font qu'exciter & augmenter l'infection, tant au-dedans qu'au-dehors, ils font qu'au-dehors elle dévore la peau, qu'elle devient *ichoreuse*, & même gangreneuse; & qu'au-dedans elle est dangereuse à proportion de ce désastre qu'ils ont suscité à l'extérieur.

On dira cependant que tout ce qu'on

399.
L'éruption
procurée par
les remèdes
chauds, ne
contribue
pas à la dé-
puration du
sang, au con-
traire.

peut desirer de mieux pour le salut du malade, est que la petite vérole sorte bien; ou si on veut l'entendre autrement, qu'elle se dépose, & qu'elle se fixe autant qu'il est possible au-dehors. Que ces dépôts arrivent par crise ou par irritation, qu'importe? Ils ne sont pas moins une voie de délivrance; aussi voit-on que quand ils sortent mal, le malade meurt dans le tems même de l'éruption. Le principal point de vuë dans la cure de la petite vérole, est donc de s'attacher à faire réüssir ces sortes de dépôts externes.

Cette dépuracion qu'on veut procurer par la voie de l'éruption dans les petites véroles, est un secret qu'on cherche depuis longtems aux dépens des malades; mais pour faire comprendre combien on s'en éloigne par les remèdes chauds, il suffit de convenir d'une chose qui n'est point douteuse, qui est que le venin de la petite vérole généralement parlant, a plus d'affinité avec la peau & avec les voies qui ont du commerce avec le dehors, comme la bouche, l'œsophage, &c. qu'avec les autres parties. Quoiqu'on ne puisse pas rendre raison de ces affinités qui consistent dans un rapport imperceptible entre la tis-

sure, la délicatesse & d'autres dispositions primitives, ou acquises de la partie, & la configuration, la mobilité & la subtilité de l'heterogene, on n'en prouve pas moins sûrement la réalité, & c'est assez. Sur ce fondement, on peut considerer le venin de la petite vérole par rapport à sa malignité qui est, ou qui peut devenir plus ou moins grande, eu égard aux personnes & aux circonstances; on peut, dis-je, considerer ce venin selon trois degrés. Premièrement selon le degré qui lui donne au juste cette affinité avec la peau, de maniere qu'il est assez acre pour en froncer les capillaires arteriels, & rien plus. Secondement selon ce degré suprême par lequel il peut non-seulement s'accrocher à la peau, mais même indistinctement à toutes les parties; enfin selon un degré plus foible même que le premier, où il peut seulement causer la fièvre, & les préludes de la petite vérole, sans être assez acre pour froncer aucune partie, pas même les capillaires de la peau. Celui-ci ne peut être regardé que comme un simple fébrifique qui n'a rien de malin, & qui peut être vaincu par la coction, & expulsé par les voies ordinaires de la dépuration. Ce dernier degré

n'est pas chimerique. *Sidenham* rapporte que dans des tems de petite vérole, il a vû des malades attaqués de tous les symptomes qui en précédent ordinairement l'éruption, être préservés de cette éruption, au moien des saignées qu'on leur a faites tout d'abord. Il y a au-surplus une preuve décisive en faveur de ce degré. Qui est-ce qui a un peu pratiqué, & qui n'a pas vû quelquefois la fièvre & les symptomes qui annoncent ordinairement la petite vérole, donner avec assez de véhémence, & être à peine suivis de quelques pustules? Ces faits ne nous assurent-ils pas que le venin de la petite vérole, peut manquer entierement, ou presque entierement son coup? Les differens degrés d'activité de ce venin dépendent visiblement de sa quantité, & des circonstances où il se rencontre, & nullement d'aucune difference essentielle de sa part; car n'est-il pas de fait que le venin de la petite vérole pris à la même source, & communiqué par contagion, ou par *inoculation* ou autrement, en produit de toutes les especes selon les sujets qu'il rencontre?

Nous voilà à portée presentement d'examiner, si l'on peut procurer ici la

dépuration de la masse du sang par le secours des remèdes chauds. Ces remèdes redoublent la force & l'activité de l'hétérogène. Ils pourront donc, s'il n'est pas au degré qui le rend inflammatoire, lui donner ce degré, du-moins par rapport à la peau. Mais dans quel dessein voudroit-on procurer un mal que l'on peut éviter sans aucun inconvénient? Quand l'hétérogène se trouve dans son juste degré d'affinité avec la peau, il n'est pas nécessaire non plus de se servir de remèdes qui augmentent son activité, parcequ'ils le feroient sortir avec danger de ce degré, qui est plus favorable qu'on puisse souhaiter pour la dépuration, quand l'éruption est inévitable. Ces mêmes remèdes enfin auront encore bien moins lieu, si cet hétérogène est déjà plus âcre & plus actif qu'il ne faut pour s'en tenir simplement à la peau.

Il arrive, dit-on, que quelquefois les malades meurent pendant l'éruption qui n'a pu se faire parfaitement. Mais est-ce parceque l'éruption n'a pu se faire que les malades meurent? N'est-ce pas plutôt l'éruption qui est arrêtée par la disposition mourante des malades, causée par le délétère qui, en même

400.

Les remèdes chauds ne sont pas capables de sauver la vie de ceux qui meurent, lorsque l'éruption paroît en défaut.

[2.]
*Retrocession
 ou rentrée de
 la petite vé-
 role.*

tems que cette éruption commence au-
 dehors , produit au-dedans des extrava-
 sions, des inflammations , des colliqua-
 tions putrides, des gangrenes , ou d'au-
 tres accidens mortels ? L'ouverture des
 cadavres dévoile ce mystere , & nous
 apprend à ne point imputer la mort du
 malade à un défaut d'éruption , qui n'est
 lui-même qu'un effet de la même cause
 qui tuë le malade , & qui souvent a
 commencé à frapper son coup avant
 même que la maladie en fut déjà à l'é-
 ruption. Il en est de même de ces pré-
 tenduës rentrées, car on voit par les
 desordres qu'on découvre au-dedans ,
 que l'affaïssement des pustules ne vient
 qu'après-coup , & qu'assurement le ve-
 nin qu'on prétend être rentré , n'auroit
 pas eu le tems de causer une gangrene ,
 un dépôt parfait, ou d'autres ravages
 qui demandent un tems plus considé-
 rable , pour parvenir à cette dernière
 extrémité. On connoît par-là que si les
 pustules se sont éteintes & affaïssées ,
 c'est parcequ'aux approches de la mort ,
 il se fait un relâchement à la peau , &
 que les vaisseaux perdent leur force &
 leur jeu : la raréfaction inflammatoire
 d'où dépendoit l'élévation & la vivaci-
 té, cesse, dès que l'action des vaisseaux

vient à languir , & les apparences extérieures ne sont que l'effet du même coup porté au-dedans, qui tuë en même tems & la petite vérole & le malade. Dans l'un & dans l'autre cas , c'est-à-dire dans cette *éruption avortée* , & dans cette rentrée prétendue , de quelle utilité peuvent être des cordiaux ? Quel effet peuvent-ils produire contre une extravasation de sang ou de matière sanieuse , purulente , ou ichoreuse , &c , contre une inflammation , contre une fonte putride , contre une gangrene ?

Je ne vois plus qu'un retranchement pour les cordiaux ; c'est dans la prostration du pouls , ou dans l'abatement des forces ; mais encore y a t'il bien à distinguer d'où vient cet abatement , car il peut venir d'un embarras dans le cerveau qui opprime le genre nerveux , ou d'une inflammation qui affecte des viscères fort nerveux & fort sensibles , & qui donne lieu à une grande débilité avec anxiété & *syncopes*. Dans ce cas, les saignées sont les vrais cordiaux indiqués. Il peut venir aussi cet abatement, d'un dépôt par engorgement dans le cerveau qui en interdit les fonctions , alors les purgatifs , les vésicatoires , &c. comme on l'a remarqué , seront les re-

401.

Cas où les
cordiaux
peuvent
avoir lieu
dans la peti-
te vérole.

334 *De la petite vérole.*

medes auxquels il faudra avoir recours. Il peut venir encore d'une extrême dissolution putride; alors les cordiaux sont indiqués; mais ce ne sont pas les cordiaux chauds & spiritueux; ce sont, comme on l'a remarqué, des cordiaux tout opposés, à moins peut être que ce ne soient les compositions cordiales opiées, tempérées, & chargées d'antiputrides, soit balsamiques, soit absorbans, soit aceteux. Enfin il peut venir immédiatement de l'impression que l'heretogène fait directement sur l'esprit vital; mais ce cas est, je crois, bien rare, & c'est le seul où les *cordiaux stimulans* peuvent avoir lieu. La vérité est qu'on le distingue difficilement, & qu'il est fort dangereux de s'y méprendre; car quel mal ne feroient pas ces fortes de cordiaux, si on venoit à les prescrire dans un embarras du cerveau, dans une inflammation sincopale, & dans une dissolution putride? C'est pourquoy on doit être fort attentif à rechercher tous les accidens qui accompagnent l'abatement des forces, avant que de se déterminer à l'usage de ces cordiaux actifs & spiritueux.

402. Non-seulement la petite vérole est indication une fièvre presque toujours très-vio-

lente & très-longue, qui fournit pour la ^{pour la saignée} saignée les mêmes indications que les ^{gnée dans la} autres fièvres ardentes; mais de plus ^{petite vérole.} elle est par elle-même un fièvre inflammatoire, qu'on ne peut combattre que par la saignée, & qu'il faudroit poursuivre à toute outrance avec ce remède, si nous n'étions pas rassurés par son genre particulier d'inflammation qui se distribue à l'infini, & qui n'affecte que des endroits où il n'y a point de danger; mais au fond cette disposition inflammatoire, ne diffère des autres que par cette même circonstance. Vient-elle à sortir de ce degré d'affinité qui lui est particulier avec la peau, pour s'emparer aussi de quelque viscere, elle cesse d'être simplement petite vérole; elle se confond avec toute autre fièvre inflammatoire maligne, dont la malignité ne lui appartient point précisément entant que petite vérole, mais entant qu'elle excède ses bornes, & qu'indépendamment de l'éruption, la fièvre & les accidens persistent avec violence. Et comme c'est dans cet excès que se trouve le danger, tout nous engage à le prévenir, si on en est menacé par la violence des accidens; ou à le combattre, si la maladie en est venue là; mais comment

le prévenir ou le combattre autrement que par la saignée administrée sans autre égard ? Car après tout , quel égard peut-il y avoir, qui puisse l'emporter sur celui que doivent inspirer des accidens qui vont certainement enlever le malade , si on ne s'y oppose vigoureusement, & au-plutôt par les saignées ? Les préjugés vulgaires reviennent encore faire un dernier effort contre ce remede ; car si la saignée est capable de délivrer une partie de l'inflammation que vous voulez dissiper par son moien , n'en fera-t'elle pas , dira-t'on , alors autant à l'égard des pustules qui se forment ou qui sont formées à la peau ? Que deviendra cet acre qu'on va déplacer , qui va entrer dans le sang ? N'en doit-on pas craindre de funestes effets ? Avant que de répondre à cette objection , j'ai deux remarques à faire , qui suffiront déjà pour montrer qu'elle n'est d'aucune conséquence dans le cas présent. 1°. Je suis surpris pourquoi on ne fait pas la même difficulté à l'égard de toutes les autres inflammations exterieures. Pourquoi ne s'embarrasse-t-on pas de ce que deviendra l'acre frôçant , quand on fait beaucoup de saignées pour résoudre une érisipelle des plus malignes qui occupera exterieurement

rieurement une grande étendue? d'où vient ne craint-t'on pas la même chose à l'égard d'un phlegmon? Ne vaut-t'il pas mieux laisser là ces inflammations extérieures, que de s'exposer à des délirences qui pourroient transporter l'acre sur une partie, où l'inflammation qu'il causeroit, seroit bien plus redoutable? Cependant les habiles gens n'hésitent point ici à l'égard de la saignée. N'est-il pas à présumer en effet que si à force de saigner, on relâche les parties jusqu'à contraindre cet acre d'abandonner celle où il s'étoit fixé, & où il avoit par-conséquent plus trouvé prise qu'ailleurs; n'est-il pas, dis-je, à présumer que ce relâchement que les saignées operent universellement, si elles ont été abondantes, ôte aux autres parties comme à celle qui est délivrée, la disposition qui pourroit les mettre en prise à cet acre qui a causé l'inflammation que l'on combat par ces saignées? Aussi l'expérience n'autorise-t'elle pas de pareilles craintes. 20. C'est que dans le cas présent de la petite vérole, cet acre qui s'est fixé à la peau, & qu'on suppose qui pourroit se déplacer avec danger, ne doit point être mis en comparaison avec celui qui s'est effectivement emparé de

quelque viscere, où il va infailliblement causer la perte du malade. Mais enfin on peut résoudre la difficulté, en faisant remarquer encore une fois que la peau est de toutes les parties, celle avec laquelle le venin de la petite vérole a le plus d'affinité, & que par conséquent la saignée peut aller jusqu'à faire quitter prise à celui qui s'est fixé à d'autres parties, avant que de pouvoir déplacer celui qui tient à la peau par une plus grande affinité; & quand même la saignée viendrait à déplacer quelque peu de celui-ci, il est sensé que ce dernier ne quitteroit pas la peau pour aller s'accrocher à d'autres parties, sur lesquelles il n'a pas tant de prise, & que les saignées viennent d'ailleurs de rendre bien moins susceptibles de fronnement: son sort seroit donc enfin l'invivification & l'expulsion.

La bouffissure que cause le venin de la petite vérole, paroît encore à quelques-uns, indication pour la saignée, parcequ'ils prennent ce gonflement des humeurs, pour une raréfaction violente du sang qui peut causer la rupture des vaisseaux. Mais est-il aisé de croire que ce gonflement soit une raréfaction de sang? La raréfaction est toujours, *cete-*

ris paribus, proportionnée au degré de chaleur qui cause la fièvre ; ainsi le même gonflement devroit se trouver ordinairement, où la fièvre seroit aussi ardente que dans la petite vérole ; ce qui n'est pas vrai : d'où on est obligé de croire que c'est le venin même de cette maladie, aidé par la fièvre, qui excité dans les sucs des tissus cellulaires, un mouvement intestin, par lequel il dégage & rassemble les atômes d'air, qui par leur jonction recouvrent un ressort qui en se dilatant produit un gonflement. Ce gonflement est apparament de même nature que celui qui est produit par le venin du serpent qu'on appelle *inflator* ; mais dans la petite vérole ce gonflement n'est point dangereux. C'est même un mauvais présage, lorsqu'il vient à s'affaïsser tout-à-coup ; on a lieu de soupçonner que c'est quelque gangrene ou quelque autre accident qui commence à éteindre la chaleur naturelle.

Je ne décide point si les saignées du pied sont préférables à celles du bras ; plus on cherche des raisons solides pour prendre un parti plutôt que l'autre, moins on en trouve, comme nous l'avons démontré dans un autre ouvrage, si ce n'est peut être dans le cas de quel-

[2.]

Il paroît indifférent que ce soit du pied ou du bras, que l'on saigne.

que congestion sanguine, où il semble que la saignée dérivative est préférable à la révulsive, pour procurer du-moins une petite dimotion momentanée qui peut être de quelque utilité : mais la théorie des inflammations la plus exacte, ne paroît assujettie ni à dérivation, ni à révulsion, telles que la saignée peut les procurer : l'expérience n'en distingue pas non plus les avantages. C'est ce que j'observai assez bien il y a quelques années, au village de Fontenai Mauvoisin près Mantes, où plusieurs personnes furent prises d'une fièvre violente qui portoit aussitôt au cerveau, & qui enlevoit en peu de tems ceux qui n'étoient pas secourus à propos. J'y fus appelé, je m'attachai à d'abondantes saignées du pied & de la gorge, ensuite je me fixai à celle du bras seulement comme commodés; tous guérirent également, il n'en mourut plus. Le tout dépendoit de verser du sang avec profusion de quelque partie que ce fut, le choix étoit inutile. Ainsi, quoiqu'en dise l'Auteur du brigandage de la médecine, cette question me paroît ici peu importante; ceux qui croient qu'il est meilleur de saigner du pied, peuvent le faire, car du-moins est-il certain

qu'ils satisfont autant à l'essentiel, que ceux qui saignent du bras. Mais est-il vrai aussi qu'à l'égard des personnes dont les vaisseaux ne sont pas également propres au bras ou au pied, à fournir de bonnes saignées, on doit préférer l'endroit où les vaisseaux sont plus avantageux pour obtenir des saignées aussi amples & aussi promptes qu'on le souhaite : car le petit changement que cause une saignée dans la distribution du sang, lorsqu'elle se fait à une partie ou à l'autre, n'est point à comparer avec la différence qu'il y auroit entre une saignée, où le sang sort promptement & à discrétion, & une autre saignée, où à peine peut-on avec beaucoup de tems, tirer du sang suffisamment. D'ailleurs c'est que dans ce dernier cas la dérivation & la révulsion se réduiroient, pour ainsi dire, à rien, à cause de la lenteur de la saignée, comme je l'ai observé par les expériences que j'ai faites à diverses reprises sur le mouvement des liquides assujettis à parcourir des tuyaux. Il y a cependant une attention à avoir dans l'usage de ces saignées à l'égard de quelques particuliers, sur lesquels la saignée du pied fait une impression différente que celle du bras : car il y en a surtout

parmi les femmes , qui s'évanouissent toujours , ou qui entrent dans des vapeurs convulsives quand on les saigne du pied , ce qui ne leur arrive jamais , quand on les saigne du bras : d'autres au-contraire , c'est quand on les saigne du bras , & jamais quand c'est du pied. Ainsi il n'y a point là-dessus d'autre règle à donner à cet égard , que ce que nous pouvons en apprendre de la part de ceux qu'on saigne ; ainsi il est aisé de comprendre que la dérivation ni la révulsion n'ont point de part à cette bisarrerie.

403.
Usage de la
purgation.

L'usage continué de l'opium est fort recommandé par d'habiles Praticiens , du-moins jusqu'au tems de la salivation & de la dépuration. On le donne à fort petite dose & mêlé dans des potions temperantes pour le distribuer plus facilement. Ce remede paroît en effet excellent pour entretenir plus de souplesse & de calme dans les solides , & par-conséquent moins d'activité dans les liquides.

La putréfaction colliquative est un des plus redoutables accidens qui ordinairement surviennent à la petite vérole. Comme cet accident qui se manifeste par des flux de ventre ou des sueurs , paroît être toujours l'effet de l'infection

d'humeurs fort corrompues, qui se glissent des premières voies dans la masse du sang; soit qu'elle soit fournie par un air infecté qui de dehors vient occuper ces endroits, où il pervertit les matières qui s'y trouvent, soit que ces mêmes matières soient par elles-mêmes fort disposées à se corrompre, & que la chaleur de la fièvre achève de les faire tomber dans un degré contagieux de putréfaction; soit enfin que beaucoup de ces matières trop disposées à la pourriture, passent en abondance dès les premiers jours dans la masse du sang, où elles ne peuvent que devenir tout-à-fait putrides, il est toujours vrai qu'on ne peut plus sûrement se précautionner contre cette putréfaction mortelle, qui arrive quelquefois dès les premiers tems de la petite vérole, qu'en s'assurant d'abord de toutes les matières qui séjournent dans les premières voies au commencement de la maladie, & d'avoir de tems en tems la même attention jusqu'au moment de la suppuration, afin que ni les matières qui se trouvent d'abord dans l'estomac, ni celles qui pourroient s'y être arrêtées depuis, ou celles qui auroient pu échapper à la première purgation, ne pussent devenir nuisi-

bles. Ainsi dès les premiers jours de la maladie, on commencera aussitôt par quelques saignées, & par purger le malade: on continuera ensuite les saignées, autant que les accidens & la fièvre l'exigeront, sans que cela empêche de repeter la purgation avant l'éruption, si un cours de ventre avec des matieres putrides l'indiquoient. Le calme qui suit ordinairement l'éruption, est encore le moment le plus favorable qu'on puisse choisir pour y revenir. Dans toutes ces purgations de précaution, où l'on ne doit point avoir en vuë la masse du sang, parcequ'alors elle ne peut encore rien, ou presque rien fournir par cette voie, les vomitifs sont préférables aux simples purgatifs, parceque ceux-là agissent plus efficacement dans les premieres voies, & qu'ils y bornent, pour ainsi dire, toute leur action; au-lieu que les purgatifs passent légèrement sur les matieres qui se trouvent dans l'estomac, que d'ailleurs ils sollicitent & tourmentent inutilement les glandes des intestins, cette irritation qu'ils causent, redouble la fièvre & les autres accidens, notamment la fonte putride si elle avoit déjà lieu. C'est-pourquoi d'habiles Praticiens se contentent de dissoudre quel-

ques grains de tartre stibié dans trois ou quatre verres de tisanne , ou d'apozème , qu'ils distribuent d'heure en heure au malade : ce remède excite doucement le vomissement , & fait couler par en bas une partie des matieres qu'il a remuées. Quelques uns prescrivent même l'*hipecacuana* , lorsqu'il y a une fonte putride qui fait déjà beaucoup de ravage.

Comme la fièvre de la petite vérole , notamment de la confluente , est presque toujours très-vive & très-longue , il est impossible que sur le déclin de la maladie, les débris des humeurs ne tournent presque tous en pourriture. Cette putréfaction fébrile fournit de nouveau, de puissantes indications pour la purgation ; ainsi pour se mettre en garde contre les funestes dépôts qui surviennent souvent vers la fin & à la suite des petites véroles , il faut retourner aux purgatifs , après que le tems fougueux de suppuration sera passé , lorsque le pus sera tout-à-fait hors des vaisseaux , & qu'il aura , comme nous le dit fort bien *M. Helvetius* , commencé à prendre une consistance qui le mette hors d'état d'y rentrer ; parceque sa rentrée dans le sang pourroit y causer , ainsi qu'il est ordinaire à toutes les purulentes ,

une colliquation putride qui seroit dangereuse. Il arrive quelquefois que long-tems après la suppuration, la fièvre persiste avec violence, & continuë à racornir de nouveaux suc albumineux, tandis qu'elle corrompt les anciens: ce racornissement empêche du-moins en partie, le relâchement des solides, & rend la purgation plus difficile. On peut remédier à cet inconvenient par la saignée qu'on repetera même, si le sang qu'on aura tiré, manque de véhicule, & s'il est fort coïeneux. La détente qu'on obtient par ces dernières saignées, rend la dépuration du sang bien plus possible par le moien des purgatifs, qu'on doit alors réitérer fréquemment jusqu'à la fin de la curation.

DE LA FIEVRE POURPRE'E.

Observation.

Toutes les fièvres petechisantes, ou avec éruption à la peau, ont tant de rapport avec la petite vérole, que je n'ai pas cru devoir en traiter en particulier; néanmoins une maladie de cette espece, qui a regné au village de Freneuse à deux lieux de Mante, m'a

déterminé à en donner du-moins l'histoire, pour confirmer ce que nous avons dit sur l'usage des cordiaux, & sur l'utilité de la saignée dans la putréfaction des humeurs, & dans les éruptions cutanées. Cette maladie épidémique étoit une fièvre colliquative avec éruption milliaire ou ichoreuse à la peau, deux symptômes qui décla- roient doublement ici une malignité putride. L'état des humeurs étoit dans cette maladie, à peu près le même que dans les petites véroles cristallines, où l'acrimonie est si mordicante qu'elle est capable de causer au-dedans, surtout au cerveau, de ces inflammations gangreneuses qui tuent inopinément les malades. La fièvre étoit accompagnée dès le commencement, d'une grande moiteur presque continuelle, qui ne finissoit entièrement qu'avec la maladie. Le 2 ou le 3^e. jour, le corps se couvroit de petitsexan- themes inflammatoires, qui dégéne- roient en un pourpre blanc, semblable pour la figure, pour la grosseur, & pour la couleur, à des grains de millet; ces grains étoient remplis d'une liqueur claire comme de l'eau. Les autres acci- dens n'avoient d'ailleurs rien d'effrayans. Du côté des premières voies il n'y avoit

pour l'ordinaire ni cours de ventre , ni envie de vomir , ni dégoût. Du côté du principe vital , la foiblesse n'étoit point fort considérable: il n'y avoit point d'anxiété , le pouls étoit réglé , la fièvre n'étoit point extraordinairement violente , mais accompagnée d'une chaleur acre & brûlante , qui malgré la moiteur de la peau, se remarquoit très-sensiblement. La tête paroissoit libre , l'esprit étoit tranquille , les yeux n'étoient point enflammés , mais un peu larmoians & brillans. Cependant quelque tems avant la mort de ceux qui perissoient de cette maladie , la fièvre devenoit excessivement brûlante ; enfin les agitations & le délire survenoient , & la mort suivoit de près. Peu de tems après les cadavres exhaloient une puanteur si considérable, qu'on étoit obligé de les enterrer au-plutôt. Je fus mandé pour donner mon avis sur ce qu'il y avoit à faire dans cette maladie , qui commençoit à mettre la consternation dans le pais. Mon sentiment fut que tout d'abord on saignât promptement & avec profusion , pour prévenir des inflammations qui presque aussitôt qu'elles sont arrivées , ne reconnoissent plus de remedes , & pour empêcher le progrès de la putréfaction,

en rendant par ce moien les humeurs plus cruës, & par-conséquent moins putrescentes. Je banis tous les cordiaux chauds, stimulans, pour donner la préférence aux aceteux, aux aigrelets. Le lendemain j'y retournai avec *M. Duvrac* Medecin de beaucoup de merite établi en cette Ville; un autre Medecin devoit s'y trouver aussi, mais nous ne pûmes pas nous rencontrer ensemble.

Monsieur Duvrac faisoit les mêmes indications que moi; mais le Medecin qui devoit se trouver avec nous, & qui ne vint qu'après que nous fûmes partis, quoique fort habile, ne se déclara pas pour la saignée; il rappella les cordiaux chauds, dans le dessein d'aider la nature à chasser le venin qui faisoit éruption à la peau. Ce sentiment conforme aux préjugés vulgaires, prit d'abord le dessus dans l'esprit des malades; mais le Chirurgien du pais, homme aguerri & fort entendu, étoit porté pour la saignée; il sollicitoit de toutes ses forces les malades à s'y rendre, il en gagna quelques-uns qu'il saigna brusquement 4 ou 5 fois, & qu'il secondoit souvent par l'émetique; * & il leur faisoit prendre pour tous cordiaux & pour boisson ordinaire, de l'eau où il faisoit bouillir des cerises qui dans ce tems-là commençoient

* Ce remede est pres- que toujours essentiel dans ces maladies puri-

des, colliqua-
tives, où il
est même né-
cessaire ordi-
nairement
de le repeter
plusieurs fois
soit seul, soit
avec de la
manne ou
avec des sels
laxatifs dé-
laïés dans
beaucoup
d'eau,

à mourir. Le succès en fut très-heureux à la différence de ceux qui étoient traités dans le goût de notre dernier Medecin, car il en mouroit de ces derniers jusqu'à quatre ou cinq par jours. L'exemple rendit bientôt les autres dociles : alors traités tous comme nous le souhaitions, la maladie fut sans danger. Le Chirurgien saignoit tant qu'il vouloit du bras ou du pied indifferemment, & sans conséquence. Madame la Duchesse de la Rochefoucault, Dame de cette Paroisse, consulta *M. Mollin* qui recommanda fort aussi la saignée ; ce remede étoit en effet si souverain contre cette maladie, que ceux qui étoient suffisamment saignés avant le tems de l'éruption, étoient délivrés & de l'éruption & de la sueur. Le Chirurgien en avoit tellement connu l'utilité, qu'il se moquoit de certaines circonspectons ordinaires, quelques personnes de la profession lui recommandoient d'avoir, comme de cesser les saignées dès que l'éruption paroissoit, & de n'en pas faire non plus sans auparavant secher les malades qui étoient en sueur. Il saignoit hardiment, & avec un égal succès dans la sueur, pendant & après l'éruption. La Cour fut informée de cette maladie. On m'envoia des ordres par un exprès pour exa-

miner, & en faire mon rapport. La saignée avoit deslors commencé à produire de bons effets. On fut entièrement rassuré à la Cour, sur l'exposé que j'y envoie. Cette maladie se fixa à ce seul village où elle regna environ deux mois. Le país est abondant en cerises, & on recommanda fort quand elles furent en maturité, aux habitans de ce Village, d'y avoir recours comme à un préservatif, & la maladie a disparu.

§ VI. Des fièvres intermittentes.

IL ne nous reste plus pour terminer ce chapitre, qu'à dire un mot sur le tems le plus convenable pour la saignée dans les fièvres intermittentes. Le mouvement periodique de ces fièvres, excite la curiosité de tout le monde pour en trouver la cause; & quoique cette question ne paroisse pas fort importante pour la pratique, du-moins est-ce un fait de théorie qui merite bien qu'on ne se lasse pas de s'appliquer à découvrir, s'il est possible, les ressorts qui reglent la marche de ces fièvres, & qui tiennent contre toutes les secousses que l'on donne à la machine, soit par un regime

404.

Conjonctures sur la cause de leur mouvement periodique.

bien ou mal observé, soit par les évacuations plus ou moins violentes qu'on met en usage pour déraciner ces maladies.

Tout le monde est assez d'accord qu'il y a un levain qui entretient les retours periodiques de ces fièvres ; mais la difficulté est de lui trouver une retraite, où il soit à l'abri des évacuans, des autres remedes généraux, & de tous les changemens qui peuvent arriver dans la maniere de vivre. Ceux qui le placent dans l'estomac, le mettent trop en prise à l'émétique & aux purgatifs. Le pancreas, le foie, & les autres viscères glanduleux trop excités, & trop exprimés par ces évacuans, leur livreroient bientôt aussi ce levain en tout ou en partie, s'ils en étoient les dépositaires. Quand même il échapperoit à leur poursuite, le point principal de la difficulté resteroit toujours ; car d'où fera-t'on dépendre la régularité de ces mouvemens ? Dira-t'on encore qu'il faut à cet ennemi, chaque fois qu'il vient regagner son retranchement, un certain tems pour se rétablir toujours dans le même degré de force ? Ce n'est pas assez : il faut montrer au-surplus pourquoi ce tems est toujours égal, lorsque les cir-

constances qui semblent devoir y contribuer , ne sont presque jamais les mêmes ; car pourquoi le changement qui survient dans les exercices , dans le boire , dans le manger , &c. ne retarde , ou n'avance-t'il pas ces dispositions qui doivent remettre ce levain en état d'exciter un nouvel accès ; de même qu'un morceau de pâte , fermente ou s'aigrit plus ou moins promptement , selon qu'il est plus ou moins exposé au chaud ou au froid ? Répandre ce levain dans les vaisseaux lymphatiques , comme font quelques-uns , c'est lui faire parcourir des routes inégales qui le rapporteront dans le sang en tout tems ; de maniere que la fièvre seroit continuë , ou du moins plus d'accès , plus d'intermissions réglées.

Les deux circulations si opposées en vitesse , qui sont admises aujourd'hui par les Medecins , nous fournissent des conjectures qui peuvent , ce me semble , servir à résoudre ces difficultés , & à nous ramener à peu près au sentiment des Anciens , qui mettent le foier de ces fièvres dans les veines *meseraïques*. L'une de ces circulations est celle qui se fait dans la veine porte & ses dépendances , où le sang , comme on l'a fait voir , n°. 199. [2.]

354 *Des fièvres intermittentes.*

no. 199.

séjourne un tems considérable, avant que d'en sortir, à cause de l'extrême lenteur avec laquelle il la parcourt. L'autre est celle qui se fait généralement par tout le reste du corps, & ordinairement avec une rapidité extrême.

Ces deux circulations ont nécessairement leurs voies particulieres pour la dépuration du sang qu'elles conduisent. La circulation générale a universellement tous les émonctoires, par où le sang arteriel va se décharger de ses superfluités. La veine-porte a seulement le foie par où elle se décharge de la bile récrémenteuse & , même de la plus grande partie de la bile excrémenteuse ; car dans la jaunisse qui est causée par l'obstruction de ce viscere, les matieres fecales ne sont plus teintes de cette derniere ; celle-ci est obligée de prendre la route des urines, puisque les urines se trouvent alors incomparablement plus chargées de cette bile qu'à l'ordinaire : preuve que le foie est la principale voie de décharge des matieres bilieuses, & des autres impuretés qui ont du rapport avec elles. Ces deux circulations & leurs dépurations particulieres, peuvent nous faire comprendre la cause de ce déflux & reflux, qui dans le petit monde caracterise les fièvres pe-

riodiques. Car si ces dépurations se font bien de part & d'autre, & que la cause qui a originairement excité la fièvre, cesse, la fièvre cesse aussi sans retour : si au-contraire la dépuracion se fait seulement par la voie des sueurs, des urines, & par les autres voies de décharge des arteres, celles-ci dont le jeu excessif fait la fièvre, pourront se débarrasser à la verité de ces matieres incompatibles qui causent leur agitation ; en ce cas une dépuracion se manifestera par des urines, par des sueurs assez copieuses, comme il arrive à la fin des accès de fièvres intermittentes ; alors le calme succedera à la tempête. Mais ce calme ne peut pas durer, si le foie ne fait aussi son devoir à l'égard du sang de la veine-porte ; s'il ne débarrasse le sang de cette veine des matieres vicieuses, qui y ont passé pendant l'accès ; car ce sang chargé du fébrifique & des autres matieres perverties par cet accès, sortira enfin de cette veine pour revenir au cœur, & passer delà dans les arteres, où par son incompatibilité avec ce genre de vaisseaux, il reproduira un nouvel accès. Tant que ce sang impur a séjourné dans la veine-porte, il y a eu intermission, parceque cette veine qui n'a pas d'action comme les arteres, n'est point sus-

ceptible d'agitation febrile. Pendant le calme qui a suivi le premier accès, les arteres qui vont se décharger dans la veine-porte, n'y ont apporté qu'un sang doux & netoïé par cette dépuration qui s'est faite à la fin de l'accès. Mais depuis que la fièvre a recommencé, celui qu'elle reçoit, se trouve encore chargé de matieres fébriles. Ainsi cette veine se trouve successivement remplie du sang paisible, & d'un autre capable d'exciter la fièvre, lequel sang elle renvoie successivement aussi au cœur, tel qu'elle les aura reçûs, du-moins tant que le foie refusera de débarrasser des matieres fiévreuses celui qui en est chargé; & c'est ce retour alternatif de ces deux sortes de sang, qui amene tantôt le trouble, & tantôt le calme. L'heure & le moment pour chacun de ces deux états est prescrit & déterminé par les loix de la circulation. De cette façon s'entretiennent ces fièvres habituelles dont les accès reviennent toujours à peu près à la même heure. Cette hypothese est fondé uniquement sur l'œconomie animale; on n'y mêle rien d'étranger, cependant faute d'avoir quelque fait qui prouve au juste & *de visu*, combien le ralentissement du sang dans la veine-porte fait employer

à celui-ci de tems pour la parcourir, on ne donne cette hypothèse, que comme une conjecture fondée sur la possibilité & sur la difficulté d'en pouvoir établir une autre aussi satisfaisante.

Le plus ou le moins de durée ou de danger de ces fièvres, dépend du caractère, & de la quantité de la matiere heterogène qui les commence, ou qui les entretient, & de la disposition des viscères, surtout du foie; car on trouve en effet presque toujours celui-ci sensiblement en défaut dans ceux qui pe-
rissent de fièvres intermittentes.

Le plus ou le moins d'intermission dépend de la quantité, & de la matiere fiévreuse, de la lenteur de la circulation dans la veine-porte. Cette lenteur de son côté dépend du temperament, de la consistance, ou du plus ou du moins d'agilité dans les humeurs, & dans les solides. C'est pourquoi les vieillards, & les mélancoliques sont sujets à la fièvre quarte, où les intermissions sont fort longues: les bilieux & les jeunes gens sont sujets à la fièvre tierce où les intermissions sont plus courtes.

L'irrégularité des mouvemens périodiques de ces fièvres, dépend des matieres heterogènes qui viennent des pre-

mieres voies , ou qui viennent d'un ulcere interne , ou d'ailleurs se mêler avec le sang , ou enfin de quelqu'autre cause independante de la marche des liquides. Leur régularité dépend de la matiere fiévreuse uniquement , & entièrement assujettie aux loix de la circulation.

Ces fièvres sont simples , s'il n'entre point de matiere fébrile qu'après que celle qui y a entré d'abord , est revenuë au cœur. Elles seront composées , si la veine-porte reçoit plus d'une fois de ces matieres , avant que de renouveler tout le sang qu'elle contient ; delà viennent les fièvres intermittentes , quotidiennes , doubles tierces , &c.

Si la dépuration manque non-seulement à se faire dans le foie , mais qu'encore elle ne se fasse qu'en partie dans le courant de la circulation générale , il restera toujours alors dans les arteres , une autre partie de ces matieres incompatibles , qu'elles ne peuvent souffrir sans irritation. Tant que ces matieres échapperont de toutes parts à la dépuratation & à la coction , autant de tems elles entretiendront continuellement un fond de fièvre. La veine-porte de son côté fournira & recevra tantôt un sang

chargé de matieres fiévreuses, tantôt un sang à demi épuré; la fièvre ne sera par-consequent que remittente, c'est-à-dire continuë avec des redoublemens.

Les indications pour les fièvres inter-
mittentes sont les mêmes que pour les
autres fièvres, si ce n'est que n'étant
pas continuës, elles causent moins de
desordres dans les humeurs; mais si
elles portent au cerveau, ou si elles
sont accompagnées de quelqu'autre ac-
cident facheux, on doit plus ou moins
avoir recours à la saignée, selon la na-
ture de ces accidens. Le tems le plus
favorable pour la saignée dans les fié-
vres périodiques, est celui de l'accès ou
du redoublement; parceque c'est alors
que les accidens qui demandent la sai-
gnée, pressent le plus, & que les in-
dications pour ce remede se manife-
stent davantage. L'activité des solides,
l'agitation des humeurs & leurs raref-
cences qui se trouvent fort ralenties,
& rabattuës par cette espece de foibles-
se qui suit ordinairement la saignée,
font qu'on reçoit à propos le secours
qu'on en peut attendre. D'un autre cô-
té la saignée s'exécute bien mieux pen-
dant le fort de l'accès, que dans un au-
tre tems; les vaisseaux sont plus appa-

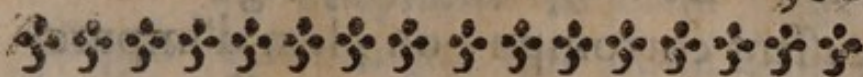
405.

Le tems le plus favorable pour la saignée & la purgation dans les fièvres périodiques.

rens, & le sang sort plus facilement ; enfin c'est qu'en choisissant le tems de l'accès pour la saignée, on reserve pour les autres remedes, surtout pour la purgation, le tems d'intermission ou de rémission.

Le tems de frisson n'est pas commode pour saigner, parcequ'alors les vaisseaux sont serrés, & leur jeu fort petit, plus propre à peloter, & à épaisir le sang, qu'à entretenir son mouvement : ainsi il ne peut alors couler que difficilement par la saignée. De plus le vomissement auquel les fébricitans ont ordinairement beaucoup de disposition dans le frisson, est encore excité par la saignée, & alors les syncopes le précédent presque toujours ; ainsi non-seulement la saignée se fait mal pendant le frisson, mais elle se trouve encore d'ordinaire fort interrompuë par les accidens auxquels elle donne lieu.

Elle ne convient pas non plus sur la fin des accès & des redoublemens, parceque c'est le tems où il se fait toujours quelque dépuratation, qu'il ne faut point troubler.



CHAPITRE XII.

INDICATIONS POUR REITERER
LA SAIGNÉE, PRISES DE L'INSPECTION
DU SANG.

L'inspection du sang a toujours paru un moien fort équivoque pour découvrir les bonnes ou les mauvaises dispositions des humeurs, & encore plus pour en tirer quelques indications dans la pratique. Souvent, dit *Bail-
lon*, on tire des veines de personnes saines, un sang qui paroît fort mauvais & fort impur, tandis qu'on en tire qui paroît très-bon à d'autres, qui quelquefois ont interieurement des parties fort endommagées.

Le peu de connoissance que les Anciens ont eu de la nature de nos humeurs, & du rapport que leurs qualités sensibles ont avec le jeudes solides, ne les mettoit pas à beaucoup près, en état de tirer, au simple aspect du sang, des conséquences bien justes sur l'état du malade. Il suffisoit que le sang leur parût sous une couleur sale, pourqu'ils le

406.

L'inspection
du sang a
toujours paru
un moien
peu sur pour
juger de l'é-
tat d'un ma-
lade.

crussent corrompu, ou plein d'impuretés. Ils en auguroient mal aussi, quand il leur paroïssoit noir & grossier; mais s'il étoit clair & vermeil, ils le croioient parfait; *si crassus & niger est, vitiosus est, si rubet & pellucet integer est*, Cels. lib. 11. cap. 10. L'expérience seule a dû faire appercevoir la fausseté de cette regle; car il y a certains temperamens qui s'accordent avec une bonne santé, où le sang ne se trouve pas cependant d'un beau rouge, ni d'une consistance déliée: les mélancoliques ont le sang grossier, & d'un rouge brun: ceux qui sont d'un temperament pituiteux - mélancolique, fournissent ordinairement un sang gluant, d'une vilaine couleur, sale & blanchâtre, qui cependant ne doit point être suspect. Nous avons moins lieu aussi de nous défier d'un sang dont le *coagulum* est massif, & même fort coïeneux, que d'un sang bien rouge, & qui se coagule difficilement; car celui-ci est ordinairement infecté d'un acré ou d'un volatil pernicieux qui détruit les sucs lians, & qui nous doit faire soupçonner de la putréfaction dans les humeurs. Aussi a-t-on expérimenté que plus le sang est d'un rouge vif & éclatant, plus il se corrompt promptement.

Wepfer a remarqué que cette dissolution putride va quelquefois si loin dans certaines fièvres, que le sang ne se prend ou ne se coagule point après la mort.

C'est avoir une idée trop grossière du défaut de pureté des humeurs, que d'en juger par la couleur sale, ou par la consistance trop épaisse de la partie rouge. Ce n'est pas là où résident les impuretés de la masse des humeurs. Le sang proprement dit, est un composé de globules détremés, & continuellement lavés par la partie sereuse. Ce seroit donc dans ce véhicule que nous devrions chercher à les voir, ces impuretés dont on parle tant, si elles étoient visibles; je dis, si elles étoient visibles, car ce qu'il y a de plus impur & de plus mauvais dans nos humeurs, est souvent le plus fin & le plus imperceptible. Aussi ne doit-on point se proposer de découvrir ces impuretés, ni aucun hétérogène morbifique par l'inspection du sang.

On doit penser la même chose de la corruption du sang: car ces couleurs sales & blanchâtres qu'on y voit, n'en marquent point cette corruption, comme le croit le vulgaire; elles marquent seulement la matière propre du sang qui

au lieu d'être divisée & formée en globules, est réduite à un état informe, & dépourvû de cette couleur rouge qui est celle du sang bien formé; elle ne nous paroît que comme une glaire d'une couleur purulente, qui induit à croire qu'il y a de la pourriture; tandis que cette substance n'a souvent d'autre défaut que de n'être pas coulée en globules.

407.

Attentions
qu'il faut
avoir dans
l'inspection
du sang.

L'inspection du sang demande d'ailleurs bien des précautions pour ne s'y pas méprendre très-souvent, parcequ'il y a tant d'accidens, ou de circonstances qui peuvent changer la couleur, la consistance & les autres qualités sensibles du sang, qu'on y est fort aisément trompé. Le vase où l'on le met, le tems qu'il y a qu'il est tiré, la maniere dont il est sorti, la disposition de l'air lors de sa sortie, le froid ou le chaud que la personne a souffert pendant la saignée, le tems d'exacerbation ou de rémission, l'âge, le temperament du malade, l'état présent de son pouls, le transport ou le remûment du sang, le lieu où on le place, peuvent y apporter du changement. Si on tire du sang dans un vase plat & fort large, il s'y trouvera fort étalé, l'air le pénétrera, le refroidira & le coagu-

lera, avant que l'humeur glaireuse, s'il y en a, puisse se séparer: ainsi quand il y auroit dans le sang une dissolution glaireuse, elle ne pourroit paroître, elle ne formeroit point cette couëne blanchâtre qui la manifeste ordinairement. S'il fait fort froid, que la personne s'en soit sentie, que le sang soit coulé fort lentement, & par une petite ouverture, il est presque coagulé avant qu'il soit dans le vase, & il y aura le même inconvenient; car cette glaire dont on vient de parler, ne pourra paroître, & elle fermera si exactement les interstices des globules du sang, qu'elle y emprisonnera; alors presque toute la sérosité, la masse du sang semblera n'être que du sang d'un beau rouge, & entierement dénué de véhicule. Si l'on tire du sang d'un vieillard, d'un bilieux, d'un pituiteux, d'une personne affligée de maladie cronique, ou d'une fièvre colliquative, on trouvera beaucoup de sérosité, dont on ne pourra bien juger, qu'on ne soit déjà au fait du temperament, de l'âge & de la maladie de la personne saignée. Si on examine du sang peu de tems après sa sortie, la sérosité n'en sera pas encore séparée. Si on l'examine quelques jours après, une dissolu-

tion putride pourra augmenter beaucoup cette serosité. Si on saigne dans une disposition inflammatoire, rhumatifante, catharralle, dans une *cachexie* glutineuse, on le trouve couvert d'une glue, dont on ne pourra tirer d'indication sans être d'ailleurs instruit de l'état du malade. Si on transporte le sang, après que la serosité en est séparée, cette serosité balotée délaiera la partie rouge, & s'en teindra; alors sa couleur trompera. Si on expose le sang au soleil, la serosité se dissipera, la surface rôtie paroîtra noire, on n'y connoîtra plus rien. Le sang qui sort avec impetuosité, comme dans le fort d'un accès ou d'un redoublement de fièvre, & qui tombe de haut dans les palettes, mousse beaucoup, & on dira qu'il est subtil, bilieux & échauffé; au-lieu que si on recommence la saignée peu de tems après, que le sang coule lentement, que ce soit pendant un frisson, & qu'il ne tombe pas de haut dans la palette, celui-ci passera pour grossier, lourd & épais.

408.

Le sang fort
couëneux.

Le sang qui est fort dénué de serosité, & qui se couvre d'une couëne fort dure & fort coriace, est le seul, je crois, qui peut absolument accuser les principaux caracteres de la maladie de la

personne saignée ; parcequ'alors il est toujours vrai que le jeu des solides est dur & contraint , qu'il y a une grande inflammation dans le sang , ou dans quelque partie , que les vibrations des arteres sont brusques , vigoureuses & très fréquentes , que la chaleur va jusqu'à racornir les sucs albumineux , & à dissiper la serosité. Nous avons assez parlé dans le chapitre précédent, de ces dispositions , & des indications qu'elles fournissent pour la saignée , nous pourrions nous dispenser ici d'un plus long détail ; il suffit de remarquer que beaucoup de Praticiens recommandent de saigner , jusqu'à ce que le sang vienne à changer de couleur. Ce précepte conduiroit ordinairement trop loin. Il m'est arrivé plusieurs fois dans des inflammations de poitrine , ou d'autres maladies inflammatoires , de tirer jusqu'à 15 ou 16 livres de sang sans obtenir ce changement , sans même parvenir jusqu'à procurer au sang assez de serosité , pour que le *coagulum* nageât , ou se détachât pour la plus grande partie , du vaisseau qui le contenoit. C'est ce défaut de serosité qu'il faut cependant tâcher de vaincre par les saignées , surtout si la fièvre & les accidens persistent.

dans leur violence, si le pouls se maintient toujours fort & brusque; car rien n'entretient plus ces caracteres que les sucs albumineux racornis, parcequ'ils soutiennent extrêmement la force des parois des vaisseaux. Or dans les maladies inflammatoires principalement, tout dépend d'abattre cette force, parceque ce n'est que par un relâchement extrême des vaisseaux de la partie enflammée, que l'inflammation peut se résoudre.

409.

Le sang glaireux.

[2.]

Fluxion de poitrine.

Lorsque la couëne qui se forme sur le sang est glaireuse & molle, comme dans les fluxions de poitrine, où la fièvre n'est pas bien violente, où le pouls est relâché, petit & peu vigoureux, cette matiere glaireuse qui est sujette à engluer le poulmon, inspire aux Praticiens différentes idées, pour se défaire d'une humeur dont les effets sont si redoutables. Les *sudorifiques*, les *purgatifs* & les *expectorans* ont eu d'abord la préférence. Mais cette glaire est la matiere même du sang qui est faite pour rester dans les vaisseaux, & qui ne donne prise à aucun évacuant, qu'au paravant elle n'ait passé par cette coccion fébrile qui la rend miscible avec quelque véhicule excrétoire. Ainsi ces

Remedes employés avant le tems, ne peuvent produire qu'un mauvais effet, parcequ'ils épuisent une partie de la ferofité qui détrempe cette matiere. Les purgatifs ne peuvent donc convenir ici que comme dans les autres maladies aiguës, pour nettoier les premieres voies d'impuretés qui peuvent contribuer à entretenir la cause de la maladie. C'est pourquoi on s'est quelquefois bien trouvé de ces remedes, & surtout des vomitifs employés tout d'abord après quelques saignées; & on retourne encore doucement à la purgation, dès qu'on voit par les urines, ou par les selles, quelque commencement de coction. Les expectorans peuvent aussi alors être utiles. Il y en a qui ont recours à des remedes savoneux pour dissoudre cette viscosité qui paroît par le sang qu'on tire: ce procedé ne peut réussir non-seulement parceque cette matiere ne reconnoît point de pareils dissolvans, mais encore parcequ'elle est elle-même l'effet d'une dissolution. Si cette matiere qui devient visqueuse, englue la poitrine, ce n'est pas manque qu'elle soit assez fluide; c'est peut-être plutôt parcequ'elle l'est trop, & que par là elle peut s'infiltrer dans le tissu cellulaire qui se

pare les lobules du p^{ou}mon, où elle reste toujours exposée à la froideur de l'air que le malade respire, qui donne à cette matiere, fort aisée à s'épaissir au froid, une consistance un peu glutineuse, & capable d'engager le p^{ou}mon, de gêner la respiration. L'inflammation qui se trouve aussi là, fait obstacle: la circulation contribuë encore à l'embaras; peu-à-peu l'infartion augmente, & enfin la fluxion, comme on le dit, se trouve formée, & suffoque le malade, sans qu'on puisse lui donner aucun secours dans cette extrémité. Il n'y a point de moien plus certain, ni plus prompt que la saignée, pour enlever la plus grande partie de cette matiere, pour procurer à celle qui reste, une fluidité aqueuse qui la rend moins susceptible de viscosité, & moins propre à s'embarasser. Ce même remede combat en même tems, la disposition inflammatoire qui contraint & qui gêne le p^{ou}mon. Aussi les Praticiens qui sçavent à quoi s'en tenir, n'épargnent pas alors la saignée, même dans l'âge plus avancé. Cependant quand cette dissolution cause un relâchement fort considerable, la saignée est moins indiquée, ou du moins est-il nécessaire

de seconder ce remede par d'autres , qui soient capables de causer une plus grande dimotion , pour s'opposer à l'engorgement qui se fait dans les p^{ou}mons ; c'est apparemment delà que dépend le succès des émétiques en pareils cas ; le vomissement qu'ils excitent , cause un ébranlement & des secousses capables de remuer & d'exprimer les matieres qui font l'engorgement. La foiblesse dans laquelle ces remedes jette devant & pendant leur opération, fait que non-seulement leur action est sujette à bien moins d'inconveniens , mais elle peut même contribuer à la détente & au *défroncement* des parties enflammées. Cet avantage s'est si bien manifesté par une bonne réüffite , que plusieurs Praticiens très-attentifs & capables de discernement, ont souvent recours à ces remedes dans les inflammations, où l'engorgement est aussi de la partie. Ils leur préparent la voie par plusieurs saignées brusquement faites , & alors le vomissement peut être très-salutaire. Il est à propos pour appercevoir plus sûrement cette glaire après la saignée, de se servir de plusieurs palettes pour recevoir le sang , plutôt que d'un seul vaisseau ; car souvent dans une même

saignée cette glaire se fait remarquer très-sensiblement dans une palette, tandis qu'elle se tient cachée dans les autres, ainsi on court risque en ne se servant que d'un seul vaisseau, de ne la pas appercevoir. Quelques-uns pour n'y être pas trompés, se servent d'une aiguille à tricoter, ou de quelque chose semblable, pour fendre la surface du coagulum. Si elle déchire au-lieu de se fendre nettement, on juge qu'il y a beaucoup d'humeur glaireuse, & qu'elle est racornie, ou simplement glutineuse, selon que cette surface est plus ou moins dure, & qu'elle se déchire avec plus ou moins de difficulté. Delà, & des autres accidens, on juge de l'état de la maladie, & du besoin qu'il y a de retourner à la saignée.

410.

Le sang
noyé de se-
rosité.

Le sang couëneux dont le coagulum ne forme qu'une petite île dans une mer de serosité peu teinte, ou de couleur sale, n'indique point la saignée; car un tel sang est ordinairement l'effet de quelque maladie *cronique*, accompagnée d'une fièvre habituelle, avec un pouls *duriuscule* ordinaire dans ces sortes d'indispositions, lequel écrase & défait une partie du peu de globules rouges.

Lorsque la partie rouge est fort abondante, que le *coagulum* ne dépose presque pas de sérosité, & que la saignée a été faite à une personne vigoureuse qui se sent lassée, accablée, avec des roideurs ou des engourdissemens dans les membres, la saignée peut être répétée fort à propos, surtout si ces mêmes signes de plethore persistent encore quelques jours après la saignée. Il faut cependant remarquer si ces accidens ne sont point l'effet de quelque disposition scorbutique naissante, surtout dans un temperament mélancolique - sanguin, qui peut fournir comme dans la plethore, un sang épais & abondant. La saignée répétée pourroit pareillement convenir ici, mais dans ce cas elle n'est pas toujours suffisante pour emporter entièrement cette disposition.

Le sang qui domine beaucoup en sérosité trouble, ou peu colorée, & qui vient d'un vieillard, d'un enfant, d'un phlegmatique, d'un valétudinaire, ou d'une personne affligée de maladie chronique, n'indique point, comme nous l'avons déjà dit, la saignée; mais s'il vient d'une personne qui a fortement la fièvre, ou que la sérosité soit fort teinte, d'un jaune ardent, on doit juger

411.

Le sang peut
fournir de
sérosité.

412.

Couleur de
la sérosité.

delà que le jeu des vaisseaux agit violemment sur les liquides, & qu'il est utile d'avoir recours à la saignée, pour temperer cette violence. Si le *coagulum* qui nâge dans cette serosité, est d'un rouge resplendissant, on doit soupçonner que cette serosité est infectée d'un âcre dissolvant ou putride, qui contribué avec le jeu des vaisseaux, à ruiner tous les sucs lians de la masse du sang, & à décomposer les globules en globulettes, ou en limphe sereuse. Nous avons parlé de l'usage de la saignée dans cette circonstance, au chapitre de la putréfaction des humeurs. Pour bien juger de la couleur de la serosité, il faut la considerer dans un autre vase que celui où est le sang; & s'il se peut dans un vaisseau de faïence blanc, ou dans un verre, car la rougeur du sang empêche qu'on ne voie cette serosité dans sa couleur naturelle. Il est bon aussi de la comparer avec l'urine; car si l'urine étoit beaucoup plus pâle & plus crüe, ce seroit une marque que la bile excrémenteuse ne passeroit pas assez par la voie des urines.

Lorsque la serosité est tout-à-fait jaune, & qu'elle teint les linges qu'on y trempe, c'est une marque de jaunisse;

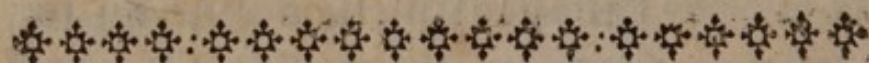
la bile récrémenteuse ne le filtre pas du moins, autant qu'il faut, par le foie; alors la peau, le blanc des yeux surtout, se teint en jaune; les urines deviennent de la même couleur, & fort chargées; les matieres fœcales sont au contraire fort peu colorées. Le principal but où l'on doit tendre, est de rétablir la sécrétion de cette humeur. La saignée par la détente qu'elle cause dans le foie, par l'aïssance qu'elle donne au jeu des petits tuiaux de ce viscere, rend l'obstruction plus vincible, & l'action des remedes désopilatoires, moins irritante & plus sûre. On doit surtout y avoir recours, quand cette maladie attaque une personne d'un temperament fort vif, où l'on a à craindre que la bile ne suscite une fièvre violente.

F I N.



TABLE

DES CHAPITRES, ARTICLES,
Sections, & matieres contenues
en cet ouvrage.



PREMIERE PARTIE.

PREMIERE SECTION.

CHAPITRE PREMIER.

CE QUE C'EST QUE LA SAIGNE'E. Page 1.

*Difference entre la Dépletion & la spo-
liation que cause la Saignée. ibid.*

CHAPITRE II.

DE LA DEPLETION.

Elle s'étend par-tout.

Elle est peu considerable.

4

ibid.

8

DES MATIERES.

CHAPITRE III.

DE LA SPOLIATION.	9
<i>Comme elle a lieu.</i>	10
<i>Raport qu'il y a entre les vaisseaux sanguins & les Vaisseaux blancs.</i>	ibid.
<i>Raport du sang avec les sucs blancs.</i>	12
<i>La Saignée enleve beaucoup plus de sang que de sucs blancs.</i>	15
<i>La saignée augmente les sucs blancs.</i>	17
<i>Effets de la dépletion sur les sucs lymphatiques.</i>	18
<i>Les effets de la saignée dépendent surtout de la spoliation.</i>	19



SECONDE SECTION.

CHAPITRE I.

DES PREMIERS EFFETS DE LA SAIGNE'E.	21
-------------------------------------	----

CHAPITRE II.

DES EFFETS DE LA SAIGNE'E SUR LES SOLIDES.	22
<i>La dépletion de la saignée produit un</i>	

T A B L E

<i>relâchement dans les parties solides.</i>	23
<i>Les boissons simplement aqueuses ne sont pas contraires à la dépletion.</i>	24
<i>Les principaux effets de la saignée sur les solides, viennent de la spoliation.</i>	26
<i>La saignée rend l'agilité aux solides.</i>	ibid.
<i>Elle affoiblit l'action des parties organiques.</i>	27
<i>Elle relâche & détend les vaisseaux.</i>	28
<i>Elle rend le pouls plus susceptible de vitesse.</i>	29
<i>Elle rassouplit les solides.</i>	30
<i>Resultat de ce Chapitre.</i>	31

C H A P I T R E I I I.

<i>DES EFFETS DE LA SAIGNÉE SUR LES LIQUIDES.</i>	31
<i>La dépletion de la saignée contribue à la crudité des humeurs.</i>	ibid.
<i>La spoliation contribue aussi à cette même crudité.</i>	ibid.
<i>La saignée rend les sucs plus coulans.</i>	32
<i>Elle en modere l'activité.</i>	33
<i>Elle est nuisible dans une trop grande crudité.</i>	ibid.
<i>De la Dimotion qu'elle cause dans les liquides.</i>	34
<i>Elle ralentit le mouvement des humeurs.</i>	35.

DES MATIERES.

*Remarque sur la dimotion que produit.
la saignée.* ibid.

Resultat de ce Chapitre. 36

CHAPITRE IV.

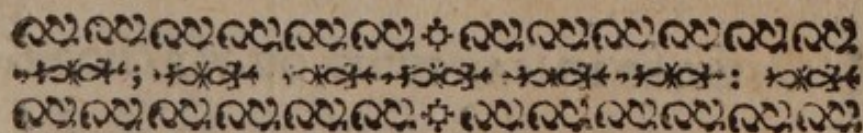
L'INUTILITE' DE LA SAIGNE'E DANS LES
MALADIES QUI DEPENDENT D'UN VICE
ABSOLU DES SOLIDES. 37

CHAPITRE V.

L'INUTILITE' DE LA SAIGNE'E DANS LES
MALADIES QUI DEPENDENT D'UN VICE
ABSOLU DES LIQUIDES. 39

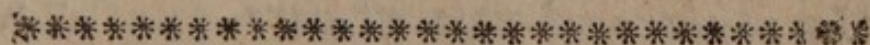
*Elle n'enleve presque point de l'humeur
morbifique.* 40

Resultat de ce Chapitre. 47.



SECONDE PARTIE.

PREMIERE SECTION.



CHAPITRE I.

DE LA DEBILITATION DES FORCES. 48

*L'abbatement des forces, en maladies ou
symptômes.* 50

T A B L E

<i>La cause de l'abbattement des forces ne</i>	
<i>reside pas toujours dans le cerveau.</i>	54
<i>Les cordiaux n'agissent pas toujours en</i>	
<i>réparant les esprits, ou en résistant à</i>	
<i>la putréfaction.</i>	56
<i>Ils sont stimulans.</i>	56. & 62
<i>La prostration des forces ne vient pas</i>	
<i>ordinairement de l'épuisement des es-</i>	
<i>prits.</i>	56
<i>Les cordiaux sont de deux sortes.</i>	57
<i>Cas où la putréfaction peut attaquer le</i>	
<i>principe vital.</i>	59
<i>Fievres malignes qui dépendent du prin-</i>	
<i>cipe vital, & leurs remedes.</i>	63
<i>Détail des divers genres de foiblesse.</i>	68

C H A P I T R E II.

<i>L'INTEMPERIE SANGUINE OU PLETHORE.</i>	
	71
<i>La saignée est le remede des sanguins.</i>	
	ibid.
<i>Différence entre l'obésité & la pléthore.</i>	
	72
<i>La pléthore ad vasa est rare.</i>	73
<i>La pléthore ad vires plus ordinaire.</i>	77
<i>Effets de la pléthore.</i>	78
<i>Signes de la pléthore.</i>	80
<i>Utilité de la saignée dans la pléthore.</i>	
	81

DES MATIERES.

<i>Saignées de precaution, utiles aux sanguins.</i>	83
<i>Diete, remede de la pléthore.</i>	84

CHAPITRE III.

<i>DE L'INTEMPERIE BILIEUSE.</i>	85
<i>Deux sortes d'humeurs bilieuses.</i>	ibid.
<i>Acrimoniae bilieuse.</i>	86
<i>Ses effets.</i>	ibid.
<i>Ses remedes.</i>	87
<i>Les Anciens craignoient la saignée dans l'intempérie bilieuse, pourquoi.</i>	92
<i>Le sang s'y répare promptement.</i>	93
<i>Saignée de precaution, utile aux bilieux.</i>	94
<i>Elle prévient la phtisie.</i>	ibid.

CHAPITRE IV.

<i>DE L'INTEMPERIE MELANCOLIQUE.</i>	96
<i>En quoi elle consiste.</i>	ibid.
<i>Acrimoniae salines & virulentes qui en naissent.</i>	97
<i>Usage de la saignée & des autres remedes contre cette intempérie.</i>	100
<i>Remedes contre la disposition attrabilaire.</i>	104
<i>Remedes contre l'intempérie mélancolique.</i>	

T A B L E

<i>que-pituiteuse.</i>	ibid.
<i>Remedes contre l'intempérie mélancolique-sanguine.</i>	105
<i>Affections hypochondriaque & hystérique.</i>	106
<i>Leurs remedes.</i>	108
<i>Disposition atrabilaire.</i>	110
<i>Utilité des saignées de précaution dans l'intempérie mélancolique.</i>	113
<i>Usage de ce remede pour les vieillards.</i>	114

C H A P I T R E V.

<i>DE L'INTEMPERIE PITUITEUSE.</i>	116
<i>Cacochymie glutineuse.</i>	ibid.
<i>Remedes.</i>	117
<i>Pituite séreuse.</i>	118
<i>Saignée pour les enfans.</i>	119



S E C O N D E S E C T I O N.

<i>Des maladies qui dépendent des liquides.</i>	121
---	-----

C H A P I T R E I.

<i>DES VICES DE LA DIGESTION.</i>	ibid.
-----------------------------------	-------

DES MATIERES.

<i>Trois sortes d'indigestions.</i>	ibid.
<i>Indigestion fermenteuse.</i>	122
<i>Ses remedes.</i>	125
<i>Indigestion putride.</i>	127
<i>Remarque sur le régime des fébricitans.</i>	128
<i>Remedes contre l'indigestion putride.</i>	129
<i>Indigestion biliense.</i>	131
<i>Ses remedes.</i>	132
<i>Divers genres de crudités.</i>	ibid.
<i>Crudités pituitenses acides.</i>	ibid.
<i>Leurs remedes.</i>	133
<i>Crudités pituitenses muqueuses</i>	ibid.
<i>Leurs remedes.</i>	134
<i>Crudités putrides.</i>	ibid.
<i>Leurs remedes.</i>	ibid.
<i>Crudités bilienses.</i>	137
<i>Leurs remedes.</i>	138
<i>Crudités atrabillaires.</i>	139
<i>Leurs remedes.</i>	ibid.
<i>Usage de la saignée dans les indigestions.</i>	141

CHAPITRE II.

DE LA PUTREFACTION DES HUMEURS.

Le jeu des vaisseaux dispose nos humeurs

T A B L E

<i>à la putréfaction.</i>	144
<i>Putréfaction febrile.</i>	145
<i>Putréfaction ichoreuse.</i>	ibid.
<i>Putréfaction gangreneuse.</i>	147
<i>Putréfaction collicative.</i>	149
<i>Putréfaction syncopale.</i>	151
<i>Effets de la saignée dans la putréfaction febrile.</i>	ibid.
<i>Le régime.</i>	ibid.
<i>La purgation.</i>	152
<i>Cure de la putréfaction ichoreuse.</i>	156
<i>De la putréfaction gangreneuse.</i>	157
<i>De la putréfaction collicative.</i>	ibid.
<i>La purgation.</i>	ibid.
<i>Les cordiaux.</i>	159. 160
<i>L'opium.</i>	160
<i>Cure de la putréfaction syncopale.</i>	164
<i>Supurations purulentes & putrides.</i>	169

C H A P I T R E I I I .

<i>DE L'ACRIMONIE DES HUMEURS.</i>	166
<i>Acrimnies passagère & habituelle.</i>	166. 167
<i>Acrimnie biliense & Mélancolique.</i>	168
<i>Diverses sortes d'acrimonies mélancoliques.</i>	170
<i>Acrimnies virulentes.</i>	171
<i>Acrimnies des sucs lubricans.</i>	173
<i>Serum fallum.</i>	174

Remèdes

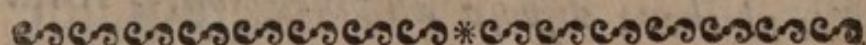
DES MATIERES.

*Remedes depurans contre les acrimonies
habituelles.* 175

Adoucissans. ibid.

Absorbans. 176

Acrimonie acide. & alcaline. 177



SECTION III.

*Des Maladies qui dependent des soli-
des & des liquides ensemble.* 180

CHAPITRE I.

DES EMBARRAS DE LA CIRCULATION.
180

*Causes generales des embarras de la cir-
culation.* ibid.

Indications qu'elles fournissent. ibid.

Différens effets de ces causes. 181

*D'où dépend les embarras inflammatoi-
res.* 182

*Usage de la saignée dans les embarras
en general.* 183

Dans le simple engorgement. 184

*Dans les dispositions inflamma-
toires.* 186

TABLE

CHAPITRE II.

Du PHLEGMON.	189
<i>La plethore dispose au phlegmon.</i>	ibid.
<i>L'épaississement du sang ne suffit pas pour causer le phlegmon.</i>	190
<i>Le sang arrêté ne peut s'enflammer que par l'action des vaisseaux.</i>	ibid.
<i>Les vaisseaux lymphatiques ne peuvent être le siege des inflammations san- guines.</i>	191
<i>Formation du pus.</i>	194
<i>Humeurs qui fournissent la matiere du pus.</i>	195
<i>Tumeurs phlegmoneuses malignes.</i>	196
<i>La saignée, principal remede du phleg- mon.</i>	ibid.
<i>Remedes.</i>	197
<i>Repercutifs.</i>	198
<i>Resolutifs.</i>	199
<i>Fausse idée de la résolution.</i>	200
<i>Anodins.</i>	202
<i>Emolliens.</i>	ibid.
<i>Suppuratifs.</i>	203
<i>Caustiques.</i>	ibid.

DES MATIERES.

CHAPITRE III.

DE L'ÉRESIPELE.	204
<i>Causé par l'humeur bilieuse.</i>	ibid.
<i>Les Remèdes.</i>	205
<i>La suppuration ordinairement ichoreuse.</i>	207
<i>Usage de la saignée dans l'érysipele.</i>	208
<i>Avantages des grandes saignées sur les petites.</i>	ibid.
<i>Avantages de la saignée du Pied sur celle du bras.</i>	209

CHAPITRE IV.

DU SCHIRRE.	211
<i>Causé par l'humeur mélancolique.</i>	ibid.
<i>Usage de la saignée.</i>	212
<i>Schirre phlegmoneux.</i>	213

CHAPITRE V.

DE L'OEDEME.	214
<i>Causé par la pituite.</i>	ibid.
<i>Oedeme Erysipelateux.</i>	215
<i>Remèdes.</i>	ibid.

TABLE

CHAPITRE VI.

DE LI'NFLAMMATION LIMPHATIQUE.	217
<i>Fluxion , Goutte , Rhumatisme , Catarrhe.</i>	ibid.
<i>Cause des maladies catarrhales , rhume , toux coriza.</i>	219
<i>Cause de la goutte , du rhumatisme.</i>	ibid.
<i>Indication.</i>	220
<i>Usage de la saignée.</i>	221

CHAPITRE VII.

DE LA DOULEUR.	225
<i>Celles où la saignée convient.</i>	ibid.
<i>Dans la colique.</i>	ibid.
<i>Dans les douleurs de dents.</i>	226

CHAPITRE VIII.

DE L'HEMORRAGIE.	227
<i>Usage de la saignée.</i>	ibid.

CHAPITRE IX.

DES PLAIES.	229
<i>Usage de la saignée dans les plaies.</i>	ib.

DES MATIERES.

Dans les épanchemens de sang.	230
Dans les coups & chûtes.	234
Des étranglemens qui arrivent aux Plaies.	235
Caractere distinctif des plaies d'armes à feu.	239
Plaies étroites & profondes.	235. 242
Usage des dilatations dans ces deux genres de plaies.	239. 242
Et dans les Plaies avec contusion au Périoste.	245
Deffensifs dangereux dans ces genres de plaies.	247
Inconveniens des remedes relâchans.	248
Remarques sur les pancemens huileux.	249
Circonspection dans les pancemens des Plaies qui menacent d'étranglemens.	250
Dépôts qui surviennent aux Plaies récentes.	251
Utilité des incisions.	ibid.
des deffensifs spiritueux & antri-putrides.	ibid.
Accidens de la supuration.	254
du séjour du pus.	255
de la rentrée du pus dans les vaisseaux.	257
Remédes contre les accidens de la supuration.	258

T A B L E

<i>Issuës que l'on doit procurer au pus.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Moyens pour faciliter l'écoulement du Pus.</i>	259
<i>Nécessité de garnir les plaies caverneu- ses.</i>	260
<i>Usage de la compression.</i>	265
<i>Mauvais effets de l'air dans les Plaies.</i>	255. 265
<i>Des corps étrangers.</i>	266
<i>Fréquence des pancemens.</i>	<i>ibid.</i>
<i>De la purgation dans les grandes supu- rations.</i>	267
<i>Mauvais effets de l'air dans les frac- tures compliquées.</i>	268
<i>Inutilité des pancemens dans les plaies simples.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Mauvaises qualités du Pus à corriger.</i>	270
<i>Engorgemens qui arrivent à la fin des Plaies.</i>	275

C H A P I T R E X.

<i>DE LA GANGRENE.</i>	277
<i>Elle commence par les liquides.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Causes des Gangrenes inopinées.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Indication pour la saignée.</i>	281

DES MATIERES.

CHAPITRE XI.

DES FIEVRES.	283
§. I. De la Fièvre simple en général.	<i>ibid.</i>
Causes des fièvres simples.	<i>ibid.</i>
Effets de la fièvre sur les liquides.	284
La chaleur.	<i>ibid.</i>
La destruction des graisses.	285
La dissolution glaireuse.	286
Racornissement des suc albumineux.	287
La coction.	289
Des Purgatifs avant la coction.	292
La crise.	293
La putréfaction fébrile.	294
Utilité de la saignée dans la fièvre simple.	296
Le régime.	297
La saignée ne trouble point la coction.	298
Usage de la Purgation.	301
§. II. Des fièvres inflammatoires.	304
Les fièvres inflammatoires deviennent humorales.	<i>ibid.</i>
La purgation dans ces fièvres.	305
Les sudorifiques.	306

T A B L E

La saignée. 307

§ III. Des dépôts. 308

Dépôts inflammatoires. ibid.

Ils ne sont pas critiques. 309

L'humeur peccante y est pour peu de chose.

311

Indication pour la saignée. 312

Dépôts par engorgement. 313

Indication pour la saignée. ibid.

pour la purgation. ibid.

§. IV. Des Fievres malignes. 318

Leurs espèces. ibid.

§. V. De la petite vérole. 320

L'éruption n'est point critique. 321

Les pustules sont des dépôts inflammatoires. 323

Danger des remèdes chauds. 324

Comment ils font sortir la petite vérole.

326

Ils ne contribuent point à la dépuration du sang. 328

Ils ne peuvent réparer les désordres du défaut d'éruption ou de la rentrée de la petite vérole. 331

DES MATIERES.

Cas où les cordiaux peuvent avoir lieu.

333

Indication pour la saignée dans la petite vérole.

335

La saignée du pied ou du bras est indifférente.

339

Usage de la purgation.

342

Observation sur les fièvres pourprées.

346

§. VI. Des fièvres intermittentes.

351

Conjecture sur leur mouvement périodique.

ibid.

Tems favorable pour la saignée & la purgation.

359

CHAPITRE DERNIER.

INDICATIONS POUR REITERER LA SAIGNÉE, PRISES DE L'INSPECTION DU SANG.

361

L'inspection du sang nous apprend rarement les dispositions du corps.

ibid.

Attentions que demandent l'inspection du sang.

364

Sang coueneux & dénué de sérosité.

366

Sang glaireux.

368

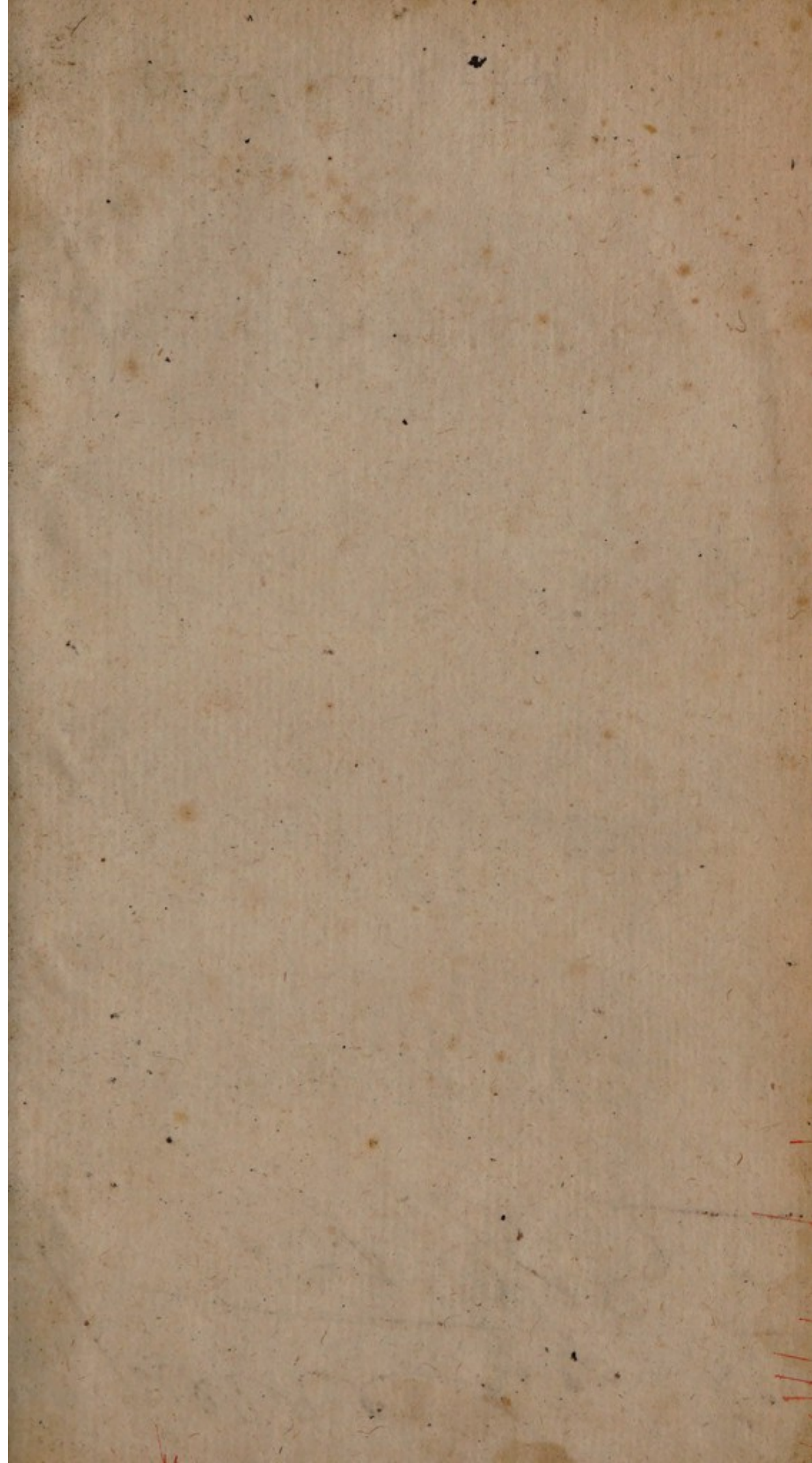
Fluxion de poitrine.

ibid.

TABLE DES MATIERES.

<i>Sang noie de sérosité.</i>	367
<i>Sang peu fourni de sérosité.</i>	373
<i>Couleur de la sérosité.</i>	ibid.
<i>La jaunisse.</i>	374

FIN DE LA TABLE.



1789
Morne de la







